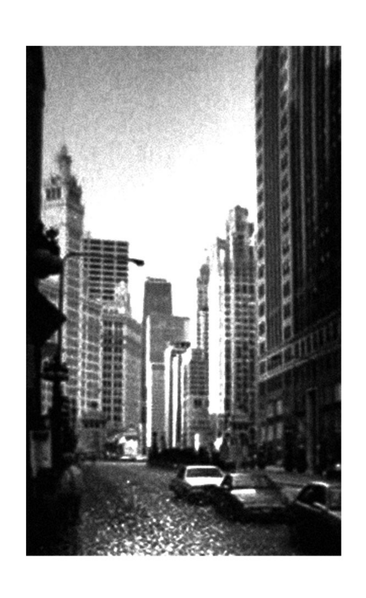
LA GUERRE EN SILENCE



- Roman -

Thomas MUNIER

Auteur : Thomas MUNIER
*Ecrit de 2001 à 2006,
finalisé en 2012.*

« Dans le cocktail Molotov,
il faut mettre du Martini, mon petit ! »
Léo Ferré, *Il n'y a plus rien*

1.

De nos jours.

« Le triple I va changer votre vie, Mister Bancroft !
– Le triple I ? »

Nathan Bancroft considéra son supérieur d'un air surpris. Il découvrait un étranger en la personne qu'il côtoyait tous les jours.

Stephen Corpen se tenait debout devant lui, les mains derrière le dos, aussi droit que le poteau d'un étendard. Il était entré dans son bureau pour lui dire cette phrase insensée, sans la moindre intonation. A peine un sourire avait-il plissé son visage rond. Ses cheveux étaient rabattus sur le côté, alignés en bons soldats, comme une perruque naturelle. Un symbole de son comportement social.

Bancroft profita du temps qu'on lui accordait pour sa réponse pour ranger les papiers dispersés sur son bureau. C'était mieux si Corpen ne constatait pas le fouillis. Dans son geste, le visage de l'employé se refléta sur l'écran de l'ordinateur. De vagues traits aperçus dans une furtivité bleue, ceux d'un trentenaire encore beau, des yeux emprisonnés par leur scrutation, des cheveux noirs en désordre contrôlé. Pas besoin d'en dire plus. C'était le visage de beaucoup de gens. Tous les jours, il croisait dans la rue des dizaines de ses sosies. Des visages anonymes, identiques. Des hommes standardisés qui travaillaient dans le même type de bureau cubique. Avec des supérieurs qui surgissent toujours au moment où vos papiers sont le

moins bien classés. En rosace irrégulière sur le plan de travail. Foisonnement incohérent de mots auxquels la raison s'obstine à donner un sens.

Un sens.

Des mots, des signes éparpillés.

Comme ce triple I.

Par la fenêtre tombait la lumière de La Cité, éclaboussant la chemise blanche de Bancroft. Elle dénonça le nœud défait de sa cravate. Et plus le temps d'arranger ça !

« Je vais vous expliquer, Mister Bancroft.»
Les yeux de Corpen se verrouillèrent sur le nœud de cravate fautif.

Soudain, le chef de bureau prit une allure familière.
Celle de ces prédicateurs qui un jour débarquent dans votre village à bord d'un pick-up. Tout rouillé ou flambant neuf, l'état n'avait pas d'importance. Seule sa taille comptait : ce devait être le plus gros pick-up que les villageois aient jamais vu.

Et ces prédicateurs arrivaient toujours pour changer votre vie.

Nathan se souvenait du premier qui était arrivé dans son village, alors qu'il avait cinq ans. Il était descendu de son pick-up comme jadis Cortés descendit de sa caravelle. Avait-il le même air grave ou souriait-il de toutes les pierres précieuses de ses dents ? Il alterna sans doute les deux expressions. Il parla aux villageois de Dieu, de prophétie et de rédemption. Il secouait votre esprit comme un seau de pop corn pour le vider de toutes ses certitudes.

Plusieurs hommes quittèrent le village pour le suivre. Et s'il avait eu le choix, Nathan aurait fait de même.

Et pourtant, en son for intérieur, il détestait le prédicateur. Car ses certitudes, ses grains de pop corn, c'était sa seule nourriture. Celui qui venait vous en priver était forcément un traître, aussi imposant son pick-up fut-il. Avec ces mots entre les lignes : « Hello, je viens mettre la pagaille dans ta petite vie bien rangée. ». Ou alors, il avait intérêt à fournir du pop corn de rechange, encore meilleur.

Nathan avait donc échappé à la première vague. Durant son enfance, le pop corn ne vint pas à manquer. Sa mère au fourneau et les volutes sucrées de ses cheveux, aussi blonds, soufflés et croustillants que peuvent l'être des grains de maïs.

Son père qui rentrait de plus en plus tard du travail. Toujours des réunions.

Les soupers ensemble sans un mot.

Et l'ultraviolence des Tex Avery, la meilleure des violences, celle qui ne tue personne. La télé, complice de tous les instants. Et puis l'école, les maisons de bois, les autres enfants.

Un beau jour, son oncle, son sourire aux dents en pierres précieuses. Et son pick-up plus grand et rouge que tous ceux jamais entrés dans le village : « Il est temps que tu te rendes en ville pour faire tes études ! ». A plus tard, les cheveux sucrés de Maman…

La Cité.

Mégalomanie.

Les études de sociologie. Révisions de Gustave Lebon, et de sa *Psychologie des Foules* : « Depuis l'aurore des civilisations, les peuples ont toujours subi l'influence des illusions. ». Gustave

Lebon n'était pas assez persuasif. Il n'avait jamais eu de pick-up. Ou alors un très discret. Et très patient.

Et puis Eleanor… Elle aussi avait des cheveux sucrés, et puis les mensurations idéales, un corps d'une pureté mathématique. « Tu comprends, Nathan, tu ne corresponds pas à mes critères. », et sa voix avait le goût du pneu brûlé sur l'asphalte au démarrage. Il n'avait pas été invité à bord. Mauvais curriculum vitae.

Les études continuèrent, et pour les payer, les petits boulots chez Fathill, tissus et confections. Première rencontre avec Mary, cachée au fond de l'amphithéâtre. Mary les genoux croisés, Mary les lunettes opaques, Mary son corps imparfait. Et la vie ensemble, heureuse malgré tout ! Enfin les choses redevenaient simples, le pop corn était en abondance à la terrasse de la maison de bois. Pas de véhicule en vue.

Jusqu'au soir-là. Nathan rentrait dans leur appartement commun. Mary et ses affaires. Disparues. Pas même un mot. Le pick-up était passé en son absence, il avait tout emporté. Nathan fut anéanti.

Puis il oublia.

Impossible de trouver du travail. La sociologie n'a plus le vent en poupe. *Ou passez les concours de la fonction publique.*

–Oui, je les ai faits, j'ai échoué.

–Dans ce cas, trouvez autre chose en attendant.

Alors le travail à la compagnie, derrière le bureau, derrière l'écran. Enfin des revenus réguliers, des tâches sans surprise, le retour de la routine. Rassérénante routine, aussi sucrée que les cheveux de sa mère.

Depuis quelques années, le village était calme. Aucun pick-up n'y faisait plus son entrée. Il était dans la douceur d'un crépuscule, sur le rocking-chair à la terrasse, n'attendant personne. Soudain au bout de la rue une lueur. Peut-être de gros phares blafards...

La voix de Corpen le tira de sa rêverie : « Comme vous le savez, la Direction fait beaucoup d'efforts pour faciliter la vie du personnel. On était fiers des cartes magnétiques. N'est-ce pas qu'elles sont pratiques ?
– Euh… Oui, certainement, Mister…
– Oui, c'était une bonne innovation… Des cartes personnalisées pour ouvrir seulement les portes des services où l'on travaille, et pas les autres… C'était vraiment un progrès dans l'organisation et la sectorisation de la boîte… Mais voilà, vous connaissez les problèmes qui sont survenus !
– Euh… Oui, Mister…
– Les deux ou trois employés qui n'ont pas tardé à perdre leur carte ! Sans compter le vigile qui s'est fait voler la sienne… Le soir même, trente ordinateurs ont disparu des locaux !
– Oui, bien sûr, c'est… contrariant…
– C'est pour ça que le triple I va résoudre nos problèmes. C'est le dernier cri en matière d'ergonomie d'entreprise. Le triple I, c'est l'Implant Individuel d'Identification !
– … Implant ? »

Tout à coup, Bancroft comprit que Corpen avait raison.

Le triple I allait changer sa vie.

« Ne prenez pas peur, Bancroft… »

Il n'avait pas peur. Il ignorait encore quel sentiment le vidait comme une marionnette dont le manipulateur se serait retiré loin, dans la nuit sans retour.

« … Nous sommes à l'ère de la microchirurgie, et l'opération est totalement bénigne ! C'est une simple pastille d'un millimètre d'épaisseur et de deux millimètres de diamètre. On vous glisse ça sous la peau de l'épaule droite. Aucun risque d'infection ! Il y a une petite cicatrice, qui se résorbe en quelques jours. Vous voyez, rien d'inquiétant !

Fini, les clés ou les cartes qu'on perd ou qu'on se fait voler ! Fini, la pointeuse ! Les portes du building détectent votre implant, vous identifient, et s'ouvrent si vous êtes autorisé à entrer…

C'est vraiment le nec plus ultra, non ? ».

Nathan tenta de calculer sa réponse précisément. Enfin, à quoi bon ? Corpen le connaissait par cœur. Il connaissait tout le monde par cœur.

« Oui… Le… nec plus ultra…

– Bon, je suis ravi que ça vous emballe ! Alors, nous sommes vendredi, quand vous reviendrez lundi, allez à l'infirmerie à 8H45, on s'occupera de vous ! Passez un bon week-end ! »

Corpen se retourna pour pousser la porte. Mais il s'arrêta.

« De toute façon, Bancroft, ce n'est pas grave… »

Celui-ci tressaillit au milieu de ses papiers.

« Je veux dire, votre nœud de cravate… », poursuivit Corpen.

Son sourire s’élargissait, demi-lune pleine de dents blanches.

« Ça n’est vraiment pas grave, ce petit défaut de tenue… Vous savez, on n’est pas une dictature ! »

En effet, ça, ce n’était pas grave.

Soudain, Corpen inspecta Nathan sous toutes les coutures. De ce regard qui fouille au fond de l’âme pour y déceler la moindre défaillance…

Puis il quitta le bureau. Happé par l’inconnu. Il partait réciter son discours du triple I aux collègues de Nathan, à des visages presque identiques au sien. Il surprendrait des ordinateurs connectés clandestinement à Internet, des taches de café sur les bureaux, des cols mal lavés. Et il répéterait que ce n’était pas grave ; l’important était de faire son travail !

Nathan Bancroft replongea dans le sien. Il travailla avec une ardeur exceptionnelle. Des questions éclosaient sans cesse dans son cerveau, en volubiles dialogues mentaux. Pour les étouffer dans l’œuf, il se saturait d’informations professionnelles. Il s’acharnait à décrypter les signaux que lui envoyait l’ordinateur, à les analyser, les encoder, et les transformer en d’autres signaux, transmis à d’autres services, pour lui revenir sous une forme encore nouvelle. Il n’était qu’un anneau du gigantesque serpent sémantique qui se mord la queue.

Vient l’heure officielle de fin de travail, puis trente minutes passèrent. Bancroft expira tout l’air de son corps, rangea ses papiers dans ses tiroirs, se leva, et sortit. Il était censé travailler quarante heures par semaine . Mais le directeur du service avait sous-entendu qu’en raison des délais exigés, il était indispensable de finir chaque jour environ une demi-

heure plus tard. Cependant, chaque mois, la feuille de paye le rétribuait pour quarante heures. Il aurait préféré qu'on reconnaisse qu'il faisait quarante deux heures et demi, sans pour autant augmenter son salaire en conséquence. Alors qu'ainsi, on niait ses heures supplémentaires.

Bancroft subissait donc, bon gré mal gré, deux heures et demi d'esclavage hebdomadaire.

Qu'en pensait le PDG ? L'employé n'en avait aucune idée. D'ailleurs, il ne l'avait jamais vu. Il ne savait même pas quelle tête il avait.

Il sortit. Autour de lui, dans le couloir, chaque porte avait son homme affairé aux mêmes gestes : tout éteindre, prendre ses affaires, fermer avec sa carte. Entre le premier et le dernier sorti, moins d'une minute de décalage. Au fond, une seule porte restait inactive.

Le bureau de Corpen. Il débauchait vers 21 H au plus tôt.

Bancroft s'enfila dans la ramification des couloirs pour gagner des sas à franchir, des ascenseurs, des escalators, toute la tuyauterie interne de l'immeuble. Des centaines d'employés circulaient dans les conduits, autant de globules.

Sur son passage, il croisa Dany Pillsteed, responsable approvisionnement en fournitures de bureau. Il sortait des toilettes. A sa suite un fumet d'eau de cologne. Il approcha de lui. Son nez tendu formait un crochet prêt à l'alpaguer :

« Bancroft, bonjour! J'aurais bien tapé la causette plus longtemps, mais je suis pressé. Ce soir, j'ai un speed-dating. C'est organisé via Internet. On se retrouve dans une salle, chaque gars a sept minutes d'entrevue avec chaque fille, sept minutes pour faire

connaissance, sept minutes pour la convaincre de me laisser son numéro de téléphone… Bon, je file les faire pâmer ! Tu devrais venir, la prochaine fois ! ».

Sans plus tarder, il lui présenta son dos et pressa le pas. Soudain, pris d'un remords, il fit volte-face et revint se coller à lui. Nathan eut un geste de retrait. Pillsteed insista, étirant l'avant de son veston sous son nez :

« Tu sens rien ?

–Ben si, ça sent les hydrocarbures…

–Imbécile ! Ça s'appelle Attraction, c'est tout nouveau ! Un parfum aux phéromones sexuelles ! Des phéromones sexuelles ! Avec ça ce soir, elles vont toutes tomber !

–Ah oui, comme des mouches…

–Bon, je vois que tu comprends rien… Tu rigoleras moins quand tu verras toutes les secrétaires en chaleur, braquées sur moi ! Mais j'ai déjà trop tardé ! A la prochaine ! »

Déjà Pillsteed était hors de vue. Seul son parfum laissait une piste chimique de son passage. Il marchait au trot, ressassant son discours de drague préfabriqué : « … C'est que c'est pas si simple d'approvisionner en fournitures de bureau ! Il faut être vigilant, je sélectionne les meilleurs fournisseurs… L'autre jour, j'avais à choisir entre six marques différentes de stylo-bille… Et bien, ça a pas été une mince affaire ! Heureusement, j'ai l'œil du tigre, toujours à l'affût ! … »

Sept minutes pour convaincre.

Comme ce show télévisé qui propose aux candidats de faire un spectacle d'une durée maximum de 30 secondes. Grâce à un système de vote électronique, le public peut y couper court à tout instant. Et au suivant !

Trente secondes au clown pour conquérir le cœur d'une inconnue.

Promis, Pillsteed, je me joindrai à toi la prochaine fois. Laisse-moi juste le temps d'acheter un pick-up flambant neuf pour en jeter un max.

Après être passé aux toilettes, Natan avisa son reflet dans le miroir. Il arrangea ses cheveux, rajusta le col de son veston. *Tu croix que tu ferais bonne impression à un speed dating ?*

Et une voix bien connue de lui répondre à l'intérieur :

Tu pourras mettre tous les déguisements possibles,
tu resteras toujours un péquenot.

Vite, Nathan s'échappa des toilettes avant d'attenter à l'intégrité physique du miroir.

Il traversa un hall, glissa sur les conversations au détour des corridors transversaux. Sur le mur, un cadre : *La bonne façon de s'habiller,* décrivant les tenues vestimentaires recommandées dans l'entreprise. Pour les hommes, cravate et chemise à manches longues. Pour les femmes, jupes descendant sous les genoux, épaules et poitrine couvertes.

Un couple d'employés modèles souriait sur l'affiche. A leurs côtés, un homme et une femme révélaient outrageusement certaines parties de leurs corps. On avait barré d'une croix rouge les zones anatomiques fautives.

« Bonsoir, Mister Bancroft... » La voix avait la douceur d'un atterrissage sur une île des Caraïbes. Une puissance sensuelle qui électrisa aussitôt ses

tympans. A peine eut-il le temps de se retourner que Corinne Zao était déjà à ses côtés. Asiatique engoncée dans son tailleur gris aussi strict que sur l'affiche. Un visage sans réelle grâce, avec une noirceur de cheveux qui inspirait la méfiance. La chargée de communication n'était pas une femme si séduisante. Tant qu'elle gardait les lèvres closes. Mais à peine parlait-elle, à la fois sur le ton de la mère et celui de l'amante, que les hommes entraient en surrégime. Nathan n'échappait pas à la règle. Un, deux, trois, quatre, cinq, six syllabes, allongées sans défaut, ces mots anodins roulaient en tête comme autant de poèmes. Se lovaient dans la mémoire pour ne plus jamais les quitter. Comme la nuit quand des lèvres aimées vous murmurent à l'oreille. Nathan ne sut pas quoi pas répondre. A peine hocha-t-il de la tête, elle était déjà loin. Encore sa voix demeurait. Un parfum.

Il y a quelques mois, Corinne Zao n'avait pas une voix exceptionnelle. Cependant, elle avait compris que c'était encore son atout le moins mauvais. Des cours de chant et d'élocution, et surtout la chirurgie des cordes vocales, avaient transformé une petite voix mignonne en fleuve de pureté. Depuis, elle multipliait les promotions. Certaines rumeurs annonçaient son mariage avec le vice-président du groupe.

Elle ne portait aucun intérêt particulier à Nathan. En fait, elle ne perdait jamais une occasion de parler au premier venu. Elle connaissait le pouvoir de son verbe et en faisait l'étalage.

Bon sang, si on pouvait vous charcuter l'âme au bistouri, les gens passeraient sur le billard sans hésiter.

Enfin ce fut le hall d'entrée, fourmillant d'activité. Deux secrétaires le frôlèrent sans le

remarquer, poursuivant leur discussion : « Tu te rends compte, Corpen est passé tous nous voir ce soir !
– Oh, je pourrais pas lui résister. Il est tellement übersexuel ! ».

Les deux panneaux de la porte vitrée s'ouvrirent à son approche. Il quitta le bâtiment. Retirant son identité professionnelle comme un manteau, pour revêtir celle de Citoyen. Il changeait de milieu, pénétrait dans une autre phase. Il pénétrait dans La Cité.

Au spectacle de la mégalopole, il retint son souffle. Comme tous les jours, il la voyait pour la première fois. Sur le vaste trottoir, la foule, la marée des visages et de toutes leurs histoires. Les voitures, de marque Spider, filaient sur l'Avenue telles des anguilles argentées. Dans le crépuscule, les feux et les phares s'étourdissaient, étincelles polychromes tirées de la forge. L'Avenue vibrait, prise d'une fièvre nouvelle. Ses reflets se découpaient sur les vitraux des gratte-ciels. Sous les arcades et les passerelles, les nuages s'abîmaient en vapeurs bleues. C'était par-dessus tout un vertige de tours, de flèches et de coupoles, où les soleils plongeaient dans une danse de fruits flamboyants. On entendait la rumeur du fleuve. Il s'enroulait en cascades, s'allongeait au creux des canaux, attisé par les gouttes d'or qui remontaient au ciel.

Nathan sentit La Cité qui battait en lui, autour de lui, faisant fibriller les façades et les portiques. Il se tint la poitrine, le temps que l'émotion se distille dans son corps. Le temps que ses yeux s'habituent à l'indicible beauté.

Alors, comme si son essence s'écoulait hors de lui, il reprit ses esprits. La machine se remit en

marche sous son crâne, et avec elle les mille ordres quotidiens. Des questions s'agitaient en bruit de fond, toujours plus présentes.

Sa main brandit une clé de contact, ses jambes se mirent en branle. Il gagna le parking à côté de l'immeuble pour se glisser dans sa petite Spider Faithful.

Sanglé et connecté au véhicule, il le fit trembler vers la sortie, et s'engagea dans l'Avenue.

Il était un bouchon entraîné par le flot, il dérivait vers sa maison. La voiture savait pour lui le langage des autres voitures et celui des avertissements.

Elle prit le croisement St Maxim pour défiler dans Pax Street. Ensuite, le rond-point central, et l'enfilade de rues vers la rocade Est, parmi une roseraie de photons ; des feux de signalisation aux idéogrammes de néons. Le Périphérique du Vingtième District, pour reprendre Battle Avenue et Grand Square, et s'encastrer dans le trafic qui alimentait la Highway 9. Les automobiles et les camions exhalaient un large souffle, dans un grondement qui faisait frissonner les panneaux. L'air ondulait, le ciel se pliait. Derrière, le Centre des Affaires culminait, cœur gonflé de tout un sang d'acier par des artères de béton.

La Cité vivait avec un appétit de bête primordiale. C'était l'accomplissement de la civilisation humaine : une extraordinaire termitière de soixante millions d'habitants !

Elle battait dans son rétroviseur, au point de le faire frémir.
Il la perdit de vue en s'enfonçant dans la banlieue. Au loin, entre les tours de logement, d'autres organes

vitaux de la Cité émergeaient du bitume-plasma, comme des navires, comme des phares.

Il n'y prêtait plus attention. D'autres préoccupations l'assiégeaient. Pourquoi Corpen s'était-il rendu dans son bureau pour lui parler du Tripe I, et pourquoi en avait-il fait de même pour chaque membre du service ? C'eût été tellement plus simple de convoquer tout le personnel dans la salle de réunion…

Il était arrivé devant le parking le plus proche de son immeuble. Plus que cinq minutes de marche, dans les rues si propres, si arides, passées à l'autoclave. Pas un délinquant, pas un passant en loques. Une sérénité de chambre froide.

« C'est bien…, remarqua-t-il à haute voix, je vois presque jamais de clochard dans cette ville !

–C'est parce qu'ils les déportent dans des camps de travail ! », fit une voix derrière lui, inattendue à en glacer l'échine.

Nathan se retourna aussitôt.

Personne.

Enfin bon, il était arrivé devant chez lui. Plus qu'à faire la démarche inverse : monter les 20 étages, parcourir une dizaine de corridors, il serait dans son appartement, dans ses vingt-cinq mètres carrés de territoire personnel. Tant qu'il payait son loyer

En bas de l'immeuble se trouvait un enclos de bois. A l'intérieur, le chien du concierge était attaché à une chaîne de trois mètres. Comme d'habitude. Il aboyait en un long concert de lamentations, ponctué de jappements rauques et de sanglots. « Pauvre bête, tu as

bien de la chance de ne pas aller au boulot tous les jours », souffla Nathan. Aussitôt, il eût honte de ses paroles. Pourvu que personne ne l'ait surpris à discuter avec un chien !

Vite, il se détourna, sauta dans l'ascenseur, qui le transporta vers son studio. La peau lustrée de l'habitacle disparaissait entièrement sous des post-it de toutes les couleurs. Le premier apparu protestait contre un graffiti : « Kemal, je t'aime. »

« Ce genre de détérioration est inadmissible. Un ascenseur tout neuf ! ».

Cette première salve avait vite donné lieu à une ferveur littéraire sans précédent, et les post-it s'étaient accumulés comme autant de douilles.

« Assez de graffitis ! »

« Et d'ailleurs, je ne t'aime pas – signé Kemal », etc, etc.

Une fois ce premier sujet épuisé, le mouvement s'était poursuivi sur d'autres thèmes. Ainsi les panneaux d'acier portaient toute une œuvre commune, des écritures grossières ou raffinées, parfois des fautes à chaque mot ou ailleurs un vocabulaire plus étendu que Shakespeare :

« n°257, beaucoup trop de bruit après 22 H ! »

« Pendaison de crémaillère, tout le 5ème étage est invité. »

« Foutus homosexuels, vous cramerez tous en enfer ! »

« Des mers nouvelles, roses et grandes comme la fourrure de la nuit… »

« Assez de post-it, ils recouvrent jusqu'aux boutons de l'ascenseur ! »

« Je suis célibataire, je suis attentionné et j'ai une bonne situation. Toute fille intéressée peut venir prendre un verre chez moi au n°564. ».

« Myrtille, mon petit chat gris, a disparu. Récompense à celui qui le retrouvera. », etc, etc.

Les post-it s'envolaient au moindre souffle, se recouvraient tels des palimpsestes, la lumière et l'humidité déformaient leurs messages jusqu'à en venir à bout. Mais toujours il en venait de nouveaux. C'était le seul moyen qu'avaient trouvé les habitants de l'immeuble pour communiquer.

Nathan croisa quelques uns de ses voisins sur le passage. Ils échangèrent de vagues bonsoirs. Il ignorait leurs noms, hormis quelques uns comme la vieille Mrs Gulch. Celle qui était morte il y a un mois. Ou deux ? Elle gisait dans son appartement depuis deux jours quand le contrôleur du gaz retrouva son corps.

En poussant la porte, il regarda sa montre. Il avait mis moins d'une heure pour rentrer. Une performance ! A l'intérieur, le silence occupait tout l'espace. Il saturait l'air, recouvrait les meubles : le lit, la commode qui supportait la télévision, la cuisine, la petite salle de bains avec une douche, des toilettes, un lavabo… Un téléphone fixe et un téléphone portable. Qui ne sonnaient jamais. Ils auraient dû fournir des amis avec l'abonnement. Des amis pour les inviter dans ces vingt-cinq mètres carrés qui lui coûtaient la moitié de son salaire mensuel. Des amis à en faire péter les murs !

Une fois, Nathan était descendu voir le concierge, et il était vite remonté car il avait oublié de refermer la porte ! Dans sa précipitation, il était rentré dans un studio voisin, sans s'en rendre compte. Tout y était disposé à l'identique : il fallut l'arrivée du vrai propriétaire pour qu'il réalise son erreur.

Il s'arrêta de penser. Ce calme l'oppressait, le faisait trop réfléchir. Son premier réflexe fut d'allumer la télévision. Puis il alla prendre une douche. A toute vitesse. Il ne supportait pas d'avoir le son sans les images. Ses mains prirent un vague repas dans le frigo, son esprit était ailleurs, dans le monde plat que projetait l'écran. L'émission que ses yeux regardaient montrait la vie quotidienne de jeunes gens installés dans une villa truffée de caméras. *Big Brother*.

Avec toutes les caméras de l'immeuble, des rues, des magasins et de son entreprise, Nathan se dit qu'on pourrait reconstituer la même émission sur sa propre vie. Ça n'aurait rien changé, ç'aurait été tout autant monotone et insipide. De quoi favoriser l'identification par le spectateur. C'était d'ailleurs pour ça qu'il regardait. L'écran n'était qu'un miroir.

Autre similitude : tout se fait passer pour vrai, et tout est scénarisé.

A la fin de l'émission, il zappa sur City News Teller Channel.

« …L'extrême droite progresse en Europe. Elle arrive au deuxième tour des élections présidentielles en France, fait partie du gouvernement en Autriche, en Hollande et en Italie. Les néonazis recueillent d'importants suffrages en Allemagne… »

« … Le terrorisme anarchiste a fait de nouvelles victimes à La Cité. Un commissariat a été pris pour cible par des tireurs embusqués. Trois agents des forces de l'ordre ont trouvé la mort. Après avoir honoré la mort de ces martyrs, le Gouvernement a promis de faire tout ce qui est en son pouvoir pour renforcer la sécurité des citoyens. D'ores et déjà, un

programme est lancé pour recruter plusieurs milliers de policiers supplémentaires... »

Il changea de chaîne, vagabonda de programme en programme. Sarabande d'images épileptiques, dénouant l'écheveau du temps et de l'espace. Le possible et l'imaginaire se trouvaient réduits, aplanis en quelques clichés superposés, s'enchaînant sans rime ni raison au gré des doigts de Nathan.

L'univers entier lui bourdonnait aux oreilles. Il coupa le son.

Sur une chaîne gastronomique, un présentateur expliquait comment choisir les meilleurs artichauts au marché. Son enthousiasme l'emportait dans un grand sourire d'auguste, il comparait les légumes avec des gestes théâtraux. Des convulsions déformaient son visage, sa bouche battait dans le vide. Dans la vie, certaines choses méritent qu'on s'agite. Si votre principal souci est de bien choisir vos artichauts, c'est que tout est O.K., non ?

Dans la vie, certaines choses méritent qu'on s'agite. Aussi impatientes que chiffonnées, une pile de chemises le réclamait de toute son ardeur. Alors Nathan entama le cérémonial. Il disposa la planche à repasser à la manière d'un autel. Crachats et fumée, le fer fit office de goupillon. En tête, il récitait une messe par cœur : d'abord repasser les manches, ne pas oublier de faire le pli, surtout un tissu lisse, des contours bien rectilignes, l'harmonie des formes sur la pureté du blanc, un col blanc qui rentre dans le rang. Surtout bien s'appliquer, traquer le moindre défaut…

Ne pas baisser les bras, vaincre sa gaucherie masculine pour achever la chemise du lundi, la

chemise du mardi, la chemise du mercredi, la chemise du jeudi, la chemise du vendredi… la chemise…

Elles se succédaient les unes aux autres au fil des jours. A en perdre le compte. Leurs traits s'interpénétraient et interféraient, une beuverie cubiste. Les chemises des jours ouvrés, les chemises des assemblées générales, les chemises des jours de paye et les chemises des promotions ratées, les chemises des entretiens d'embauche et les chemises des licenciements économiques, les chemises des enterrements et les chemises des baptêmes qui s'exclament : « Bienvenue dans notre entreprise ! ».

Sans plus savoir où il en était, du début ou de la fin de la pile, quelles chemises étaient repassées et lesquelles ne l'étaient pas, Nathan poursuivait sa besogne, drainé par l'ennui de ce travail après le travail, de ce travail qui est une préparation au travail. Comme les embouteillages le matin et le soir, comme la nutrition et le sommeil qui sont des préparations physiques au travail, jusqu'aux loisirs qui sont une préparation mentale au travail. Ça pour la vie entière, de l'école qui prépare au travail, jusqu'au travail non salarié de la retraite. Comme si l'on pouvait s'en défaire… Le bricolage et le jardinage, qu'est-ce sinon la méthadone du travail salarié ? Car oui, le travail est une drogue ! Une drogue sponsorisée par la morale et l'Etat, une drogue dont le seul sevrage est la mort !

Quoique…

En Enfer, ronflent sans doute les rotatives de l'infini, l'ancestral tumulte du travail à la chaîne, où les démons contremaîtres inventent à chacun un travail à sa mesure, le plus mal possible assorti à l'âme, le plus abrutissant, le plus absurde du travail.

De cet Enfer, Sisyphe fut le premier locataire, à rouler son rocher comme d'autres roulent des chemises. En boule, à en perdre la boule.

A en perdre la boule, d'un travail si banalisé qu'il est inconcevable de se plaindre ! Où irait le monde si tout un chacun refusait de trimer pour augmenter les bénéfices des plus riches ? Où irait le monde si tout un chacun cessait de considérer l'argent comme la seule valeur qui en vaille la peine ?

Personne n'aime le travail. Sauf les junkies ! Mais puisqu'il n'existe pas d'alternative !

Alors, il faut continuer de repasser ses chemises… S'échiner sur le faux pli qu'on vient de créer, reprendre les coins, bien passer autour des boutons… Et recommencer quand c'est raté. Ce n'est pas grave, car… faire et défaire… c'est toujours travailler !

Et repasser ses chemises, c'est tellement banal, qui oserait se plaindre d'avoir à le faire ?

La colère, la lente colère, de celles qui montent petit à petit dans les esprits indolents, la goutte d'eau qui fait déborder la cocotte-minute !

Une cocotte-minute, si longtemps oubliée sur le gaz, si inoffensive qu'on a depuis longtemps omis d'en surveiller la température, en lente ascension, cette cocotte-minute qui s'est mise si lentement en colère… elle ne déborde pas !

Elle explose !

Nathan s'empara de la dernière chemise, la roula en boule sur la planche. Cri de guerre ! Coups de fer au jugé, plaqués dans la rage de l'assassin sans contrôle. Il ne comprend pas son geste, même à l'instant où il frappe ! Lorsque la victime, os broyés et

chair brûlée, s'avéra de toute évidence morte, et morte une vingtaine de fois, alors seulement Nathan réalisa.

« Non ! Oh non ! Une chemise toute neuve… »

Que se passait-il ? Fallait-il en rire ou en pleurer ?
Qui était responsable de tout ça ?

Les éléments de la journée s'accumulèrent dans sa tête comme dans un accélérateur de particules. Leur addition ébranla toutes ses convictions passées. Rien, rien n'était aussi simple qu'il ne le croyait. Tout était truqué. Soudain l'envers du décor se révéla.

Une secousse le saisit, une noirceur emplit ses yeux.

Il voulait bouter le feu à la ville entière ! Tout disparaissait dans l'holocauste de sa colère. Il serra ses poings jusqu'à en faire sortir la sueur. Le brasier rognait les gratte-ciels, les carcasses crachaient des flammes. Et maintenant, l'incendie se communiquait à son corps, le libérait du poids de sa vie, de la suie qui le constituait. Elle s'envolait dans le vent. Pour retourner à la terre. Et oublier.

Il se jeta sur son lit et se roula de rage, furieux contre lui-même sans raison formulée, furieux d'être furieux ! Il trépignait, se tordait comme un serpent. La bête grondait et rugissait, contre le danger invisible, ressenti dans chaque décharge de ses nerfs.

Puis la fatalité le dompta, il se détendit en un sursaut, et le sommeil l'assomma pour de bon.

La nuit s'était terrée dans la pièce, tapie contre les cloisons. Son souffle ensevelissait la silhouette de Nathan. Seule une pâle danse de lumière

la repoussait un peu : la télévision était toujours allumée. Muette mais bien éveillée, elle imprimait ses messages sur les paupières de l'homme, s'infiltrait dans son âme. Les faisceaux polychromes embrassaient l'obscurité. Un rai blanc plongea au milieu d'eux : la porte s'ouvrait.

Deux chirurgiens masqués entrèrent, empreintes rouges gravées dans les ténèbres.

Ils se penchèrent sur Bancroft, sur son corps sans méfiance. On lui retroussa la manche. L'un des chirurgiens brandit un scalpel avec sa main gantée. Il l'abaissa sur l'épaule nue. La lame s'immisça sans peine dans la chair, provoqua l'éclosion d'une boule de sang. Il élargit l'incision de bas en haut. Le sang coulait en fin ruisseau. L'autre chirurgien avait les yeux d'un mort. Il présenta une petite tenaille serrant un implant noir, et l'approcha de la plaie, lentement…

2.

Nathan se redressa d'une secousse !

Les deux chirurgiens ne bronchèrent pas. Dans leur prison cathodique, ils étaient trop occupés à opérer un patient hors-champ. Son cœur s'emballait comme le moteur d'un camion. Il venait de se réveiller, et l'infatigable télé passait une série médicale.

Quel rêve abominable ! Enfin, mieux valait ça que pas de rêve du tout. Quand on ne rêve pas, c'est qu'on rêve qu'on est mort.

Quelle heure était-il ? Un coup d'œil à son réveil. Déjà ! Il se leva et s'emballa en deux temps trois mouvements. Il avait fort à faire ce samedi.

Il suivait un plan dont il ignorait encore la finalité. C'était son devoir, voilà tout. Pour s'assurer de certaines choses.

Parce que ses cauchemars remontaient à la réalité.

Dehors par la fenêtre, le building d'en face bombait le torse, squelette aux os de métal et aux jointures en globe, chimère d'art contemporain, silhouette défiant les lois de l'équilibre. Sur sa façade, un vaste panneau affichait la photo d'une manifestation syndicale, une virulence d'hommes en combat avec leurs hauts-parleurs olifants, statufiés dans leur colère des années 70.

En haut, le logo d'une grande chaîne de supermarchés, et à droite le slogan :

« Maintenant, la lutte, c'est le pouvoir d'achat ! »

Maintenant, toutes les hypocrisies sont permises. Elles sont devenues des vérités.

Oui, c'est ça…

D'abord…

Aller au supermarché.

Le gigantesque centre commercial avait l'envergure des temples égyptiens. Ses colonnes cachaient le mystère des Dieux, et l'altitude de sa voûte inspirait l'humilité. Les hommes affluaient dans le Mole, globules d'un sang sacrificiel répandu le long des allées, aspiré par les différentes enseignes.

Nathan choisit le plus vaste de ces sanctuaires et y entra avec son caddie. De turbulent, le flux humain devint laminaire et orienté : ils passaient dans le grand filtre d'accueil, coulaient dans les tuyaux des rayons, et percolaient au niveau des caisses.

Il était maintenant dans le lieu de culte.

Un homme entra à sa suite. Une masse. Dans ses yeux assez de plasma pour pulvériser le Mole. Engoncé dans le cuir, un gros sac de sport à la main.

Tous s'étaient tournés vers lui.

Un sac de sport.

C'est sûrement une bombe.

Un vigile, flingue dans son holster mais bien en vue, s'approcha de l'homme.

Pauvre fou !

« Bonjour, Monsieur. Je peux voir le contenu de votre sac ? »

Ne joue pas les héros !

« Bien sûr, voilà… »

C'est la fin pour nous tous !

« Je vais devoir vous demander de me laisser votre sac pendant que vous faites vos achats.

–Pas de problème, monsieur. Prenez-en soin. »

D'accord, fausse alerte.

Enfin, méfions-nous.

Pourvu que la consigne soit loin du supermarché…

Qu'avait donc Nathan à acheter ? Rien, juste de quoi vivre.

Et qu'avait ce lieu à lui offrir ? Rien. C'était à Nathan de faire des offrandes. A chaque embranchement de rayons, des téléviseurs prêchaient leurs stances – bandes-annonces et publicités –, guidaient les fidèles vers la transe de l'achat impulsif.

Les étalages étaient des autels où miroitaient maintes reliques.

Des chaînes hi-fi dolby surround pour vous encercler.

Des chaînes stéréo pour vous enchaîner

Des chaînes de télé pour vous atteler.

Les derniers téléphones portables pour transporter votre addiction avec vous.

Des ordinateurs portables, des appareils photo numériques et des numéros de loterie.

Des lunettes de soleil et de la crème à bronzer

Des bonzes de bronze comme vigiles de vos portes et des portefeuilles à télécharger

Des chargeurs de batterie des batteries de cuisine de l'électroménager et du prêt-à-porter des bonbons sucrés et des crèmes allégées

Des appareils de musculation et des divans profonds

Le poison et son antidote vendus dans le même flacon

Le tout en promotion aux prix cassés juste après l'inflation, de justes taxes indexées sur le niveau de vie et le seuil de pauvreté, au cours de la bourse qui suit le serpent monétaire et les flux fiduciaires, partout l'artificiel équilibre du libéralisme

De l'offre et de la demande
De l'offre et de l'offrande

Avec sur chaque produit

l'empreinte des doigts de l'ouvrier, du taylorisme maquillé, des pays de l'est et des enfants du sud, avec sur chaque chose

l'empreinte des charges fiscales, les marges brutales, les chiffres d'affaires affairés à enrichir les plus riches

l'empreinte de la mondialisation qui fait sauter des emplois dans les pays développés et exploite les pays en développement

l'empreinte des robots qui mettent au chômage ceux qui ne sont pas ingénieurs en robotique

l'empreinte des réductions de coûts de production

Avec le panda WWF fabriqué en Chine communiste et capitaliste comme au temps de la nouvelle politique économique

Avec le Petit Livre Rouge imprimé et vendu au rayon des best-sellers

Avec le ballon fabriqué dans les goulags de Corée du Nord où l'on ne joue pas au football

Avec l'impôt démocratique qui vous laisse acheter de quoi vivre et payer la taxe à la valeur ajoutée

Avec l'impôt redistribué équitablement pour financer de grands monuments et leurs fonctionnaires et des guerres économiques pour sauver la paix

Avec sur chaque produit, l'infinitésimale puce RFID, qui remplaçait les codes-barres. Cette épatante pastille d'un demi-millimètre de diamètre émet des ondes radio en permanence. Un inventaire électronique simple et continu. Limitant les risques de vol. Cette puce ne se désactive pas après achat. Tous ces gens se promènent avec sur leur dos une cargaison de puces, scannables à volonté par n'importe quel récepteur radio. Un simple coup d'œil et l'on sait tout de vous.

Je connais tout de vous.

Comme ce triple I…

Nathan était Saint-Antoine, devant lui la création étalait le plus bel assortiment de ses tentations.

Alors il ne put résister, il plongea ses mains dans ces vitrines sans vitre.

Ses mains s'emparèrent des richesses, pillèrent tout ce qui passait sous elles !

Et il en passait !

Des parfums parce que vous le valez bien

Des plats préparés sans graisse et génétiquement modifiés

Des T-shirts Lacoste où le crocodile vert est la partie la plus chère

Des rollers désabusés de l'alcool bon marché aux puces électroniques de pointe de stylos à bille de déodorant en stick de colle à bois de chauffage au gaz d'essences naturelles.

Son caddie boulimique zigzaguait entre les autres clients, Nathan le suivait avec peine, ses yeux s'arrondissaient comme les caméras aux plafonds, celles qui traquent les habitudes de consommation et les kleptomanes en liberté.

Il se présenta à la caisse, déchargea le fruit de ses pulsions sur le tapis roulant, un gros fruit trop mûr, tuméfié, polymorphe. La caissière enregistreuse le recensa à la suite des autres fruits dégénérés qu'elle voyait défiler dans la journée, en plus de son autre job de femme de ménage. Ordinaire trajectoire de mère célibataire.

Sur un cadran fier comme un drapeau, s'afficha un nombre en silvers, la monnaie de La Cité. Au moment de payer, un grand soubresaut ébranla le corps de Nathan. Entre son pouce et son index, un rectangle plastique allait recracher son labeur de deux semaines, d'un mois, ou d'une année, allez savoir. Comme s'il n'avait pas déjà plusieurs crédits revolving sur la tempe ! Geste simple, conséquences irréversibles.

Mettre sa main au feu.

Il voulut parler, dire à la caissière qu'il s'était trompé, qu'il avait juste obéi à son instinct culturel, mais Nathan était un héros chaplinien, un muet des temps modernes aux gestes télécommandés. Il ne dit rien, il tapa son code, son achat fut débité, enregistré,

répertorié. Puis il sortit et vida dans son coffre tout le superflu de son caddie.

Et le caddie ? Allait-il le ranger avec les autres, sous leur garage de verre ? Le faire rentrer dans le rang ?

Non. Il le poussa au hasard. Ses roulettes l'entraînèrent à travers une allée du parking, libre, dans une trajectoire sans calcul. Il atteint un escalier, descendit encore, ses roulettes sautaient sur les marches, il descendait encore, il naissait à peine à la conscience que déjà il rêvait d'une vie meilleure, déjà celle-ci était menacée ! Il disparut.

Nathan redémarra sa voiture. Le niveau de carburant était au plus bas. Pensez-vous, neuf litres au cent du sang des conflits au Moyen-Orient, l'hémorragie était rapide. Il alla donc faire le plein de O négatif. En sortant de la pompe, il s'arrêta devant la guérite pour régler. A l'intérieur, un homme, des mouvements automatiques.

Ils ne s'échangèrent pas une parole.

Ce gars ne faisait que ça de la journée. Sauf parfois quand quelqu'un lui demandait d'aller chercher une bouteille de gaz. Alors c'était le salut : se dégourdir les jambes, faire jouer ses muscles, voir des gens autre chose que le buste, échanger quelques mots, la pluie et le beau temps.

A la prochaine.

J'espère.

Nathan se demanda quel QI il fallait pour accepter ce travail de bernique. Il aurait bien voulu qu'on lui chiffre le degré d'anémie nécessaire. Oui, avec un chiffre, ç'aurait été acceptable. Pourtant, les gens dans les guérites étaient tous des gens normaux. Ils représentaient la norme.

Nathan dans sa voiture. A l'abri de réalités extérieures. Exilé dans une dédale de panneaux publicitaires.

Il s'engagea dans Salvation Avenue, dans la crue automobile du samedi après-midi.

Il était allé trop loin.

Il sortait des rails.

Il était encore temps de faire machine arrière, de ne pas aller là-bas, de rentrer chez soi, rentrer dans le rang et lundi, retrouver le boulot.

Le triple I.

« Le triple I va changer votre vie ! »

Ses mains glissèrent sur le volant. Le chauffage montait peu à peu. *Renonce à aller là où tu avais prévu d'aller après les courses…*

Pour la maison, c'est à droite.

Dans sa rage, il braqua à s'en briser les poignets, les pneus émirent une plainte acérée, des klaxons hurlèrent.

Il tourna à gauche. Il partit dans cette rue redoutée, sans regarder dans ses rétros, en avant, en avant ! Il roulait trop vite, le moteur barrissait, les lampadaires se succédaient sur les côtés, lisière d'arbres morts.

Devant lui, devant lui…

Une barricade !

Nathan s'éclata le pied sur le frein, l'avant de la Spider pencha tel un homme abattu, et l'airbag conducteur se gonfla en un grand sifflement.

Aussitôt le véhicule à l'arrêt, Nathan se battit avec le ballon blanc qui cherchait à l'étouffer. Il sortit de son dangereux caisson de sécurité, voir ce qui se passait au-dehors. Des dizaines d'automobilistes en avaient fait autant. Ils se tenaient debout aux côtés de leurs véhicules immobiles, comme si Godzilla venait d'attaquer.

Dans le boulevard en face, des gens marchaient, une multitude. Des gilets verts, des foulards verts, des casquettes vertes. Des pancartes, des banderoles, des cris.

A travers cette atmosphère d'ozone et de dioxyde d'azote, parmi les ébullitions de gaz carbonique, respirer était déjà une épreuve de force. On lisait aussi sur leurs yeux la piqûre des braseros, dont les colonnes de fumée investissaient la place.

« Non au zoo automatique ! »

« Ne licenciez pas les employés du Zoo Central ! »

Nathan en avait entendu parler. Aux informations. Le Zoo Central allait bientôt être entièrement piloté par ordinateur. Un personnel humain réduit à sa plus simple expression. A leurs places, des caméras numériques, des sas, des robots. Seuls êtres vivants : les animaux et les visiteurs.

Opération de prestige financée par Orakleus, la firme informatique. Celle qui garnissait déjà tous les bureaux professionnels et domestiques de cubes à l'imparable logique.

Les manifestants avançaient doucement, un noir cordon de policiers les encadrant. Quelques sonneries de trompe, les tambours roulaient en ordre,

les écriteaux se balançaient en cadence. Des costumes de bêtes et d'hommes à tête de PC déambulaient dans ce froid Rio de Janeiro.

Nathan se frayait un passage à contre-courant. L'angoisse serra ses tripes à l'idée qu'il était seul à marcher en sens inverse. Il dévisageait les autres, y lisait de la colère, de l'indifférence, de la résignation.
« Alors, vous ne suivez pas notre cause ? », lui disaient tous les visages qui le croisaient.

Nathan avançait, l'air collait à ses vêtements une sueur glacée. Une brusque tachycardie remontait dans sa poitrine.

Au fond, derrière ce magasin de hi-fi.

Seul Nathan les voyait.

Des hommes aux mains sales, avec des yeux noirs et muets.

Et qui discutaient avec des policiers.

Le cortège accéléra, il se fit bousculer.

Ceux qui discutaient avec les policiers s'attachent des bandeaux verts aux jambes, à la taille, au front. Les policiers sont partis. Et l'un des hommes aux yeux noirs brandit un pavé !

Une vitrine éclate, toile d'araignée.

Des flammes fusent. Cocktail Molotov !

Hurlements de terreur et de férocité mêlés. L'ombre des barres de fer voltige. Ecarlate !

Des journalistes arrivent de nulle part, filment, filment !

La foule rompt son cours, gros bouillons, coups d'épaule. Des gens tombent autour de lui. La rue

est rouge de choses brisées. Nathan joue des coudes, il veut passer, il n’a rien à voir dans tout ça !

Personne n’a rien à voir.

Il n’y a rien à voir.

Un rouleau noir avance. Casques brillants et boucliers translucides.

La déflagration du canon à eau écrase les tympans, submerge tout. Des gens s’effondrent, des gens se noient, le rouleau avance avec ses mille bottes sur un rythme martial.

Le fleuve humain n’est plus qu’une marée, on se piétine sauf qui peut et Dieu retrouvera les siens ! Nathan ne court plus, le courant le porte, il perd pied…

Une main l’agrippe, il s’écroule au milieu des forces de l’ordre. Et c’est la pluie. La grande mousson de violence. Les matraques descendent et repartent comme des nuages chargés d’ouragan. C’est le tsunami intérieur, la douleur, les cris de bête qui vous déchirent les entrailles, un emocore désarticulé au milieu des percussions !

Et puis les manifestants se ressaisissent, une grande vague remonte sur le rouleau dispersé et le comprime. Les écriteaux deviennent des massues, les mots deviennent des armes. On ramasse des débris, quelqu’un au fond a dû crier un slogan :

« Mort au zoo automatique ! »

Sûr qu’à cet instant, les flics ont la tête du fauve sur lequel on a jeté la première pierre !

Les pavés fusent, rebondissent contre les boucliers, ou parfois franchissent la barrage pour fendre le crâne d’un fonctionnaire qui ne fait que son travail.

Le canon à eau ne peut plus contenir la foule, la bataille.
Les bourreaux de Nathan le délaissent pour affronter ce soudain Intifada. Des fourgons font le plein de prisonniers et repartent, toutes sirènes dehors.
L'innocence et la culpabilité se tabassent dans le même chaos.
Nathan rampe, titube, vomit du plasma, son œil droit enfle comme un œuf gavé. Il s'élance, met ses articulations au supplice, boitant dans son slalom au milieu de la cohue.

Longtemps après avoir quitté le théâtre de l'émeute, il courait encore. Il s'arrêta seulement quand ses côtes rentrèrent trop dans sa chair pour pouvoir continuer. Il s'accrocha à un réverbère, glissa le long de ce mât sans navire pour s'affaler sur le sol. Il recracha. Sur le trottoir, une flaque rouge où flottaient deux de ses dents.

Il se releva avec la dignité d'un clochard ivre mort. Sans comprendre par quel miracle, il avait atteint son but.

Le surplombant de sa masse mycénienne, la Grande Bibliothèque Municipale dressait ses murailles et ses vitraux avec l'austérité d'un pénitencier.

Il pénétra dans l'enceinte du bâtiment, franchissant le seuil infra-rouge du portique d'entrée. Postés en sentinelles, des tableaux monochromes scrutaient les visiteurs. Ces rectangles blancs, ces pages en attente d'écriture ouvraient toutes leurs portes vers l'abîme, aspiraient tout.

Babel de savoir et de vérités relatifs, les étagères de la Bibliothèque se répartissaient en profonds niveaux et sections. Les méandres d'un cerveau géant. Les escaliers et les halls neuronaux reliant les notions entre elles formaient avec leurs visiteurs une perspective à donner le vertige, à confondre les dimensions, à broyer le temps.

Les figures qui croisaient Nathan exprimaient quantité de contorsions. Il passait, insensible. Sa dernière épreuve l'avait cautérisé. Il entraînait sa démarche de spectre à la recherche des renseignements dont il avait besoin, concentré sur les rayonnages, son regard immergeant les autres dans une indifférence floue.

Il entra en collision avec une grosse forme à la dérive. Son épaule vira sous le choc, ravivant le mal au sein de sa clavicule. L'ectoplasme émit un barrissement: « Tu peux pas regarder où tu vas, sucker ! ». Chaque consonne lui poinçonna le crâne. La voix se déversait de lèvres bouffies qui poussaient sur la protubérance au sommet d'un amoncellement de chairs. Le géant l'empoigna et ramena sa tête à la hauteur de la sienne. Nathan sentait tout le poids de son haleine et discernait chaque veinule de ses yeux.

Il n'avait même plus l'idée de se défendre.

« Libérez-le ! »

La voix d'une femme.

Surpris de recevoir un ordre, le mastodonte lâcha aussitôt Nathan.

Une jeune bibliothécaire s'était interposée entre eux deux. Sur la neige de sa chemise une étiquette où naissait son identité : Lucy.

Droite sur ses escarpins chocolat et dans sa jupe crème, elle était presque aussi grande que Nathan.

D'abord il entendit sa voix, puis il vit ses cheveux noirs coupés courts avec quelques mèches rebelles, des vagues évasives au vase de son visage.

Le teint clair, les tunnels de ses yeux aux sourcils arqués sous la blancheur de son front.

Un nez qui palpite au rythme de sa respiration.

Et ses lèvres en syllabes rouges sur l'ampleur de son cri.

« Libérez-le ! Vous n'avez aucun droit sur lui ! Alors soyez civils et allez-vous en !

–Mais…

–Je ne vous ai pas accordé la parole ! Allez-vous en ! »

Sans plus insister, le vaincu partit réfugier ses cent-dix kilos dans un autre territoire.

Elle se tourna vers Nathan.

« Je suis désolée pour ce qui s'est passé ! Lucy Helpman, à votre service… »

Nathan ne desserra pas ses lèvres fendues.

Elle lui tendit sa main, mais il était trop hagard pour la saisir.

Ses doigts devaient être doux.

Comme elle s'était approchée, son souffle se posa sur lui en toile fine.

« Vous n'avez pas besoin d'aide ? Vous êtes perdu, je peux vous renseigner… »

Il se dérobait d'un pas tremblant. Elle mit son bras sous le sien. Sa main en passant lui transmit un frisson. Il sentit sa gorge se poser contre son cœur un instant.

Sa peau était si proche qu'il en discernait le moindre détail. Celle de Nathan était écorchée, maculée de suie.

« Dites-moi ce que vous cherchez au juste. »

En parlant, elle pencha sa tête et son parfum de mandarine effleura Nathan, recouvrant sa propre odeur de sueur et de sang caillé. Il allait répondre, déjà il la fixait de son œil non poché, il allait répondre. Quand une sonnerie étendit ses vibrations dans tout l'édifice.

Plusieurs employés récitèrent à l'unisson : « C'est l'heure de la fermeture, veuillez enregistrer vos prêts et quitter cet établissement ! ».

Dans un élan pavlovien, Nathan s'élança et passa le portique de sortie.

Elle resta là et il s'engloutit dans les néons avides de la nuit.

Il marcha à travers le kaléidoscope des enseignes, il marcha sur les trottoirs qui jalonnaient les fenêtres béantes, il marcha le long des silhouettes à tâtons, dans la cendre et le diamant qui fumaient au cœur de La Cité.

Ces trottoirs difformes, où les escaliers de secours, dans leur combat contre la rouille, se tenaient debout pour quelques temps encore. Les robots d'une époque périmée…

Nathan reconnaissait ce quartier.

Pleasance Street, rue centrale de Grey Hills.

Les bâtiments de briques, jamais d'équerre, privés d'éclairage public, faisaient affront à la rigueur de La Cité. Des braseros allumés dans des bidons, des clochards assouvis dans des cartons, des vies enfermées dans le béton. C'était Grey Hills, là où il avait vécu lorsqu'il était chômeur. Passait une bande de gars en cuir. Le rauque de leur voix écorchait l'air. Leurs gros chiens n'étaient qu'une sarabande de

muscles et d'yeux volcaniques. Ils se braquèrent sur Nathan dans un affreux concert d'aboiements. Mais les streetgangers continuèrent sans broncher. Peut-être l'avaient-il reconnu. Ou peut-être ce soir étaient-ils fatigués du sang.

Il croisa la vieille boîte aux lettres, celle-là qui était jaune. Sa peinture montrait les écorchures émaillées de maintes batailles, les lichens lui avaient fait une fourrure. Comme dans son souvenir. La vieille boîte aux lettres qu'aucun service postal ne venait plus relever depuis des lustres. Pourtant, des gens lui délivraient toujours des missives, des rêves nés sous X pour des destinations impossibles, dormant à jamais dans le ventre de la vieille boîte aux lettres, celle qui savait tout du secret des hommes.

Il marcha encore et à force de se perdre, il retrouva son chemin.

Il était de retour là où les émeutiers avaient lancé leur casse commandité. C'était maintenant une rue de Bucarest avec ses vitrines édentées et ses charognes de voitures. Le silence galopait dans la pénombre. Des véhicules roulaient au milieu des tracts et des ordures. Au loin, le gyrophare d'un fourgon municipal peignait une tache fauve sur les façades. Des ouvriers effaçaient toute trace des événements récents. Demain, tout serait rentré dans l'ordre.

La voiture de Nathan avait disparu. Volée ? Possible, elle était gavée des trucs inutiles achetés au Mole. Ou emportée par la fourrière ? Possible.

Nathan pleurait. L'intervention de Lucy, aussi incompréhensible qu'elle fut, l'avait réconforté. Mais cette dernière protection avait fini par sauter.

Il s'éloigna à travers le désastre charbonneux qui s'étendait au fil des quartiers. Il finit par descendre dans une station de métro. Encore un guichetier automatique. Encore un portique. Encore une carte à passer, une carte d'abonné avec vos données personnelles, nom, adresse, coordonnées de l'employeur. Pour des trajectoires pistées et archivées.

Direction le plus grand moyen de transport du monde sans conducteur. Nouvelles galeries et niveaux pour un microcosme souterrain dédié au mouvement. Avec pour seuls jalons les mendiants, enkystés aux murs. Tant que les vigiles ne les délogeaient pas.

Un tapis roulant aussi long qu'un boulevard permettait l'accès aux quais. Des panneaux mettaient en garde contre la vitesse de l'appareil, au moins vingt kilomètres/heure. Chargé de commères aux cabas remplis d'emplettes, le tapis vous faisait glisser à une allure fulgurante. Ses occupants, vieillards cacochymes ou rugbymen aguerris, se trémoussaient pour conserver leur équilibre. Les gamins se régalaient, ils couraient en sens inverse, percutaient de grandes irlandaises sèches sans un mot d'excuse, culbutaient dans une pantomime lamentable.

L'un des pères s'était retourné pour récupérer sa progéniture. Un homme à la vastitude de chaloupe, rembourré des tacos qu'il s'enfilait à longueur de journée. Clifford Boorman n'avait pourtant pas plus d'appétit qu'un autre. Son métabolisme était juste plus enclin qu'un autre à remplir ses cellules adipeuses. Et puis les tacos du snack d'à côté étaient peut-être un peu trop bon marché.

Malgré ses problèmes de tacos et d'adipocytes, Clifford Boorman était une personne admirable, un mari attentionné et un assistant social de

premier ordre. Sans parler de son insolant coup de main au baby-foot !

« Reviens ici, galopin ! », brama-t-il.

A la décharge de Boorman, les usagers du tapis roulant ne connaissaient pas tous ces antécédents favorables. Dès qu'il se retourna et se mit à avancer en sens inverse, la mémoire collective le catalogua ennemi public n°1.

« Reviens ici, galopin ! »

Sur le tapis roulant, il n'y a pas d'arrêt d'urgence. Et aucune force d'inertie humaine n'est efficace contre la poussée des rouleaux automatiques. Aussi, tous ceux qui ne firent pas volte-face se heurtèrent au matelas humain qu'était Clifford Boorman.

Il se forma un caillot de gens coagulés, bouchant toute la circulation. Boorman était complètement coincé, certains criaient à tue-tête, d'autres s'étouffaient, d'autres encore manquèrent de périr piétinés. Nathan avait échappé de justesse à la compression, il contemplait le drame. Comme il est hasardeux de ne pas aller dans le même sens que les autres…

Finalement survint le service d'ordre. Il fit évacuer le tapis et désincarcéra Boorman. En plus d'écoper d'une amende, il ne parvint pas à remettre la main sur son môme. Ce dernier mettrait deux jours à rejoindre la maison. Ses parents le retrouveraient crasseux et couvert de contusions, avec deux dents en moins, et des habits qui n'étaient pas les siens. Pour fêter son retour, son père omettrait de se mettre en colère, et emmènerait toute la famille visiter un parc d'attraction. Il fallait dire qu'il en avait déjà vu d'autres avec leur petite Betsy, mais ce serait trop long à raconter.

Nathan atteignit enfin le quai n° 54-B. Avec sa masse d'usagers en attente, c'était un succédané de la société. Pauvres ou nantis, rangés par groupes socio-ethniques ou disséminés en nombreuses solitudes. La foule des grands jours, des grandes heures de pointe, était parquée là et sur le quai d'en face, bêlante, les yeux rivés à l'horloge. Ce pâtre qui égrenait les minutes avec parcimonie pour les impatients, et les jetait à pleines poignées pour les retardataires.

L'armature futuriste de la voûte fibrilla de sonorités tandis qu'un grand code-barre de lumière la transperçait. De vastes yeux jaunes surgirent du tunnel, suivis d'un long serpent chromé glissant sur le monorail en un sifflement. La rame s'immobilisa, lourde de ceux qu'elle avait déjà gobés. Les portes ouvrirent leurs gueules en grand.

Précipitation, sorties, montées, désordre. Certains restent sur le quai. A la prochaine rame, ça ira mieux. Curieusement, si tout se passe dans la cohue, une discipline supérieure semble gérer l'ensemble, qui échappe à la raison pour entrer dans le domaine de la physique.

Nathan parvint à s'enfiler dans un compartiment. D'ordinaire, prendre le métro représentait la plus grande de ses craintes : la promiscuité avec des inconnus de toutes apparences, leurs motivations secrètes, leur potentiel agressif. Mais aujourd'hui, les choses étaient différentes.

Le wagon avait beau être surchargé, tout le monde – septuagénaire avec un colt dans son sac à main, caïd des ghettos capable d'estropier pour un téléphone portable, collégien rivé à sa console, accordéoniste pratiquant la vente forcée de sa musique – tout le monde s'écartait de lui. Il était le centre d'un

no man’s land de deux mètres de diamètre, alors que tous autour de lui s’agglutinaient jusque dans les moindre recoins.

Ensanglanté et crasseux, il portait sur lui la marque de l’oppression, il était un intouchable totem de terreur, l’emblème de la catharsis.

Et cet ostracisme le délectait.

Il ne voulait plus leur ressembler. S’il avait fallu les coups de matraque pour en arriver là, alors les coups étaient une bénédiction. Après tout, n’est-il pas enseigné à des centaines de millions de naïfs que le Messie sauve le monde par sa Passion ? D’ailleurs, même le Messie y croyait.

Nathan resta debout, agrippé à une tige de métal, avec le sourire de la transfiguration.

La bouche d’ombre engloutit leur rame, elle s’engouffrait toujours plus loin dans cet intestin. Sur les parois digestives se lisaient les peintures taguées avec hargne par le peuple clandestin, celui qu’on ne voyait jamais mais dont on devinait les tanières entre deux quais, au fond des boyaux oubliés.

Symboles en toutes langues, graffitis de la rage et du désespoir. Et tout à coup, l’énorme inscription blanche !

THIS IS SILENT WAR, MY FRIEND

L’apparition lui frappa la rétine pour s’y imprimer à jamais.

La guerre en silence.

La rame se précipitait en avant, d’urgence au gré des canaux chtoniens, elle plongeait son museau

dans les viscères de La Cité puis remontait à la surface. Ponts suspendus sur des lacs emplis d'étoiles, arches soutenant des colisées, pyramides embrasées de fanaux.

Depuis son monorail en apesanteur, Nathan contemplait les gratte-ciels en défilement. Leurs vitres joyaux recueillaient tant d'êtres humains et leurs histoires respectives, résumées en infinités dérisoires sur une bande dessinée de béton.

Et cette odyssée n'était qu'un seul fil remonté sur la trame d'un réseau renfermant soixante millions de personnes !

De nouveau, la rame s'engouffra dans le labyrinthe sub-urbain. Les clefs de voûtes aussi anciennes que la ville défilaient au-dessus de leurs têtes. Personne ne comprenait plus rien au code morse des luminaires que le wagon dépassait.

Puis ce fut la lumière comme au sortir de la caverne, la station Chandler Avenue et l'arrêt de la rame ressenti dans chacun de ses os.

Les portes s'ouvrirent avec un bruit de couperet, et sur le quai…

Aucun usager.

Juste des policiers équipés de gilets pare-balle et de fusils d'assaut, de noirs messagers qui firent évacuer la rame : « L'accès à la station suivante est interdit. Des terroristes ont posé une bombe incendiaire qui aurait dû vous carboniser. Mais aucune inquiétude à avoir, nous avons repéré l'engin. Il va être démantelé ! ».

Aussitôt, la panique contamina les passagers :

« J'ai failli mourir !

–Mon fils, mon fils m'attend à cette station !

–Mon Dieu, ces anarchistes veulent donc notre mort à tous !

–J'en ai assez, assez d'avoir peur !

–Il faudrait attraper tous ces salauds et les passer sur la chaise ! ».

Et les flics de les rassurer :

« Ce n'est rien. Nous sommes fiers de vous avoir sauvé la vie.

–Il était moins une : vous alliez tous griller comme des merguez. On aurait senti l'odeur jusqu'à Salvation Avenue.

–Tout va bien, madame. Maintenant, ils vont revenir en alerte orange ou rouge, je suis sûr qu'il y aura un couvre-feu. L'armée viendra nous prêter main-forte en cas de coup dur.

–Ces chiens ne respectent rien . ».

Les journalistes étaient sur place mais le crépitement de leurs flashes ne suffisait pas à couvrir le vacarme des plaintes.

Nathan avisa le chef de la police, un indien sikh à l'air rogue. Des scarifications tribales striaient ses joues. Surmontant son appréhension, il lui fit :

« Monsieur… Qui a fait ça, vraiment ?

–Des gens qui se prétendent libérateurs, répondit-il de ses gros yeux vaudous. Mais ils ne veulent que notre mal à tous. Des Citoyens qui haïssent les autres Citoyens. C'est le ver dans le fruit.

–Vous êtes vraiment sûr qu'il y avait une bombe incendiaire là-bas ?

–Bien sûr. Quand nous aurons démantelé l'engin, vous le verrez à la télévision.

–On peut s'en aller, maintenant ?

–Je ne crois pas, non. On va tous vous envoyer à l’Hôpital Central Saint-Sigismond pour votre soutien psychologique.
–Je… Je vais bien. Je n’ai pas besoin d’y aller, je veux rentrer chez moi.
–Vous avez été la cible d’un attentat. Vous avez subi un traumatisme. Rien qu’à en juger… votre allure. Vous devez y aller.
–Je n’ai vraiment pas le choix ?
–Je ne crois pas, non. ».

Il se retrouva dans un couloir aussi blanc que le tunnel ultime, un gobelet de café dans une main, et dans l’autre un bon pour un retour en taxi.

Il était le dernier de la liste. Des patients le croisaient, en route vers d’autres pathologies. La porte du psychologue, entrouverte, laissait filer une lumière, jaune et rance.

« Au suivant. »

Un psychologue ! Un damné sondeur d’âme, inquisiteur de l’inconscient, disséqueur des péchés !

Derrière la voix, sans doute un carnassier à lunettes en écailles de torture. Assis à côté d’un divan.

Parlez-moi de votre mère…

Quelque chose en Nathan lui fit l’effet d’un shoot aux amphétamines.

Derrière la voix, sans doute…

Nous savons tout de vous, Mister Bancroft.

Au bout du couloir, un flic !

A côté, un vieux se traîne sa chaise roulante, une couverture sur les genoux.

« Au suivant ! »

Le flic disparaît.

« Au suivant ! »

Nathan posa le gobelet en équilibre sur la couverture du vieux : « C'est cadeau ! ».

Puis il détala sans demander son reste.

Au dehors, Rex était le dernier taxi en service, arrêté au milieu du Boulevard. Un bulldozer coupa son contact, et ce tank brouillon s'immobilisa sur ses chenilles, dans des frémissements de rhumatisme. La nuit brillait sur les crânes comme des ampoules nues. A peine monté dans le taxi et sa destination indiquée, Nathan dodelina de la tête. La voix de Rex lui parla à travers le tube de sa gorge, sa voix chirurgicale de cancéreux. Sans muscle et sans timbre, elle résonnait telle la tombe :

« N'essaie pas de t'endormir si tu tiens à tes organes, vieux. ».

Autrefois, Nathan lui aurait répondu qu'il avait un nom de chien. Du temps où il y avait des chiens. L'hôpital trônait, sombre monolithe.

Le peuple peu à peu sortait des soupiraux, installait les étalages sur l'asphalte, sous la pluie d'acide, pour la grande braderie, le marché aux puces électroniques, la foire aux pièces de rechange, aux tripes d'actionnaires en faillite, aux cerveaux d'occase.

L'air n'était qu'un cambouis de monoxyde de carbone, où volait la limaille de fer. La moindre étincelle pouvait faire éclater un orage.

Alors Rex avala son mégot, chewing-gum au goudron.

Nathan n'osait pas sortir, il regardait les gens, les machines, les intérimaires de la pensée, les compressions de personnes, les accidentés de la vie réparable, les vieux de vingt ans, grabataires boulonnés, entubés jusqu'au bulbe par la loi de l'offre et de la demande.

Des femmes en pilote automatique envoyaient des baisers de néon vif. Derrière leurs yeux de chat se terraient des rêves auto-reverse.

Rex éternua une bouffée de fumée métallique, partit d'un rire d'orange mécanique. Puis il fit jouer ses articulations en lui indiquant l'Hôpital.

« Là, on pourra te trouver un corps.

…

Bon, assez rigolé, on est parti ! »

Bon sang, n'y a-t-il donc personne de normal à La Cité ?

Lucy.

Au terme de ce songe, il fut de retour chez lui.

« Allez, adieu, fit Rex. Et bienvenue dans le monde de l'irréversible ! »

Bien après qu'il fut parti, l'acide sardonique de son rire corrodait encore les oreilles de Nathan.

En bas de l'immeuble, le chien du concierge gueule, ne s'interrompant que quand la chaîne l'étrangle trop.

En allumant, son appartement lui apparut encore plus creux que d'ordinaire. Il n'avait jamais rien fait pour le personnaliser, pour faire un foyer de

cette unité habitable. Les murs avaient la blancheur de l'os. Les meubles étaient aussi nus que des nouveaux-nés. Un journal intime aux feuilles vierges. Stériles.

Seule photo au mur, celle d'un temple du Sud, pris dans un coucher de soleil. Un lieu qui l'obsède, où il n'est jamais allé. Un jour il avait vu cette carte postale et l'avait emportée. Là où il irait quand tout aurait changé.

Et tout le reste était blanc.

Il ne s'attarda pas sur ce constat. Il alla à la salle de bain pour boire un verre d'eau, soigner ses plaies. Un cachet contre la fièvre, des sédatifs, des somnifères, il goba tout le soma nécessaire pour oublier la journée. Ainsi anesthésié, il ne distinguait plus sa chambre et ses étroites limites, ses barrières immunitaires s'ouvraient en grand pour laisser le cosmos s'infiltrer en lui. Dilués dans l'aspirine du soir, souvenirs et rancœur perdaient leur consistance. La paix à marée haute l'inondait. La paix de l'ignorance. Son visage tendait un sourire, offert aux coups.

Alors la nuit le mit K.O. et l'envoya dans les cordes du lit. Les trente-six chandelles du rêve le ballottèrent pendant des heures. Au fur et à mesure que baissait la voix des psychotropes, s'élevaient des débats intérieurs et des interrogations le boxaient, les interrogations qui s'assènent à un homme le jour où les gradins s'allument. Et révèlent les spectateurs d'un combat qu'on croyait volontaire, alors qu'une puissance supérieure l'avait depuis longtemps planifié.

En face, l'adversaire, le visage dans l'ombre, serre les poings, invincible.

Et la foule scande.

« Ave Cæsar, morituri te salutant ! »

On frappe, on frappe, on frappe !

Mais…

Mais c'est vrai qu'on frappe !

La porte résonnait de coups portés sans relâche. Quel bélier prenait d'assaut son appartement à quatre heures du matin ? Sans allumer la lumière, Nathan se leva et progressa à tâtons. Si seulement il avait une batte, comme tous ceux qui pratiquent le base-ball pour avoir une bonne raison de garder une arme chez eux. Trouver quelque chose ! Ne pas ouvrir ? La porte finirait par céder… Que faisait la police ? A quoi servaient les caméras du couloir ? Son cœur tressautait au même rythme que les battements sur le bois. Le mur vibrait en accord sous ses doigts…

– J'ai peur…

– Quoi ? Allez, Nathan, sois un homme ! L'autodéfense est ton droit le plus strict !

Fais-le !

Tous les démons semblaient s'être donné le mot. Celui derrière la porte, qu'on ne voit pas, mais qui promet les pires désastres. Et celui dans sa tête, émergeant du passé comme un alligator du marais. Deux chasseurs différents, une seule proie.

Bientôt, le panneau se fissurerait. Bientôt, la mort défoncerait le passage. *Tu pisses la peur. Incapable… Tu dois riposter… Il veut tuer ta mère ! Défens-la ! Fais-le !*

Nathan n'en pouvait plus de cette voix, de tout le mépris qu'elle injectait dans son cerveau. Pour la faire taire, il devait faire ses preuves.

D'un seul coup, il fit sauter le verrou. Assez vite pour garder un effet de surprise, il ouvrit la porte en grand, brandit sa lampe de chevet, prêt à l'abattre sur son agresseur !

Mais il s'arrêta net. En face de lui, un cinquantenaire dépenaillé, tremblait à en faire vibrer sa barbe de trois jours, à cesser le feu de la bataille de ses cheveux. Il grelottait de stupeur, ses yeux rebondissaient sur un épais tapis de cernes et se calmèrent seulement lorsque Nathan cessa toute menace.

« Mr. Crowling ? ». Crowling était son voisin de droite.

« Qu'est-ce qui vous prend de frapper chez moi à cette heure ?

–C'est samedi soir, savez-vous !

–Et alors ?

–Et alors, vous ne faites aucun bruit !

–Excusez-moi, je suis rentré tard, j'étais épuisé, je me suis couché…

–Je n'en peux plus, Mister Bancroft ! J'ai quitté mon ancien appartement parce que mes voisins faisaient du boucan tous les soirs. Et surtout le samedi soir ! Un branle-bas à n'en plus finir de la nuit ! Impossible de dormir. J'allais devenir fou !

–Et bien, comme vous l'avez dit, je ne fais pas de bruit. De quoi vous plaignez-vous ?

–Justement ! Vous ne faites pas de bruit, mais je sais que vous finirez par en faire ! Les cloisons sont si minces, dès qu'il y en aura, je ne pourrai plus dormir. Je le sais ! Alors, j'attends… et ça ne vient pas. Mais je sais que ça viendra. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Tôt ou tard, je serai réveillé en

sursaut parce que vous commencerez à faire la nouba…

–Je ne vous suis pas…

–Je croyais que le pire, c'était le bruit, mais non, c'est l'attente avant le bruit ! Je vous en supplie, faites du bruit... Je ne pourrai pas aller me coucher pour autant, mais au moins, j'aurai l'esprit tranquille ! ».

Les yeux de Nathan prirent une rondeur d'omelette.

« Tenez, Crowling, prenez ça, c'est ce que je prends, ça marche encore bien après trois mois d'usage.

–J'ai déjà tout essayé… Alors, il est temps de réessayer.

–Je vais en prendre aussi pour me rendormir. Je vais essayer de ronfler. Pour vous faire plaisir. Maintenant, s'il vous plaît, rentrez chez vous. Laissez-moi faire du bruit en silence… ».

3.

Midi, déjà… Quand Nathan se leva, chaque coup reçu le rappela à son souvenir. Une douleur supplémentaire creusait ses entrailles. Il avait si faim !

Quelques pas vers l'évier de la cuisine. Se mettre la tête sous l'eau. Une barre de céréales. Appeler le livreur. Changer ses pansements. Enfiler un peignoir. Allumer la télé et l'ordinateur.

L'Orakleus vrombit d'intelligence, son écran s'anima en un foisonnement d'icônes.

Changer de chaîne. Encore. Quelques e-mails à vérifier. Essentiellement des spams. Et des anciens amis de la fac qui ne l'avaient pas encore biffé de leurs envois globaux pour compte-rendu de vacances au Canada.

La porte sonna. Derrière l'œillet, ça n'était pas un ancien ami de la fac, mais le coursier du fast-food en uniforme rouge. Nathan ne le laissa pas passer le seuil. Echange de sac odorant contre billet, aussi rapide et taciturne qu'un deal d'héroïne.

Il étala la nourriture sur le bureau : hamburger avec son étui à mayonnaise. Une maigre feuille de salade pour le quota de légumes. Gobelet de coca. King size, à l'image de sa ville. S'amoncelèrent d'autres victuailles à l'origine non identifiée, fleurant le vinaigre et l'ail, aux vives couleurs d'additifs chimiques, spongieuses et grasses au toucher.

Favelas du Brésil à la télé, visages de la faim tirant des traits d'enfant.

Ses doigts glissèrent sur le clavier, il chattait avec des inconnus au faux visage en phrases sans verbes ni voyelles. Digestion de langage où les mots

sont réduits en smileys et en abréviations, hiéroglyphes du pauvre pour ersatz de relations humaines.

Sur Catch TV, un Apollon appliquait une onction blanche sur son visage immaculé. Nathan mordit dans son hamburger à pleines dents, la mayonnaise dégoulina le long de son menton, gouttait sur son peignoir. Des fenêtres pop-up défilèrent comme des assiettes sur l'écran, le disque dur avalait de la musique à télécharger en peer to peer, seul délit qu'il avait l'audace de commettre. Il ingéra les ingrédients secrets du coca dans un bruit de succion et d'ébullition.

« Question à 15 000 silvers, attention, madame !
Mickey, le célèbre personnage de dessin animé, est-il :
A - une souris B - un canard C - un chat D - un chien ? »

Aggloméré d'abats de bœuf pour un beefsteak tiède. Jeux de hasard sur Internet : gagnez une orgie d'argent pour une bouchée de pain ! Un verre d'eau chlorée, garantie vierge de tout anthrax.

Il mettait son blog à jour. Faux journal intime, soliloque à destination de millions de voyeurs, qui n'était lu par personne. Il ne trouva qu'une phrase à ajouter :

« Avant-hier… Mon patron m'a proposé de me faire mettre un implant. »

Publicité pétaradante pour Cheesegum, le nouveau fromage super élastique ! Regardez ce gamin en tenue de base-ball le pétrir à volonté, le faire rebondir, ou encore l'étirer à l'infini !

La viande emplissait la bouche de Nathan, il la sentait bourrer dans son œsophage, devenir fange au niveau de son estomac.

City News Teller Channel. Le grand festin cyberpunk de l’audiovisuel, la manne à s’en éclater la panse, les olympiades de la bouffe ! Une présentatrice top model récitait sans expression les messages du prompteur. En filigrane, un texte déroulant suggérait la couleur politique de la chaîne, les enregistrements vidéo se succédaient, surimprimés les uns aux autres, matière première transformée et prédigérée.

« Samedi, une manifestation contre la modernisation du Zoo Central a dégénéré en émeute. Les participants ont pillé des magasins… »

Gros plan sur les acteurs brisant la vitrine.

« …Puis la foule s’en est prise aux forces de l’ordre… »

La cohue revisitée par les caméras. Une chose était sûre. Les opposants n’avaient pas eu le final cut. Visages d’émeutiers en colère.

Les pavés.

Action filmée depuis l’arrière du cordon de police. CRS qui reculent. Il ne restait plus qu’une sauvagerie unilatérale. Au milieu du grabuge, Nathan se vit, incorporé à la simulation d’armée. En proie à la panique, emporté par la tourmente.

Il s’étouffa avec ses Frites de la Liberté. Trop salées !

« Malgré ces évènements, la direction du Zoo Central a précisé que le programme d’automatisation du site serait menée à bien dans les délais. »

Un geyser acide de coca lui explosa dans les narines.

« Flash info de dernière nouvelle ! ». La présentatrice chargea sa voix de peine, l’humidité brilla dans ses yeux. « Un terrible attentat vient de frapper le Tribunal du 5ème District ! »

Décombres. Incendie. « Les poseurs de bombe auraient causé près d'une centaine de morts et de nombreux blessés. »

Brancards. Visages déchiquetés sous la complaisance de l'objectif.

La viande.

« Le gouvernement a déclaré que toutes les mesures seraient prises pour appréhender les responsables. »

La viande humaine.

« La nation a été attaquée », a déclaré notre président William Donley, « La nation répliquera et éradiquera le terrorisme ». Dans chaque intonation de la speakerine, le remugle du mensonge surpassait celui du charnier.

THIS IS SILENT WAR, MY FRIEND

La nausée fut plus forte que tout. Nathan recracha sa viande sur l'écran, tapisserie morbide. Bavant et éternuant, il se leva d'un bloc et se rua vers le poste. La présentatrice parlait toujours, impassible. Il ne s'était jamais battu… Mais il lui décocha le plus violent crochet du doigt qu'il aurait jamais pu rêver faire. Ses jointures reçurent le plus gros de l'impact, elles se fracassèrent contre l'écran. Sans lui causer la moindre fissure. Nathan s'égosilla en tenant sa main de porcelaine. Il saignait et plusieurs de ses blessures s'étaient rouvertes.

Le brame des premiers hommes monta dans sa poitrine. En criant, il expulsa les derniers bouchons de chair qui encombraient sa bouche. Il saisit le téléviseur à pleines mains, l'arrachant de ses prises. Sa colère injectait une force inouïe dans ses muscles, il se vit décrire un arc de cercle sur lui-même avec l'appareil, puis repartir en sens inverse comme un

discobole fou et propulser la boîte à parasites en plein dans le mur !

L'habitacle céda sous le choc en un concert d'étincelles. Le tube cathodique à vif s'abattit sur le sol et s'ouvrit en deux, démantibulé. L'écran s'évanouit dans sa fracture. La sueur de Nathan se mélangea au beurre de cacahuète étalé sur ses joues.

Quelque chose devait encore payer pour ça.

Il empoigna l'unité centrale de son ordinateur, et la fit tomber du bureau. Puis il s'empara de sa chaise et défonça l'écran. Il retira son arme du ventre de la bête pour frapper à nouveau. Quant au clavier, il l'acheva en le brisant sur ses genoux. Ses yeux teintaient la pièce en rouge, il haletait et grognait. C'était pas fini.

Il déblaya ses lectures préférées des étagères. Les pages volèrent, ailes déchirées. Dans la carcasse de l'ordinateur se forma un arc électrique, et le feu se bouta au cadavre. Il éclot en une seconde, et aussitôt grimpa sur la jambe de Nathan. Il cria sous l'odeur de peau grillée, se débattit et parvint à se mettre hors de danger.

Il mit ses livres au feu. Sa collection de comics. Une morsure brune grignota les contours de Superman. Ses tickets de loterie en attente du grand tirage, rien que de la cendre ! Quelque chose implosa dans la défunte télé. En un chuintement, des flammes montèrent de ses restes. Hérités de sa mère, l'eau de rose des romans produits à la chaîne par Barbara Cartland : du combustible ! Ses CD de musique zen : le plastique de leur pochette se tordait et fondait.

Les DVD de Bruce Lee qu'il avait visionnés cent fois, les brochures pour Hawaii où il n'ira jamais, la cassette avec le programme de musculation qui prenait la poussière.

Et puis l'étagère aussi, au feu, elle n'était plus utile à rien !
Les bûches de silicone s'affaissèrent, un craquement retentit, le feu éclata d'un grand coup, noria de fureur exaspérée. Nathan se sauva dans le couloir, revint avec un extincteur, et bombarda le foyer qui s'était révolté. Bientôt, il n'y eut plus que la fumée et un monceau de mousse.

De la bave

La bave du chien qui gueule.

En bas de l'immeuble, enchaîné.

Nathan tomba à genoux. L'adrénaline l'avait submergé et plongé au milieu d'un cyclone de rage. Elle commençait à fuir par toutes ses pores, en vapeurs brouillées. En pleine descente, il se retrouvait à bout de force. D'autres sensations prenaient le relais. Au cœur de son esprit les chaînes de montage synthétisaient de nouveaux produits ; les peptides de la honte, de la lucidité, du regret !

Qu'as tu fait ? Ton seul confort, les seules joies de ta vie, qu'en as-tu fait ? Cette destruction, que t'a-t-elle apportée, à part un soulagement fugitif ? Tout est dévasté.

Le ciel de Métropolis était vide. Superman ne survolait plus la ville.

Au milieu d'un appartement minuscule et hors de prix, au milieu de ses possessions terrestres en morceaux, un homme étendu se laissait bercer. La fatalité l'étreignait, accompagnait les hoquets de sa poitrine, recueillait et buvait ses pleurs, insatiable.

La porte du frigo béait, gueule affamée. A ses pieds, les barquettes de plats cuisinés qu'il avait dégluties. Sur la portière l'avertissement d'un post-it : « Pillsteed, 19 H, Tropicali Café ».

Pillsteed ! Il ne manquait plus que ça !

Décommander le rendez-vous ? Ce serait éveiller les soupçons…

Un passage à la salle de bains, se peigner, un coup d'eau sur ces taches de sang, rajuster ses pansements, trouver une chemise sans déchirure…

Quelques temps plus tard, il était face à face avec son cher ami le chef des approvisionnements. Langue insidieuse et molle, couleurs au bord du haut-le-cœur, grotesque monument, c'était le parfum du dandy. Son œil de pigeon mit du temps à se débraquer des quelques filles échouées là, avant de se fixer sur Nathan.

« Bonjour, Bancroft ! Ah merde! J'avais un truc à dire, mais j'ai oublié. ».

Comment se créait une relation de ce genre ? On se croise dans les couloirs, sans faire exprès on se dit bonjour. Puis on n'y prend pas garde, on se prend à discuter et voilà on est bombardé ami et après il faut se voir après le boulot et prendre un verre ensemble…

Le Tropicali Café fleurait bon l'immigration qui avait perdu son âme sans pour autant s'intégrer. L'ombre des palmiers en plastique n'était pas la bienvenue car on grelottait sous la clim poussée à fond. Sans sourire, des serveuses en paréo circulaient, blêmes. Leur T-shirt au logo géométrique avait remplacé les soutiens-gorges en noix de coco. Planté au milieu, un comptoir délocalisé croulait sous les coquillages en plâtre et le poids du barman tahitien qui

préparait les cocktails à la manière d'un ingénieur en pharmaceutique.

A la radio, Mariano Apicella pinçait sa guitare et fredonnait des chansons d'amour tristes en dialecte napolitain. « Je ne sais pas si je peux encore faire confiance. ». Les paroles de l'album étaient de Silvio Berlusconi, le président milliardaire de l'Italie.

Pillsteed avait le même costume que vendredi, et leur Ti-punch n'avait pas plus d'éclat que le gobelet de la pause de 16 H. Activité interdite, par ailleurs : les temps de pause étaient censés être pris de façon informelle tout au long de la journée. Par exemple, quand on s'arrêtait pour respirer, où quand on discutait un instant dans un couloir. Mais se réunir dix minutes par jour entre collègues du même étage autour d'un café, ça relevait de la désertion de poste.

Même en sirotant leur Ti-Punch, ils ressentaient de la culpabilité.

« Joli temps, n'est-ce pas ?, ébaucha Nathan, très à l'aise, en frottant ses mains contusionnées.

–Oui, en effet… Ils avaient annoncé un pic de pollution cet après-midi, mais finalement, c'était plutôt dégagé… ».

Nathan jeta un coup d'œil dans le miroir en face. Il était complètement hirsute !

« Et ton speed dating ?

–Finalement, ça a été annulé. Y'avait pas assez de filles.

–Ah… ».

Un poste de télévision était juché sur un baobab en carton-pâte. Pillsteed n'en décollait pas ses yeux. Un présentateur de CNTC donnait des nouvelles du terrorisme ordinaire.

« Tu as vu ? Ils ont changé le présentateur ! L'ancien avait écrit un article où il disait que les juifs

en Israël se comportaient comme des nazis. Il est en prison maintenant, pour propos racistes.

–Je suppose qu'il se serait passé la même chose s'il avait dit que le régime nord-coréen est stalinien.

–Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

–Non, rien, ça n'a aucune importance. »

Un long moment passa. Les semelles compensées de Britney Spears piétinaient le silence. Nathan rajusta le sparadrap qui lui barrait la tempe. Les Ti-Punch s'étaient évaporés. Chacun paya.

« Au fait, relança Pillsteed, ça me revient.. Tu sais ce que j'ai appris ? ». Le non-sens et l'impromptu éclatèrent de sa bouche comme une bulle.

« Non…

–C'est Guinston qui est allé dans une boîte de nuit jazz, samedi soir. Toujours à sortir, il ferait mieux de tenir la comptabilité à jour. Enfin bon. Et bien, Guinston m'a appelé cet après-midi pour dire qu'il ne pouvait pas être là ce soir. Il a une soirée, toujours ses soirées… Il va encore faire une belle tête lundi matin ! ».

Rendez-vous lundi matin. 8H30.

« Où voulais-je en venir ? », reprit Pillsteed avec dans sa voix la lenteur d'une langue engourdie. « Ah oui ! Il m'a dit ce qu'il a vu dans la boîte de jazz. Il y avait un orchestre, et parmi eux, un saxophoniste fou ! Un type qui se donnait vraiment… »

« Qui jouait vraiment, vraiment bien », poursuivit-il, lentement. « Enfin , moi, je n'écoute pas de musique, et surtout pas de jazz, je trouve que c'est de la musique d'ascenseur. Et l'ascenseur, ça me fait penser au boulot…

–Oui, et bien viens-en aux faits !

–Hé, tout doux ! Je ne vous connaissais pas comme ça, Bancroft ! Faut garder son calme ! C’est tout ce qui nous reste : le maintien ! Si on perd son sang-froid, c’est la fin de tout ! Bon, si vous voulez tout savoir, c’était Corpen, le saxophoniste ! Hé oui, le patron qui finit tous les soirs à 21H ! Il a quand même le temps d’avoir une vie privée, semble-t-il ! Voilà même qu’il fait de la musique. Si ça se trouve, il a une femme et trois chiards, et ils vont tous les ans à Disneyworld ! Bon, j’ai fini mon verre, je m’en vais. Mais vous, tâchez de ne plus vous énerver ! N’abusez pas... de la coke ! ». Il avait prononcé ce mot tout bas, craignant que ça lui vaille des ennuis.

Puis il se leva, et abandonna Nathan devant son verre vide. Aussi vide que ces grands moments d’insignifiance.

Retour à la case départ.

Et vint la nuit, fouillée par les miradors, dans cette ville où la lumière ne dort jamais : auras crasseuses des réverbères, gyrophares des patrouilles, fenêtres ouvertes pour les suicides au bout de la nuit blanche, où demeurent toujours assez de ténèbres pour le crime. Pour la régulation.

4.

Vint l'aube, ou plutôt le jour arctique qui en tenait lieu. Les rues grises sur les paupières des clochards qui ont passé la nuit. La sirène indolente du camion-poubelle venait upgrader l'environnement. Mais les bugs de la veille ressurgissaient toujours, ils se multipliaient… A la lisière.

Une équipe de nettoyage s'attaquait aux tags grouillant sur les murs. Enflés, les dessins et les lettres disparaissaient sous la mousse, il n'en restait plus que des saillies de couleurs aux cris engorgés. Des courbes grasses et perverses, des gargouillis dans l'écume. Cependant, la laideur et la vulgarité n'étaient pas les seules victimes du naufrage. Au milieu du Léviathan flottait une venus et la brise de ses cheveux. Sans distinction, la marée emportait tout.

Et ces quelques mots, déposés parmi les insultes et les propositions obscènes, subirent le même sort :

« *Je meurs ainsi… sur un baiser !*
William Shakespeare, *Roméo et Juliette* »

Le ciel peinait à dépasser la skyline de La Cité. Gris jusqu'à l'écœurement. Bas et lourd comme un jour de mousson, à la différence qu'il n'apportait ni purification, ni nourriture. L'air si dense qu'on pouvait à grand-peine le traverser, ainsi qu'un infini nuage de cigarette, englobait les hommes. On ne distinguait plus que le blanc de leurs masques filtrants. Gris des poussières cancérigènes, volutes anthracites, embruns argent chargés de plomb, clairs pics d'ozone, âcres courants noirs de fumée et de cambouis, le sombre du ciel augmentait en grand indicateur du stress ambiant.

Le stress montait, toujours plus sombre.
C'était la valeur du siècle.

8H25

Nathan l'avait fait. Costumé et cravaté, il était devant l'immeuble de sa compagnie. L'escalier de marbre prolongeait la rue, qui venait s'y précipiter. Les portes l'écrasaient de leur masse. Leur verre respirait en reflets intelligents. A chaque homme émergeant du smog pour rentrer, les mâchoires coulissaient dans un frémissement de locomotive, puis se refermaient en claquant.

Chaque être humain essaye d'être fort. Mais notre corps nous trahit. Notre subconscient s'effondre sous l'émotion et celle-ci investit alors tout notre organisme et en prend le contrôle. Que ce soit l'amour, la colère, la détresse, ou la peur.

La peur.

Un frisson le martela de part en part. A son front, une sueur acide. Sous sa poitrine, un poing frappait son cœur sans relâche. Ses jambes étaient liquéfiées.

Les portes.

Rendez-vous à 8H30.

Le Triple I va changer votre vie.

Ses intestins entrelacés ne laissaient plus rien circuler. Ces poumons refusaient de battre. Sa gorge ne respirait plus.

Franchir les portes, rentrer dans le rang !

Et tout rentrera dans l'ordre.

Il scrutait derrière la porte, n'apercevait pas Corpen. Celui-là devait l'attendre. Si jamais Corpen descendait dans le hall, il le verrait. Corpen l'appellerait, et il rentrerait.

–Nathan, fais ce qu'il y a de plus raisonnable…

–Pourquoi n’y parviens-je pas ? Je suis donc l’esclave de mes pulsions ? Je n'ai donc aucun libre arbitre ?

Le hall semblait vide. Quelqu’un descendait l’escalator, comme venant du ciel. Nathan ne distinguait pas encore ses traits.

8H30

Les portes.

Moloch-Baal !

Les portes s’ouvrent !

La peur de Nathan poussa un long cri qui remonta l’immeuble en torsades désarticulées, un cri qui lui écorcha la gorge et lui essora le cœur. Il était encore temps d’échapper à ça !

Il prit ses jambes à son cou, et s’enfuit, le plus loin possible des portes.

Et du triple I.

Les caméras des rues capturaient l’image de sa course en myriades de clichés, la ville entière était une pellicule où sa trace s’imprimait. Il paraît que la vision humaine n’est qu’une suite d’images ponctuelles. Alors, La Cité était un œil gigantesque. Cependant le plus blâmable n’est pas l’œil, récepteur sans jugement. Le plus blâmable, c’est le cerveau. Tous les gens qui visionnent les vidéos. Qui scrutent, interprètent, rapportent les moindres gestes, les moindres pensées de leurs concitoyens !

Sur le passage de Nathan, des VRP s’écartaient, des femmes au foyer protégeaient leur landau. Il courait toujours, pourchassé par l’œil. En colonne d’individualités ordonnées, des salarymen laissaient les pas les guider vers leur but, leur tête

absorbée au-delà, toutes en rangées avec le kit mains-libres qui saillait de leur visage androïde.

Nathan traversa une galerie marchande. Derrière une vitrine, une pile de télévisions avec le visage du Président.

Une pile de Présidents regarda passer Nathan de ses yeux gris. Une pile de visages graves, de cheveux argentés, une pile de traits coupés et de bouches qui parlaient au rythme d'un hachoir :

« Hier encore, la nation a été attaquée. Aujourd'hui, toujours, nous sommes menacés. Par les actes inqualifiables de certains individus. Ceux-ci n'ont aucun respect pour les valeurs qui ont fondé notre patrie. Les valeurs qui chaque jour vous assurent la santé, la prospérité, la sécurité. Aujourd'hui, je demande à chaque citoyen de défendre sa nation. Participez à son économie, relayez ses valeurs, et traquez l'ennemi. Chacun possède les armes pour se défendre. Signalez aux autorités tout comportement suspect ! C'est aujourd'hui que notre avenir se joue. Que chaque citoyen soit au rendez-vous ! Ne demandez pas ce que La Cité peut faire pour vous, mais ce que vous pouvez faire pour La Cité ! ».

Nathan errait en ville, ivre et désemparé, au fond des abîmes et des canyons urbains. Le ciel charriait un air gelé sur ses plaies. Il était entré dans un nouveau monde. Celui de l'irréversible.

La peur ne l'avait pas quitté.

La force que dégageaient ces portes – cette volonté –, elle suppurait maintenant de toute La Cité ! Les bâtiments s'assemblaient autour de lui comme les éléments d'un piège. Les citoyens l'encerclaient. La

Cité était son ennemi. C'était son devoir de mieux la connaître. Car elle connaissait tout de lui.

Voilà quelles étaient ses pensées alors que plié en deux au milieu de la rue, il reprenait son souffle peu à peu. A peine relevait-il la tête qu'une inscription le cloua au sol de stupeur :

« Je hais les lundis ! »

A qui le dis-tu !

C'était Garfield, le chat obèse de bande dessinée, qui assénait cette phrase, la bedaine en avant, de quatre pieds de haut sur une affiche. Plus taciturne que jamais, l'animal tirait une tête d'enterrement de première classe. La boutique portant l'affiche en question était le Monday Morning, un « dayclub » qui organisait des soirées dansantes… dont la plus folle avait lieu le lundi matin. Plus qu'une after, une véritable nouba à tout foutre par terre ! L'endroit était le rendez-vous des gens en congé et des dilettantes. Les grandes vitres permettaient aux clubbers de voir les braves gens reprendre le travail dehors, et aux braves gens de voir les feignants faire la fête à l'intérieur. Leur verre était le catalyseur des haines et des envies. Tout lustré de teintes et de stroboscopes, il laissait glisser sur lui des figures en imper tâtonnant vers le turbin, et des corps en transe tribale, les deux confondus dans le même creuset.

Ce fut là qu'il la vit, derrière cette vitrine plus rouge et obscène qu'Amsterdam, perdue, à la lisière entre les deux mondes. Corinne Zao, la chargée de communication qui séquestrait le paradis en sa voix. Corinne aussi aurait dû pointer ce matin.

Sans plus réfléchir (de toute façon, avait-il beaucoup réfléchi depuis le début de cette histoire ? En pensées, oui, beaucoup trop. En actes, jamais.), il

s’engouffra dans le dayclub. Enfin, parler à quelqu’un de semblable !

A l’intérieur, les beats de *Born to be alive* pulsaient à en ébranler les murs, leitmotiv asséné jusqu’à pouvoir s’en persuader. Toute une épilepsie de danseurs souffraient en couleurs, aurore boréale aux accélérations nucléaires.

Silhouettes, papier brûlé à travers un temps qui sans cesse s’arrête pour mieux remettre le turbo de plus belle, cœurs sous déflagrations d’ecstasy, toujours à la recherche de violence nouvelle. Pour oublier la violence ordinaire.

S’amuser, s’amuser, crever d’amusement plutôt que vivre l’ennui.

Et pourtant… Du DJ en pleine hystérie aux faux libertins en transe, c’était bien d’ennui qu’ils crevaient.

Partout le chaos, théorisé et domestiqué, d’un lundi matin plus morne que partout ailleurs, plus morne que partout ailleurs, plus morne que partout ailleurs.

Au milieu, seule à refuser la mascarade, Corinne Zao. Ses yeux seuls prenaient le luxe de ne pas refléter la frénésie des stroboscopes, ils restaient obscurs à en mourir, ignorants les longueurs d’onde qui perçaient les alentours. Le gin-fizz devant lequel elle était attablée se consumait peu à peu. Sur elle le gris de son tailleur de travail soulignait que tout cela n’était qu’un rêve. Elle fumait, dans tout l’érotisme de mort et d’inaccessible que la cigarette pouvait dégager.

« Vous fumez ? », servit d’amorce à Nathan.
« Non, je ne fume pas. », répondit-elle, d’une voix en chute libre dans le précipice du bruit, une voix faite de mille brisures, une voix d’azur en miettes.

Nathan réalisa enfin. Elle était belle.

les rides à la commissures de ses yeux
aussi minces que des aiguilles
le blême de sa peau à saisir
tout le froid de la ville
les vaisseaux sanguins palpitant à ses tempes
l'ourlé de ses paupières
et la vallée de ses cernes où des larmes avaient séché

Il se surprenait à surprendre tous les détails de son visage, d'y lire plus de personnalité qu'il n'en aurait jamais décrypté par le silicone de sa voix.

Elle poursuivit : « Vous aussi, vous n'arrivez pas à garder la face au boulot…

Vous vous demandez pourquoi je suis-là, à m'égosiller pour me faire entendre de vous en dépit du vacarme, à picoler sans joie, à fumer sans planer… Je voudrais la casser, cette voix en moi, cette étrangère… Je croyais en l'ascension sociale qu'elle me promettait… Mais c'est pas moi qui ai reçu ces promotions, c'est elle ! Ce n'est pas moi que le vice-président aime, c'est elle ! Moi, je suis encore plus petite qu'avant… Je suis plus qu'un substrat…

Putain, Bancroft, je voudrais crever pour qu'elle crève avec moi, cette salope d'arriviste ! ».

C'était si bon de goûter sa colère, celle que tous refoulaient sous le strict de leurs costume, de la voir lutter contre son visage, de la prendre à pleine mains au fond de ses yeux, d'en sentir le sel sur ses larmes !

Elle approchait, pour lui murmurer à l'oreille, l'alcool en émoi sur son souffle :

« Bancroft… toi et moi… nous sommes différents… Aujourd'hui, nous avons déserté nos postes… Nous avons fait un bras d'honneur à la logique, nous avons revendiqué le droit à l'autodestruction… ».

Son parfum avait le musc des instants derniers.

« Nous sommes prêts… pour quelque chose de différent… ».

Partout autour d'eux, le bruit était si fort que le silence se fit.

« Bancroft… ». Nathan n'avait jamais entendu son nom ainsi. Il doutait d'avoir un tel nom. Jamais il n'y avait discerné la moindre grâce, mais sous la langue de Zao, ce nom fondait en boucles d'or.

« Bancroft… », sa voix, celle de la nonne en train de s'offrir…

Et ses lèvres, porteuses de la bonne nouvelle, si proches…

Nathan y plaqua les siennes, chercha en sa gorge les battements de son cœur !

D'une bourrade, Corinne l'arracha d'elle :

« Salopard ! T'es bien comme les autres, en vérité ! Dégage ! Dégage ! Hors de ma vue ! ».

Ce cri se dressa si haut qu'on entendit sa colonne vertébrale casser net.

La mort de l'étrangère terrifia tant Nathan qu'il détala sans demander son reste.

Nathan, une étrangère aussi est morte en toi… La confiance…

– Je ne sais plus si je peux encore faire confiance…

– Tu n'as plus d'alternative. Ceux que tu pensais être avec toi sont maintenant contre toi. Alors, défends-toi. Inspecte le front… Renseigne-toi sur ton ennemi… Apprends à le connaître… Car il connaît tout de toi… Apprends à le connaître… Mets-le à nu et alors tu pourras à nouveau avoir confiance en lui…

Se frayer un chemin jusqu'à la Bibliothèque Municipale lui parut une prouesse. Le trafic était plus encombré que jamais, dans la ville malade de ses propres flux. Tout le monde circulait jusqu'à la paralysie. La Cité entière régurgitait ses excès.

Monstropole sans plus aucune tempérance.

Comme ce panneau publicitaire, au-dessus du feu rouge : un homme élégant, une femme en arrière-plan, à demi-dévêtue, belle à scier les yeux, d'un érotisme en toute brutalité, une marque, et cette inscription :

« Si t'achète pas ces fringues,
tu te taperas jamais ce genre de nana ! ».

Nathan faillit en oublier de s'arrêter ! Non, il avait mal lu le slogan. Il avait rêvé. Fatigue nerveuse…

Malgré tout, il parvint bel et bien à la Bibliothèque. A l'intérieur, personne ne sembla reconnaître le perturbateur du samedi.

Lucy n'était pas là.

Au fil des siècles, l'architecture de la Bibliothèque avait évolué vers une symbiose entre l'ancien et le high-tech, entre l'art et l'ergonomie. Aux fresques initiales s'étaient superposés les nouveaux

étages et leur dentelle d’acier. La verrière, passiflore de cristal, ouvrait le ciel dans un appétit grandiose. Tout en forêts et en senteurs, des rangées de grimoires s’articulaient autour des têtes blanchies des ordinateurs.

Quand Nathan voulut accéder aux ouvrages de Politique et d’Economie, un employé lui demanda son nom. « Pour un sondage ». Il allait donner un faux patronyme quand on lui demanda aussi son matricule citoyen. Alors il dut lui montrer sa carte d’identité. « Vous êtes nouveau. Je peux vous faire une carte. ». Il n’osa pas refuser. L’employé emporta sa carte d’identité et revint rapidement. Il lui donna une carte d’abonné portant son nom, son matricule citoyen et une bande magnétique.

Des cartes… Il en avait déjà plein dans son porte-monnaie… Carte d’identité, cartes bancaire, carte de métro... Carte de sécurité sociale dont la puce détenait son dossier médical au détriment du serment d’Hippocrate.

Au fond d’un labyrinthe d’étagères en chêne, il s’installa à une table de lecture en face du rayon Economie Nationale. Son enquête commença.

La lampe verdissait les boiseries sur lesquelles les livres se succédaient aux livres, leurs jargons s’entremêlant en rosaces codées. Au fil des pages, Nathan tentait de décrypter les articles et les données. Aucun ouvrage ne contenait la vérité à lui seul. Mais en reliant un fait à un autre, on grattait peu à peu le vernis qui masquait l’algorithme. Les mots, les noms et les dates se télescopaient dans son cerveau en une migraine grandissante.

Putain, trouve le nombre d’or de cette énigme !

A midi, le mystère n'avait pas cédé un pouce de terrain. Il sortit pour manger un morceau. Il jeta son dévolu sur une sandwicherie ambulante. Le donut qu'il acheta sentait le gras, empoissait les doigts à travers la serviette en papier. Ce fut non sans réticence qu'il mordit dans ce glomérule de pâte. Le sucre crissa sous ses dents et emplit sa bouche de son amertume. Les bouchées s'avalaient avec peine. Malgré son appétit initial, il fut incapable d'en finir la moitié. Il jeta le reste sur le trottoir. La pâtisserie chuta aux pieds d'un vieillard en loques qu'un policier conduisait au commissariat. Une nuée de pigeons s'abattit bientôt sur son sillage. Après cet intermède, Nathan retourna à la table où il avait laissé tous ses livres.

Quelques rayonnages plus loin, Lucy était revenue. Avec à la main *Sur la route*, de Jack Kerouac. Ses ongles blancs tournaient les pages à pas feutrés.

Ses livres. Les avait-on déplacés ? Il fouina dans sa mémoire à la recherche de leur configuration exacte, en vain. Alors il se remit au travail.

La réussite de la firme Orakleus, par Horace Daimler.

L'empire automobile Spider, par William Hatburg.

Comment ces firmes s'étaient-elles retrouvées en situation de quasi-monopole ? Comment s'y sont-elles prises pour être toujours aussi bien cotées en Bourse ? Quel était le pouvoir de l'Etat face à de tels monstres financiers ? Leurs chiffres d'affaires étaient comparables au P.I.B de pays de l'Union Européenne !

Pendant un moment de repos, Nathan constata que les étagères – aussi massives fussent-elles – étaient disposées de façon à ne jamais bloquer complètement la vue. Ainsi, son regard, en surfant à travers des flots de perspectives, croisa celui de Lucy.

Elle détourna aussitôt son visage, pour s'adresser à un visiteur. Elle lui tendait un ouvrage sur la cinématographie de Fritz Lang. Ses lèvres. Pétales en mouvement doux.

« Henry Wagrand fut élu Président à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, et le resta pour la durée exceptionnelle de quatre mandats. Universitaire et homme d'affaires, il créa aussi le consortium d'électronique et d'informatique Orakleus qui connut un important essor lors de la troisième révolution industrielle. Henry Wagrand a su faire profiter son pays de ses talents d'économiste en relançant les industries et en accordant des prêts à l'Europe en reconstruction. Partisan d'administrations et d'informations centralisées, il fut le promoteur du plus audacieux projet urbain de tous les temps : regrouper les métropoles des anciennes colonies en une seule entité… »

Avant de ranger un livre sur Monet, Lucy parcourait les reproductions de ses toiles. Ses cils se noyaient dans l'*Impression Soleil Levant*. A travers un jardin de couleurs, ses doigts vagabondaient, sous *Le Pont Japonais* où le peintre aveugle voyait les teintes lui échapper.

« … La fondation de La Cité fut générateur d'une formidable activité économique pour des décennies. Aujourd'hui encore, elle est la ville la plus gigantesque et pourtant la mieux structurée du monde. Bordant le littoral sur des centaines de kilomètres, elle représente une interface incontournable pour les échanges internationaux. Elle est à l'origine de la disparition de l'Etat fédéral pour un Etat bipolaire : d'un côté La Cité concentrant toutes les administrations et la majorité des pôles économiques

et industriels, ceinturée par une vaste zone agricole, et de l'autre la Province. Les deux macro-régions étant séparées par une douane intérieure afin de contrôler les flux d'humains et de marchandises. Disparu en 1984 dans le crash en haute mer de son avion personnel, Henry Wagrand a laissé La Cité en héritage aux habitants de ce pays : les Citoyens. »

A pas farouches, un homme s'approchait des rayonnages d'Economie. Il serrait un cartable usé jusqu'à l'os. Sa silhouette était voûtée dans un costume de tweed, son chapeau de feutre ombrageait le haut de son visage. On ne distinguait de ses traits qu'une barbe grise clairsemée et des lorgnons perçants. Il s'arrêta net à la vue de Nathan. Celui-ci fit mine de se replonger dans sa brochure de presse.

« Une augmentation de 15% du budget militaire a été votée pour l'an prochain. M. le Président William Donley s'est félicité de cette décision. Il a rappelé que l'industrie de l'armement était une des forces vives du pays, générant de nombreux emplois et garantissant la pacification des régions les plus troublées du globe. »

Le vieil homme attendit un moment. Enfin il jugea – à tort – que Nathan ne l'observait plus. Il se dirigea vers l'étagère qui faisait face à la table et sortit un livre de son cartable pour le coincer tant bien que mal entre deux ouvrages. Puis il fit demi-tour à grande vitesse, et disparut.

Nathan scanna les environs. Pas âme qui vive. Il rejoignit l'étagère. Le livre était à l'étroit dans sa rangée, preuve qu'aucune place ne lui avait été prévue. Cependant, il avait une côte identique aux autres, et avait été placé dans l'ordre alphabétique. L'auteur : John Doe. Le nom qu'on attribue aux cadavres non

identifiés. Depuis quand les cadavres non identifiés écrivaient-ils des livres ? Une fine couverture, du mauvais papier, le tout grossièrement relié. Pas de code-barre ni de coordonnée d'édition, mais la même bande magnétique que les autres livres de la bibliothèque. Assurément un ouvrage amateur. Ou plutôt clandestin.

Réalités sur le système politique et économique de La Cité

Quand Lucy avançait, ses talons jouaient une marche enjouée.

A peine avait-il consulté quelques pages qu'il s'était forgé une certitude : ce livre était la clé !

Il ne fallait pas être vu avec. Rester ici à le lire ou l'emprunter aurait été se compromettre. Sortir le livre sous le manteau n'était pas moins risqué : sa bande magnétique factice ferait peut-être aussi bien sonner les bornes qu'une vraie. Le temps passait, l'après-midi touchait à sa fin. Il ne voyait plus qu'une solution.

Tout en jetant des coups d'œil circulaires, il se leva pour aller à la photocopieuse. Il disposait d'un crédit de 30 pages. Impossible d'en demander davantage s'il ne voulait pas être espionné. Un gêneur pouvait surgir à tout moment...

250 pages… Sélectionner les plus essentielles, soupeser sans lire et trouver les plus lourdes de vérité. Des bruits de pas… On vient !

Fausse alerte.

Le lecteur ingéra sa carte. Il ouvrit le livre, mais dans son excitation, l'ouvrage lui tomba des mains, heurtant le sol avec vacarme. Auquel succéda le silence.

Personne ne vint.

Pas le temps de choisir ! Il posa le manuscrit sur la table de copie et dupliqua les pages au hasard. Les boutons résistaient à la pression de ses doigts, les feuilles sortaient avec lenteur, dans des hoquets assourdissants. Sans cesse, il scrutait les alentours, sans cesse il apercevait des silhouettes en arrivance. Elles s'imbibaient dans l'éther puis s'évanouissaient aussitôt dans l'alcool de sa fièvre.

Des talons aux notes funèbres !

Retirer la carte du lecteur ! Ça coince… Non, ça vient ! Reprendre, reprendre les feuilles !

Dans son empressement, il les arracha du copieur, et se précipita vers la table, les bras chargés de broyat.

Planquer ces chiffons sous les autres bouquins ! Faire semblant de lire !

C'était Lucy, avec des formulaires à photocopier. Penchée sur l'appareil, elle lui tournait le dos. Le livre ! Il l'avait oublié à l'intérieur. Elle s'en empara.

Pour le poser sur le bureau à côté sans accorder la moindre attention à son contenu. Elle copia ses formulaires… Et repartit.

Avec le manuscrit dans les mains !

Plus qu'une demi-heure avant la fin. Quelques feuillets avec dans leur meurtrissures le témoignage de John Doe.

Lucy en filigrane.

L'horloge et la respiration de ses aiguilles. Des colonnes de chiffres avec en leur sein l'arithmétique qui dénonce tout.

Lucy assise à un bureau et dans ses doigts un crayon. Qui tourne. Comme les aiguilles de l'horloge.

Le système aux engrenages mis à nus !

Les yeux de Lucy et leur cri !

Plus que dix minutes.

Exsangue, Nathan sentait son cerveau libérer des forces inconnues. Une armada d'échos jaillit du vide pour se répercuter dans son crâne.

Lucy s'était levée.

Il rassembla la pagaille de ses notes pour les enfourner à la hâte dans son manteau. Elle venait à lui avec un visage incompréhensible.

Il est encore temps d'échapper à tout ça !

De rentrer dans le rang !

Cinq minutes.

A un mètre de lui.

Elle allait lui dire quelque chose.

Son électrocardiogramme déferla en vagues démentielles. Bienvenue dans le monde de l'irréversible. La peur ne l'avait pas quitté. Des samples des événements récents scratchèrent dans sa tête à tout va.

Lucy si près. Son souffle se déposait sur lui en toile fine. Ses sourcils courbés par l'interrogation.

Nathan allait appuyer sur la détente. L'enfance parasitait tout son corps, il se retrouvait sans force et sans conviction. Incapable de soulever son arme.

Fais-le !

La voix s'entêta. Dans ses intonations, tout le poids du passé. Elle débarquait d'un souvenir précis. Qui avait déjà dit ça, en quelle

occasion ? Quelle était la force dans ces mots qui le poussait à obéir ?

Fais-le !

Une à une, toute les inhibitions de Nathan cédèrent en un craquement sec. Il se leva d'un bloc et se rua sur elle. Les épaules prises en tenailles, elle était à sa merci !

« Vous êtes la femme de ma vie ! »

Leurs visages étaient si proches, la fragrance de son effroi le frappa de plein fouet.

Tout se transcenda dans leur baiser.

La volupté la violence la vie

Tout s'anéantit.

Une déflagration ébranla jusqu'à la structure atomique des choses. La sonnerie ! On l'empoigna par le dos, on l'arracha à elle. Son adversaire le saisit comme un jouet et lui fit faire volte-face. Il se retrouva nez à mufle avec un autre bibliothécaire. Celui-ci avait la même corpulence que son agresseur du samedi. « Laissez-la tranquille ! ». La puissance de sa voix compressait la sonnerie. Nathan eut beau se débattre, les poignets pris en tenaille, il ne pouvait pas avancer d'un pouce vers Lucy.

Elle était déjà derrière le portique. Elle le dévisagea, chacune de ses larmes lui dit adieu.

Adieu, Lucy Helpman

Le bibliothécaire le retint au moins vingt minutes avant de le jeter hors de là si fort qu'il se reçut dans les ordures. Il demeura affalé contre un container, les ferments de l'échec et du sang empoisonnant ses narines.

Longtemps après, il vint s'échouer au pied de son immeuble. Son propre poids l'empêchait de respirer. Ainsi asphyxié, sa vue se troublait. Au mur, les traits d'une nouvelle inscription furent assez virulents pour attirer son attention :

Etes-vous prêt ? Jésus arrive !

Qu'il arrive ! Qu'il descende d'un pick-up rouillé ou flambant neuf, un Christ moderne n'aurait aucune chance ! Il pourrait prendre n'importe quel haut-parleur pour prêcher l'amour du prochain, sa voix ne porterait jamais autant que celle de Mickey Mouse ou de Ronald Mc Donald !

Que ferait le Christ face aux pharisiens dirigeants de multinationales ? Face au procureur Ponce Pilate soumis aux lobbies ?

Agitateur public, propagateur d'idées anti-civiques, dangereux gourou, le Christ serait bientôt acculé par une brigade d'intervention, on le verrait en direct se cacher le visage dans les mains, rouge des projecteurs filtrant à travers la brume des bouches d'aération, au fond d'une impasse stylée série policière eighties. Les limiers lancés à ses trousses gueulent ! Des dialogues d'écrivains fantômes payés à la ligne. « Fais un geste, sucker, et tu rejoindras ton père plus tôt que prévu ! » et autres héroïsmes. C'est le coffrage, les sirènes, la course à fond la caisse dans le cyclone d'une nuit d'été. Une ville qui disparaît, junkie d'elle-même.

Puis le Christ au mur du fond dans le commissariat, un œil poché, la couronne d'épines de guinguois, il tient son nom sur une pancarte avec l'inscription INRI, et les flashes exultent, de face, de profil, tiens-toi droit, sale enflure de marxiste ! Le Christ comme une cible, las, si las d'avoir voulu agir deux millénaires trop tard.

Son procès retentirait par tous les canaux libres qui bouffissent l'infosphère de notre époque. Il aurait juste un avocat commis d'office. Jésus aurait trente secondes pour convaincre. Le jury ? Des millions de téléspectateurs qui voteraient le verdict par SMS surtaxé.

Ce serait la condamnation, et la Passion. Retransmise en direct sur CNTC. Le public ne retiendrait que les pauses publicitaires. De toute façon, une nouvelle Eglise avec pour symbole une chaise électrique, ça ne ferait pas sérieux !

Des visions assaillaient Nathan par meutes. Jésus entouré de micros, en pleine campagne présidentielle. Il allait perdre connaissance, quand l'élégie du chien le réveilla.

Au plus sombre de la ville sans saison, ils étaient confrontés pour de bon. Le chien était là, dans son enclos de bois, au bout des trois mètres de sa chaîne. Nathan était en face, debout sur le goudron miroitant, puant et débraillé. Le chien gueulait, il gueulait comme un homme.

Dans la rue, pas un chat.

La devanture du concierge était éteinte.

Alors Nathan fit ce qu'il avait à faire.

D'un grand coup de pied, il défonça la porte de l'enclos. L'animal gueula de plus belle. A l'approche de l'homme, il découvrit ses crocs en marques blanches dans la nuit. Son grondement se fit plus souterrain. Il frémissait.

Ne pas lui montrer sa peur. « Tout doux… ». Il atteignit la bête si lentement que celle-ci se laissa faire et ne se déroba pas aux caresses. A peine

grogna-t-elle quand ses doigts défirent son collier. « Allez, tu es libre ! »

Le chien ne bronchait pas. « Mais vas-t'en ! ». Le chien ne bronchait pas.

Nathan ramassa un morceau de brique et lui lança dans l'arrière-train. A travers ce cirque de béton, le chien hurla et s'enfuit.

Ce fut avec des tremblements nerveux que Nathan reprit l'ascenseur. Dans son couloir, la porte ouverte d'un appartement, la seule du couloir qui ne soit pas fermée à double tour. La porte du collectionneur de fusils à gros calibre. La télé bleutait, radioactive, dans l'embrasure de la porte, et derrière sur le canapé, la forme avachie du voisin. Et la télé d'ânonner : « Lors d'un défilé-événement, Karl Lagerfeld a présenté sa nouvelle collection punk .»

A mettre les pixels de l'écran en incandescence, une procession de femmes glaciales. Le regard aussi dur que les strass de leurs piercings. Bottes en croco lacérées réglant leur pas sur *I Wanna Be Your Dog* d'Iggy Pop, hirsute des chevelures bleues qu'engluent les flashes, éclaboussures de t-shirt et chaînes de vélo en argent. Naomi Campbell en écrin ténébreux d'un sourire au-delà du physique, plus précieuse que le platine, ses cheveux blonds comme une première fois, explose le pavé du tapis rouge, sanglante en cuir sanglé de ceintures à encoches, une pour chaque mort, sa gorge arborant tout le trash d'un A d'anarchie et souriant toujours, au-delà du supportable, si loin que jamais ne pourront l'atteindre les obscénités gromellantes du voisin.

Anarchy, Incorporated.

« Le punk a dépassé le cadre de la rue pour atteindre les plus hautes sphères. Il n'y a pas de futur et c'est ça que nous devons fabriquer. », a déclaré le grand couturier…

Il n'y a pas de futur et c'est ça que nous devons fabriquer. Nathan. Son appartement dévasté. Sarajevo, suie sur les murs, meubles en ruines, éclaboussures écarlates. Fallait-il faire le ménage ou briser ce qui tenait encore debout ?

Une ou deux heures passèrent avant qu'une onde sous-marine ne le tire de ses pensées. On sonnait ! Il n'attendait personne.

Il n'attendait jamais personne.

Alors qui était-ce ? Il avança jusqu'à la porte et colla son œil sur le judas.

Deux policiers.

Quel était le motif de leur venue ? Il n'ouvrit pas. La sonnerie insista. Pour la première fois dans sa vie, il avait un tas de raisons d'être interpellé par la police.

Il était sans doute à découvert, il avait pris part à une émeute, il s'était bagarré dans une bibliothèque, il avait abandonné son véhicule sur la voie publique, il avait illégalement téléchargé de la musique, il avait démoli son appartement à grand bruit, il avait déserté son poste de travail, il avait photocopié un livre anti-social, il avait harcelé sexuellement une bibliothécaire et enfin il avait arraché un chien à son maître.

C'était sans doute pour un ou plusieurs de ces délits que les flics étaient en train de martyriser sa sonnette. Ou pour quelque chose de pire.

Le bois de la porte résonna de leurs coups.

Ils ne DEVAIENT PAS le prendre

« Police ! Nous savons qu'il y a quelqu'un ! Ouvrez-nous ! »

Une seule solution.

Il prit son porte-monnaie, son portable, enfila son manteau.

Même depuis le balcon, le bruit des poings frappés lui parvenait encore. Une bourrasque de pluie lui fouetta le visage alors qu'il se penchait à la rambarde. Les yeux à facettes de l'immeuble d'en face lui glacèrent les veines. Dans une perspective dantesque, la rue qui crépite et qui clignote. Au summum du vertige !

Ils ne DEVAIENT PAS le prendre.

Où aller ? Il en avait une vague idée.

Ses pieds escaladèrent la rambarde gauche. Ses jambes, il ne les sentait plus. L'escalier de secours, marches de profil, grillage sur l'arrière. A un mètre de lui. Ou trois. Sa poitrine s'emplissait de plomb.

Ils ne DEVAIENT PAS le prendre.

Il chercha en son âme le souvenir de Dieu pour lui adresser la prière du mourant. Il ferma les yeux, engloutit l'air… Et sauta !

Le choc contre l'escalier ! La douleur attesta qu'il s'en était sorti vivant. Il descendit aussi vite que son boitement lui permit.

En bas… La voiture de police ! Vide. Il fila dans la ruelle, parmi la nuée des tracts clandestins :

THIS IS SILENT WAR, MY FRIEND.

Une heure et demie plus tard. Nathan devant une autre porte d'appartement, à sonner. Des bruits de pas, un passage sur l'œilleton.

La porte s'ouvrit comme une aile. Sur Lucy.

« Vous ! ». Elle claquait déjà la porte.

« J'ai nulle part où aller ! », s'écria-t-il.

Elle s'interrompit dans son mouvement. Son soupir se répandit en vol de plumes.

« Bon… Entrez. »

En fait, Nathan ne s'attendait pas à ce revirement. Il était venu la voir par désarroi et par désir, mais il ne s'attendait pas à trouver de la compassion.

Bon sang, il y a soixante millions de vers
dans cette grosse pomme,
et pourtant je suis seul.
J'ai tellement besoin de parler à quelqu'un.
A qui parler sinon à elle ?

L'appartement de Lucy n'était pas plus gros que le sien. Mais il n'aurait jamais pu faire la confusion entre les deux. Une arcade pour le porte-manteau, Lucy déjà loin et sa voix parmi des accents de pain d'épice :

« Comment avez-vous trouvé mon adresse ?

–Je suis allé dans un cyber-café, j’ai consulté l’annuaire sur Internet. »

Sur les murs, un bouquet d’oranges, du vert pomme grany. Elle en pantalon de lin, ses pieds nus contre le tapis. *OK Computer* de Radiohead en nappe étendue à travers la pièce. Ni télévision, ni ordinateur.

Nathan ne savait comment s’expliquer : « Je…

–J’accepte vos excuses. »

Refuge de lampes chinoises pour teintes et ambiances tamisées. Elle revint avec une serviette de la salle de bains en patte d’amande rose : « Posez votre manteau et essuyez-vous les cheveux, vous êtes trempé ! ».

Sur le buffet s’égayaient ses photos de famille : elle avec son frère et sa sœur. Rires instantanés dans un éclat de velours. Ses parents dans les bras l’un de l’autre. Lucy avec les cheveux longs comme une boucle d’eau. Des photos très cadrées sur les personnages. Pas de décor apparent.

« J’ai déjà mangé. Et vous ?, demanda-t-elle.

–J’ai déjà mangé aussi, je crois. »

Elle lui indiqua un tabouret près d’une table basse et lui servit du thé à la cannelle. La rosée d’une bague à son doigt. Elle s’assit en tailleur sur son lit en alcôve. Quand elle porta sa tasse à sa bouche, ses paupières se fermèrent avec leurs rêves à l’intérieur. La saveur du breuvage le réchauffa un peu, lui qui sentait l’ordure. Lui le chien fou, hirsute et mouillé.

« Vous n’avez pas de chez-vous ? »

Il attendit pour répondre, le temps d’apprivoiser le langage.

« J’en a vais un, mais c’est fini. Enfin, je crois que j’en ai jamais eu. »

Des statuettes amérindiennes suivaient le dialogue de leurs yeux. La brise venue de la fenêtre soufflait sur les aquarelles.

« C'est vous qui les avez peintes ?

–Oui, quand je vais à la campagne. Pour en garder un souvenir. »

Elle changea l'eau de l'orchidée. Le regard de Nathan se déposait sur elle comme un moucheron mais toujours elle détournait la tête pour l'en chasser. « Allez prendre une douche. Vous trouverez une serviette et un pyjama dans la salle de bains. »

A son retour, il vit un lit dépliant et un sac de couchage, préparés à son intention.

« Ce pyjama, c'est à vous ?

–Non… C'était à mon frère. Rassurez-vous, il est propre.

–A votre frère ?

–Oui, je lui ai volé, une fois, pour le faire enrager. Mon frère et moi, on se chamaille souvent, même une fois devenus adultes. Parfois, nous étions des jours sans nous parler. Quand l'un de nous deux voulait faire la paix, il plaçait un drapeau blanc, quelque part dans la maison ou dans le quartier, et dessous, enterré ou caché, il y avait un message.

–Mais vous ne lui avez jamais rendu…

–Mon frère était militaire. Il est parti un jour pour le Moyen-Orient. Il... Il est porté disparu.

–Désolé…

–Ce n'est… Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ça, je n'ai pas à vous en parler. ».

Lucy se rendit à la salle de bain. Il filtra de la porte un bruit d'eau aussi calme qu'elle. Elle parlait.

Ou fredonnait. Nathan profita de son absence pour mieux inspecter l'appartement. Des cadres racontaient en noir et blanc les haïkus qu'elle avait composés, à la fois dans le concret des mots anglais et dans l'éther des idéogrammes calligraphiés.

Les bibelots. Aucune trace de poussière sur eux. Il passa un doigt sur le haut de l'étagère. Aucune trace de poussière. Aucune trace de poussière nulle part.

Il sursauta quand elle sortit de la salle de bains en robe de nuit bleue, plus fraîche qu'il ne l'avait encore jamais vue.

« Lucy… Cet après-midi… Pourquoi vous m'avez laissé faire ?

–J'ai paniqué. Ça ne signifie rien. Et vous, pourquoi vous l'avez fait ?

–Moi aussi, j'ai paniqué. Toute ma vie… Je suis passé à côté de l'essentiel. Alors, j'ai paniqué.

–En fait, je n'ai pas envie d'en discuter. Bonne nuit. »

Ils s'installèrent dans leurs lits respectifs. Elle éteignit la lumière.

« Au fait. Je m'appelle Nathan Bancroft. Et je suis vivant. »

Il dormit comme un mort qui aurait reçu l'absolution.

Jusqu'au milieu de la nuit où une question le tira du sommeil. Le livre ! Qu'en avait-elle fait ? Pourquoi ne lui en avait-il pas parlé ?

Mais dès qu'il se tourna vers elle, et son visage plongé dans l'innocence, il fut rassuré.

Alors qu’il cherchait à se rendormir, des bulles de souvenirs affluèrent à sa mémoire. Il redevenait enfant, timide dans sa chemise à carreaux. Quel lien avec Lucy ? Il avait l’intime conviction qu’il en existait un, que le brusque sauvetage de l’oubli avait cette femme pour origine. Il ne saurait que bien plus tard la nature exacte de ce lien.

Il a donc de nouveau douze ans. « On va faire une petite balade. ». Il descend de la voiture de son père. Un pick-up. Aussi rouillé que l’épave d’un cargo russe. Mais sans doute le plus vaste du village.

Il l’emmène au champ de tir. Pour la première fois. Une prairie où des adultes alignés tirent sur des cibles.

En face d’eux on installe un homme en carton.

Ils s’alignent à côté des adultes. Deux fois plus proches que les autres. Nathan comprend alors qu'on ne l'a pas fait venir pour voir son père tirer ! Quand on lui tend un casque à visière jaune, ces derniers doutes se dissipent.

Son père est derrière lui, ses mains sur ses épaules. Sa voix est plus grave et douce que jamais. Encore plus rassurante que les cheveux sucrés de sa mère. Avec au fond, dans la chair de sa tessiture, le son de basse, l’autorité, ancrée à un niveau subliminal. Chaque intonation fait vibrer la poitrine de Nathan comme une caisse de résonance.

Ses mains, leur écorce et leurs fissures, ces mains qui ont tant vécu, qui ont tant à raconter, prennent les mains de Nathan, ses menottes nues et tremblantes et les positionnent.

Sur le pistolet à gros calibre.

Aussi lourd dans ses mains qu'un rhinocéros. Une bête prête à charger. Les mains paternelles lâchent les siennes, Nathan doit rassembler toutes ses forces pour ne pas abaisser sa garde.

Son père guide ses bras, continue à parler. Il lui fait enlever la sécurité. Un déclic aux consonances funèbres. Montre la cible :

« Regarde bien cet homme.

Ce que je vais te dire sera valable toute ta vie. Certaines personnes sont mauvaises. Elles menacent ta liberté, elles menacent ta sécurité. Tu dois savoir te défendre contre elles. L'heure est grave, petit !

Tire !

Fais-le !

– Papa, je ne peux pas !

– Ce n'est pas une silhouette en carton inoffensive ! C'est un homme ! Et il veut tuer ta mère ! Tue-le avant qu'il ne le fasse !

Tue-le !

Il veut tuer ta mère ! ».

Bon sang, cet homme est si proche !

Nathan pleure, crie, ne sait plus ce qu'il fait mais sait ce qu'il doit faire. *Il veut tuer ma mère ! Je dois l'en empêcher !*

La tête du carton.

Explose en morceaux !

L'espace d'un instant, Nathan n'a plus douze ans. Il est immortel et titanesque. Il gouverne la ronde du monde !

Et puis aussitôt après, c'est le fracas. Plus gigantesque que le Big Bang, la brûlure de la poudre sur les mains, le recul qui pulvérise les os !

Dans toute cette douleur, il y a un sermon.

Et la voix du père qui l’efface.
« C’est fini. Tu as bien agi. »

Oui, j’ai bien agi.
Papa.
Tu me manques.
Où es-tu ?

5.

A son réveil, il écarquilla les yeux, face à face avec l'inconnu. Face à cette chambre où il avait oublié s'être couché. Neuf heures rouges au cadran d'un quartz. La figure de Lucy en nouvelle aube.

« Debout, Nathan ! Mettez cette chemise et ce pantalon.

–Bon… bonjour.

–Dépêchez-vous de vous préparer. Aujourd'hui, on sort !

–Et… Votre travail ?

–C'est arrangé, j'ai pris un jour de congé ! »

Et son travail, à Nathan ? A part la pointeuse automatique, quelqu'un avait-il remarqué son absence ? Quelqu'un allait-il regretter sa présence ? Lucy l'entraîna par le bras hors de ses états d'âme.

La Cité et son eau de roche étaient claires ce matin. Des bateaux-mouches planaient le long du fleuve en silence et sur les ponts-couverts tintait la musique des marchés.

Ils prirent le petit-déjeuner dans un café Art Nouveau où les clients ressemblaient à des écrivains de l'entre-deux guerres. Entre les mains de Lucy l'écume d'un cappuccino et ses yeux souriaient. Miles Davis improvisait son *Kind of Blue* pour eux seuls. Sous verre, des coquillages en provenance de la Mer des Sargasses que le patron ramassait sur les quais.

La Cité et ses bulbes de cristal buvaient le ciel mauve.

Encore Lucy et sa bouche était un papillon.

En marchant dans Salvation Avenue, celle où se confondaient les feux de tous bords en peuple renouvelé, elle lui fit écouter *Keep on rocking in the free world*, de Neil Young. Un déluge de guitares submergea la ville électrique. Le chœur au refrain lui fit danser l'âme, et pendant dix minutes le rock and roll cavala sur les toits avec la virtuosité des derniers soupirs.

Toujours vivants. Dans le monde libre.

Sur les trottoirs de Pompéi, les clochards dessinaient des mandalas au milieu des hommes figés pour l'éternité. Les clochers bâtirent la chamade à l'unisson avec les chœurs des klaxons. Le ciel vanille pleurait des scories sur la lave du chenal quand s'enroulaient les soleils de minuit aux rondes des carrousels. L'ombre taillait sa part aux cimes des beffrois dentelés, là où les gargouilles crachent du cinabre et de la braise. La Cité étendait ses contreforts comme les pattes d'une libellule, ses panneaux solaires tournés vers l'océan.

« Les élections sont pour bientôt, annonça Nathan alors qu'ils entraient dans un casino, juste pour voir d'autres hommes jouer leur vie.

–Oui. Tu sais pour qui tu vas voter ?, lui demanda Lucy, au milieu de ce kaléidoscope moucheté de brouhaha.

–Non, je ne sais pas. Personne ne sait.

–Comment tu peux dire que personne ne sait ? ».

Le rythme des machines à sous appuyait chacune de ses syllabes.

« Parce que ces partis, avec leurs candidats aux dents blanches, leurs shows, leur poudre aux yeux... Qui sait quelles idées ils défendent vraiment ?

Un politicien a-t-il déjà exprimé sincèrement ses idées ? Les politiciens ont-ils seulement des idées ? Non ! Le premier qui le fera sera mis à mort ! La ménagère de moins de cinquante ans votera pour le plus charismatique, ou celui que son journal soutient ! Le vote, ce n'est qu'un acte de consommation ! De toute façon, qu'est-ce que ça change ? Quelque soit le candidat élu, quel est son pouvoir, et quel est celui des lobbies ? Qu'est-ce qui se cache derrière tout ça ?

–Et tu penses que tu vas proposer un monde meilleur, avec ta philosophie de comptoir ? ».

Nathan fut stoppé net dans sa diatribe. C'était la première fois que Lucy avait une réflexion acide à son égard, un genre de réflexion qu'elle ne réitérerait pas avant longtemps.

« Si je pense proposer un monde meilleur ? Je… Je sais pas comment devrait être le monde pour être meilleur.

– Excuse-moi d'avoir dit ça. Je le pensais pas. C'était juste dans l'impulsion du moment. ».

La boule tournait dans la roulette en suivant la cadence effrénée des stroboscopes. Quand Nathan termina sa phrase, elle s'arrêta sur zéro.

China Town et le festin de couleurs, son univers intérieur de bicyclettes et de triades. Le restaurant avec le menu en idéogrammes. La tournure imagée de la traduction ne les aidait pas, ils choisirent un plat au hasard. Comme la plupart des choix dans la vie.

« Comme tes haïkus, Lucy.

–C'est vrai, mes haïkus se mangent.

–Ils avaient l'air bons ! ».

Et contre la chaleur des serviette, ses doigts en décrivaient de nouveaux. Pendant ce temps, l'œil de Bouddha s'étourdissait dans la vapeur et les fluctuations de l'alcool de litchi.

Dans de la porcelaine, on leur servit des soupes, et un serpent baignant à travers la liqueur d'une bouteille.

« Tu écris beaucoup de poésie ?

–La poésie, ça ne s'écrit pas, ça se vit. »

Alors il vécut son rire, son rire de femme comestible, son rire aussi court et profond qu'un haïku. Les viandes sur les pierres gémirent de concert. Les baguettes tournèrent entre ses doigts. Comme à la bibliothèque. Les baguettes tournaient comme des hélices, et leur mouvement réactiva une rémanence en Nathan. Pointillé par la chamarrure des ingrédients, le riz exhalait des arômes laiteux, et dans sa bouche s'épancha l'umami, cette saveur qui n'existe qu'en Orient.

« Quand j'étais gosse, commenta-t-il entre deux morceaux, je voulais être aviateur.

–Et alors ?

–Très vite, j'ai renoncé. Je n'avais pas une assez bonne vue, il fallait faire de longues études coûteuses, il fallait faire l'armée… C'était pas réaliste. »

Dans les aquariums et leurs abysses, les carpes étincelaient contre les miroirs, chassant les mauvaises influences dans les recoins sombres de l'eau derrière les fenêtres.

« Qu'est-ce qui est réaliste ? La réalité ne dépend que de toi ! ». Le gingembre confit des sucreries se dématérialisa entre ses dents.

Et puis les nuages. Une colonie d'ovni passait au-dessus de leurs têtes, assombrissant tout, une coulée de naphte qui descendait sur les superstructures. Le

sourire de Lucy se brisa dans sa course, l'ombre asservit son regard, son visage entier se pétrifia en une expression où la terreur et la colère partagaient leur part avec autre chose, un sentiment que Nathan ne déchiffra pas, à son plus grand effroi et ne saurait jamais exactement interpréter par la suite.

« Que se passe-t-il, Lucy ? Tout va bien ?

– Ce… Ce n'est rien, Nathan… Juste… un dilemme. Je t'en parlerai plus tard. Un jour, peut-être. »

A travers la fenêtre, des flonflons cascadèrent. Toute une escouade de jeunes mariés investit la rue. Le nouvel an chinois approchait, et l'année à venir était de mauvais augure pour les nouveaux ménages. On célébrait des noces en toute hâte avant la date fatidique. Dans la course des femmes et de leurs rires, les robes enneigeaient l'avenue. Les voitures suivaient parmi la fanfare de klaxons, la fièvre des confettis. Et les époux en uniformes noirs se précipitaient, impatients de consommer l'union.

Ils repartirent dans la ville loufoque et ses trombes de tintamarres. Au fond d'une place, un écran géant visitait la surface de Vénus, quand la verte volubilité de brume se perpétue en smog, quand le macadam se mue en erg infini. Partout, dans les atriums, dans les champs de gloire, dans les jardins suspendus, la multitude fleurissait, toujours recommencée.

Eux deux en ascension dans une légère boîte à musique, le souffle coupé, les dents de Lucy contre une tulipe.

Arrivée au sommet du Titanium Building, la plus haute construction du monde, par delà les nuages. Derrière la barrière anti-suicide, une jungle d'acier en contre-plongée élançait ses viaducs où les fourmis mécaniques se déployaient. Au large de la baie, des navires sillonnaient la fluorescence. La Cité dévorait l'océan avec la verdeur de ses polders et ses quartiers perchés sur des îlots de gomi, des îlots d'ordures. Des grattes-ciels en éruption aux cratères des centrales énergétiques, toute une géologie humaine se mettait en place. Pour des millénaires.

Ils s'accrochèrent tout contre la grille pour avaler le vertige et conquérir le ciel.

« Lucy, l'Océan… Il est juste au-delà… Et je n'ai jamais osé y aller… ».

Il attendait qu'elle réponde : « Allons-y ! ».
Mais elle n'en fit rien.

Sur une terrasse à la longue chevelure de cascades, ils se retrouvèrent au *Chemical Elixir*, le plus farfelu et fascinant bar de l'arrondissement. Tout l'intérieur avait le design d'un laboratoire. Sur des projecteurs, agrandies au microscope, les couleurs des boissons s'ébrouaient sur de la musique industrielle. Installés devant des paillasses au carrelage plus blanc que l'émail des dents, ils ne se lassaient pas du spectacle. Les serveuses en blouses allaient et venaient, avec sur leurs plateaux les beschers bleus des cocktails les plus techniques. Au comptoir, des cornues chauffaient à gros bouillons, quelques soiffards sifflaient leurs tubes à essais et le barman mélangeait le whisky-coca sur une plaque à agitateur magnétique. Partout une effervescence post-punk secouait les gens, leurs yeux roses s'électrisaient sur des samples de

Lewis Carroll et cherchaient dans la virulence du tabac le futur qu'ils avaient tué. Partout le blanc éclaboussait la verrerie. En décalcomanie sur la neutralité de l'arrière-plan, les gens avaient enfin l'air de vivants. Partout les machines frémissaient et dans ce vortex, les gens avaient enfin l'air de s'écouter.

« Ta bague, Lucy… C'est une bague de fiançailles ?

–Non, c'est mon père qui me l'a offerte.

–Vous vous entendez bien ?

–Avant ma naissance, mon père travaillait trop. On m'a raconté ce jour-là, mais c'est presque comme si je m'en souvenais personnellement. Les choses avaient failli mal tourner, mais finalement j'étais là, j'avais poussé le premier cri, j'étais sur le ventre de ma mère. C'est alors qu'il est arrivé, très essoufflé, en nage. Il était en costume, il serrait sa valise contre lui, il haletait. Il a rien dit, pas un mot d'excuse, rien. Ses cernes étaient noirs, ses yeux étaient rouges. A son poignet, une montre usée d'être trop consultée. Il remuait ses lèvres sèches, toujours sans rien dire, sans reprendre son souffle. Ses doigts jaunes de cigarette tremblaient. Il frissonnait de tous ses membres. Son cellulaire sonnait. Il arrivait quand c'était déjà fini. Sa présence n'était plus requise. Il ressortait déjà…

Mais il s'est retourné. Il m'a regardé les yeux dans les yeux. Entre deux larmes, il a compris. Alors il a pris son cellulaire et sa valise…

et les a jetés par la fenêtre ! Il s'est approché de nous et nous a embrassées. Pour commencer. ».

Puis le retour à la terre ferme, la longue descente. Qu'allait-il devenir ? La police le retrouverait tôt ou tard… Et alors… Pourquoi entraînait-il cette fille avec lui ?

Oh Lucy, je voudrais te dire de t'en aller, de te mettre à l'abri du chaos de ma vie.

Mais il se tut et l'écouta parler d'Hemingway. *Paris est une fête*. Au loin, des shinkansens en partance dépassaient la vitesse de la lumière.

Je sens naître entre nous la romance rose bonbon dont j'ai toujours rêvé. Mais est-ce que tous les deux, nous voulons cela ? Est-ce que ça vraiment se produire ?

Ils arpentèrent encore les avenues et leur quadrillage ininterrompu. Une géométrie sans fin les perpétuait dans la ville sans passé. A perte de vue des lignes de fuites tracées au cordeau, les rues gouttières où le vent renversait tout. Le sol n'épousait de courbure que celle de la Terre. Les façades se superposaient les unes aux autres, sans identité. Seuls des numéros pour repères. 153ème avenue, 154ème avenue…

Là où jadis, il y avait eu un village, des maisons de caractères, des hameaux aux noms gorgés d'histoire ou des forêts plus âgées que la pierre…

Il n'y avait plus que ces avenues où les enfants traversent à découvert. Ces pipe-lines de vent et ces angles droits où les combats de rues n'étaient pas possibles. La Cité portait dans son ossature même sa haine de la guerre civile.

Ces avenues conçues pour faire défiler des colonnes de chars. Et qui n'étaient assouvies qu'à la fête nationale.

L'odeur de brioche à une terrasse, et l'auréole d'un café viennois. Nathan retrouva l'humeur au plaidoyer : « Si je me brûle la langue avec ce café parce que j'étais trop pressé pour attendre qu'il refroidisse, un avocat me sautera dessus pour me proposer ses services. En revanche, si je n'accepte pas que la médecine du travail vérifie mon aptitude à supporter des produits toxiques, comme c'est autorisé de nos jours, je n'ai aucun recours ! Je suis licencié si je ne suis pas assez résistant. Si je suis apte, on m'envoie au front. Je peux pourrir la vie de ce petit cafetier. Mais contre la grande entreprise qui m'embauche, je suis désarmé ! Tu es au courant de cette loi qui vient de sortir ? Maintenant, on considère juridiquement l'entreprise comme un individu ! Tu sais que mon entreprise peut me poursuivre pour préjudice moral ? Si l'entreprise est un individu, alors c'est le pire être qui soit ! C'est un esclavagiste. C'est un serial killer !

–Chut… ».

Elle avait posé sa main sur la sienne. « Il y a un cinéma à deux pas, ils programment *L'Ange Bleu*. Allons-y ! ».

L'Ange Bleu. Avec Marlene Dietrich.

Avec Lucy Helpman.

Je voudrais te dire de t'en aller, et dans l'obscurité de la salle, j'ai failli te le dire. Et le visage de Marlene Dietrich a happé la lumière pour

me lancer : « Bienvenue dans le monde de l'irréversible ».

Et enfin la salle se ralluma et les libéra. Au dehors déjà, la grisaille tissait sa trame. Les fumerolles des bouches d'aération donnaient à la rue une allure de tranchée, que les gens désertèrent un à un. Une fois tout le monde parti, Nathan eut une bouffée de courage. Il prit les deux mains de Lucy dans ses paumes :

« Ecoute…

–Je sais. ».

Alors, avant que l'indicible ne leur monte aux lèvres, elle l'embrassa. Cette fusion entre deux êtres qui ne s'accomplit jamais, l'espace d'un instant ils crurent l'avoir atteint, avant que le réel ne les reprenne pour les rejeter dans la nuit.

Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

« Lucy, je vis la phase la plus dangereuse de mon existence. Mais pour toi je veux y échapper. J'ai encore le temps de rentrer dans le rang avant que ça ne tourne vraiment au drame. Je t'aime. Tout va rentrer dans l'ordre.

–Mais de quoi veux-tu parler ? Je… ».

Tout à coup, la pénombre se fendit au passage d'une sirène de police. Une apparition se tailla dans la brume en traits violents. C'était un homme qui courait. A bout de souffle. Sur son visage le sceau de la mort.

« A toi, mon frère ! », fit-il à Nathan en lui lançant quelque chose, avant de se fondre avec l'ailleurs. Puis survinrent deux policiers lancés à ses trousses. Nathan eut juste le temps de dissimuler son

présent avant qu'ils n'arrivent à leur niveau, pour aussitôt disparaître dans l'encre.

« Qu'est-ce que c'est ? », interrogea Lucy, transie.

Les mots ne se formaient plus dans la bouche de Nathan tant il était bouleversé. Alors elle écarta ses doigts, avec peine.

Une grenade.

Non dégoupillée.

« Adieu ! ». Il s'ensauva, comme seule un bête sauvage aurait pu le faire, emportant l'objet. Et elle resta là, abandonnée.

Quelque part dans la ville, se terrait un animal en proie au désespoir. Avec dans ses mains l'arme qu'il fallait pour commettre l'irréparable.

22 H.

L'escalier de marbre. Les portes vitrées.

Un vigile de la société en uniforme bleu. Dans sa ronde, il arpentait la rue transversale. Tout en contemplant le reflet glacial des portes, il passa à côté d'une benne à ordures.

Une barre de fer s'abattit sur son crâne !

Nathan traîna sa victime dans l'impasse pour le dépouiller de ses vêtements et de sa carte. Secoué par l'angoisse la plus critique, il monta les marches, grimé en vigile.

Les portes.

Moloch-Baal ne dormait jamais.

Il passa la carte dans le lecteur intégré. Pourvu que le Triple I n'ait pas déjà été mis en place… Non ! Une luminescence rouge, un grincement de crypte, et les portes s'écartèrent.

Nathan se faufila dans la sournoise quiétude du hall. Il le traversa aussi vite que si c'était un lit de braises.

L'ascenseur. La carte. Dernier étage. Plus vite… Que se passait-il en bas ? Son déguisement allait-il abuser les caméras ? Qui les visionnait ? Il y avait plusieurs vigiles, tous étaient armés… Il serrait l'étui à pistolet comme un porte-bonheur. Si jamais…

La montée lui parut interminable. Pour tout dire, il avait l'impression de descendre. Au fond du gouffre, là d'où les spectres dirigeaient le monde. Le bureau du PDG. Cet homme qu'il n'avait jamais vu. Et qui détenait toutes les réponses. Qui pouvait tout sauver. Ou tout sceller.

L'ascenseur s'immobilisa dans un brusque souffle de vérin. La porte s'ouvrit comme un couperet. Tout son corps s'opposait au moindre geste, à la moindre perception. Son destin l'attendait au sommet de cette tour d'ivoire. Et cela signifiait la mort. Nathan engagea toute sa volonté et dompta son instinct de survie. Il ouvrit les yeux en un claquement, dévoilant l'amplitude d'une salle de réunion.

Au-dessus du cénacle, une verrière où nageaient les étoiles. Dans une cage en plexiglas, des taches fluorescentes. Des souris aux poils verts, s'ébattant comme autant de points d'exclamation au sein de la nuit. Des souris transgéniques porteuses d'ADN de méduse.

La table en anneau crénelée de fauteuils formait un cercle intérieur, et une ceinture d'ordinateurs formait un cercle extérieur. Comme si…

Comme si les seuls êtres à siéger au conseil d'administration étaient des intelligences artificielles. Tout se tournait vers une porte à l'autre extrémité : « Bureau du Président Directeur Général. ». Il travaillait toujours tard le soir. Il était forcément derrière cette porte.

Nathan entra.

Un moment plus tard, terrorisé par ce qui s'était passé dans le bureau, il se retrouva à appuyer comme un forcené sur les commandes de l'ascenseur. Les panneaux se refermèrent enfin, et la cabine fut aspirée par le vide, dans une furieuse escapade en profondeur.

Il allait droit au devant des pires ennuis. Tout ce qu'il avait vécu auparavant n'était qu'un avant-goût. Mais il était prêt à se défendre. Il ne devait plus une seule concession au système !

Au rez-de-chaussée, les deux vigiles attendaient, les yeux rivés sur les voyants lumineux de l'ascenseur. Troisième… deuxième… premier…

Ils ajustèrent leurs flingues.

Rez-de-chaussée… La cabine stoppa, s'ouvrit…

Personne !

Tout à coup, un frénétique bruit de percussion. Quelqu'un dans l'escalier ! Ils firent volte-face.

En haut de l'escalator, Nathan. Au bord des convulsions.

– Ces hommes… Non, je ne peux pas faire ça !

– Si, tu dois le faire.

Ils veulent tuer ta mère !

Tue-les avant qu'ils ne le fassent !

Fais-le !

Ses doigts s'escrimèrent sur la goupille de la grenade, et trouvèrent instinctivement la façon de l'enlever.

Ce ne sont pas des êtres humains, juste des obstacles !

Un roulement à leurs pieds. Une détonation à pulvériser les tympans, anémone de feu et de shrapnels. Les cris, tendus comme des bras venimeux !

Nathan fila sans regarder en arrière.

Les… les vigiles !

Ne pas regarder !

Ils étaient bien réels !

Tout ce sang, tous ces fluides, giclant dans la même hystérie qu'une peinture de Jackson Pollock ! C'étaient des êtres humains !

Albert. Il avait une petite fille, Clarisse… Pourvu qu'Albert n'eut pas été l'un des deux !

Plus tard. Au cœur du ghetto. Là où les néons expirent sous les lames des couteaux. Au fond d'un cul-de-sac crépi d'un relents de graillon et

d'urine. Nathan et ses poings fermés, devant la hideur du mur.

Albert ! Sa petite fille, Clarisse !

Et l'autre ! Tué sans même savoir son nom !

Est-ce que c'étaient des salauds ?

Qui t'a octroyé le droit de les juger ?

– C'est lui qui m'a dit de le faire !
– Fais-le !
– Tu suis les ordres d'un fantôme ?

Le mur hurla de toutes ses briques :
Tu dois payer !

Il le frappa une première fois. Un petit coup, pour tâter le terrain. Déjà contre la pierre sa peau s'écorchait et se talait comme un fruit.

Allez, courage…
Tu dois payer !

Il souffla dans son poing droit. Puis décocha au mur le crochet le plus violent que ses muscles purent enclencher ! Avant même le bruit du choc, il sentit la douleur broyer chaque cellule de sa main. Des éclats d'os flottaient sans doute autour de ses jointures, dans la synovie de ses doigts hors d'usage !

Crochet du gauche !

Une déferlante électrique fulgura tout le long de son bras. Il ne constata que plus tard les dégâts sur sa main, pomme de sang et de pelures.

Ne t'arrête pas. Si tu t'arrêtes, tu ne pourras pas reprendre !

Un autre coup du poing droit. Puis le poing gauche !

Cette fois, les os éclataient, c'était sûr !

Poing droit – poing gauche – poing droit – poing gauche – poing droit – poing gauche !

Ses mains n'étaient plus que des sacs de billes ; un sac troué, écarlate !

Enfin, il eut si mal qu'il put pleurer. Il put crier !

Le maintien, c'est tout ce qui nous reste.

Il n'en voulait plus ! Il voulait mugir sa peine, gueuler au monde qu'il n'en faisait plus partie !

Gueuler, gueuler enfin la haine, la terreur, le repentir.

Gueuler souffrir redevenir
un chien plus noir que l'origine.
Gueuler expier et mourir.

Sous les cartons, sous la menace, Nathan se coucha dans le sang de tous ses crimes. Cette nuit, la souffrance promettait de se substituer au sommeil. Son uniforme était un suaire de froid. A travers chaque son, pouvait émerger quelqu'un qui le tuerait.

Malgré tout, il fallut bien dormir, ne pas penser à Lucy, ne pas penser à la revoir…

Ne pas penser…

6.

Contre toute attente, il passa la nuit. Avec des tenailles de lumière, une aube extrémiste le tira de l'inconscience.

Il était seul. Ceux qui passaient en face s'écartaient à sa vue. Ses mains étaient des bouches rouges.

Rien ne le poussait à se lever. Rien ne le rappelait au-delà de cette impasse. Il avait déserté son emploi et son appartement, quitté la femme idéale, à moitié tué deux innocents, appris des choses qui allaient causer sa mort.

Six jours auparavant, tout allait pour le mieux dans sa vie, il n'avait ni angoisse ni responsabilité. Pourquoi s'était-il révolté ? Le système ne vous agresse que si vous le rejetez ! Dans son cas, avait-il vraiment été agressé ? Paranoïa, auto-destruction !

Faux. Il avait bel et bien été agressé. Dès qu'il avait eu cet éclair de lucidité au nom du Triple I, tout s'était retourné contre lui. Tout plaquer, c'était le seul moyen de se soustraire à cette menace. Comment vivre dans un environnement voué à la surveillance ? Comment avoir l'esprit tranquille dans un Etat où règne la présomption de culpabilité ? Comment avoir une vie privée quand on a des mouchards à même la chair ? Nathan ne pouvait pas s'éterniser dans cette cage dorée !

Des images l'assaillirent comme autant d'objections. Enfants africains et leurs corps décharnés, désolation des rues de Groznyï, lèpre sur les Intouchables. A La Cité, le Gouvernement les mettait à l'abri de la faim, de la guerre, de la maladie.

Nouvelles images, médias les scandant sans fin dans la mémoire. Terroristes, serial killers, trafiquants de drogue. La société de surveillance est un mal nécessaire ! Pour la sécurité de tous, l'Etat doit avoir un dossier sur chacun.

Alors, Nathan, pourquoi mords-tu la main qui te nourrit et te protège ?

Car je ne suis pas libre.

Pas libre d'aller où je veux, pas libre de m'exprimer, pas libre de choisir ma vie ! L'Etat, et la société entière devenue sa complice, entretiennent notre sentiment de culpabilité pour nous priver de nos droits !

Tous tes ordres m'ont rendu sourd, tes affiches m'ont rendu aveugle, tes slogans m'ont rendu muet !

Mais j'ai recouvré mes sens. Parce que j'ai découvert l'envers du décor, je dois mourir !

Dans le Tiers-Monde, le premier souci est d'avoir de la nourriture en suffisance, d'avoir la sécurité alimentaire. Dans les pays développés, dans nos contrées d'abondance, le premier souci concernant la nourriture est d'avoir des produits sains, d'avoir la sécurité des aliments.

Dans le Tiers-Monde, le premier souci est de vivre. Dans les pays développés, dans nos contrées d'abondance, notre premier souci devrait être de vivre libre.

Et nous l'avons oublié !

Gavés et enivrés, nous avons oublié que rien n'était acquis ! Un jour, nous nous réveillerons tous dans un cul-de-sac, dépouillé de tout ! Le plus haut idéal de l'humanité, celui pourquoi tant d'hommes ont donné leur vie... La démocratie… disparaîtra à jamais.

Si ce n'est déjà fait…

Alors à quoi bon ? Nathan avait voulu se battre, mais il était sa propre victime. A quoi bon sortir du cul-de-sac ?

A quoi bon sortir de sa chambre ? Quand à dix-sept ans, on entend au-dehors le tonnerre d'un pick-up, flambant neuf, avec une carrosserie aux turgescences rouges ? Ce gros type qui en sort, le cigare planté entre ses dents jaunes comme l'obusier d'une casemate… Sa veste Armani dissimule mal ses manières de plouc parvenu…

Sa mère dans la salle de bains, se poudrant le nez, rectifiant à grand renfort de fond de teint les rides à la commissure des yeux. Ses cheveux, de moins en moins sucrés, ressemblent de plus en plus à une perruque.

La tache de sang sur ses lèvres. Carnassières.

Bon sang, ma mère se prostitue.

« Voyons, Nathan, ne t'insurge pas ainsi ! Depuis le temps que ton père n'est plus là, j'ai bien le droit de refaire ma vie ! »

Ma mère se prostitue.

Avec un seul homme.

Mais ça ne change rien, elle se prostitue.

Ressaisis-toi Nathan, c'est quand même ce type qui a payé tes études…

Ressaisis-toi…

Ressaisis-toi !

Il voulut consulter l'heure sur son portable. Mais il l'avait éteint la veille.

Ne le rallume pas. Si tu veux entrer dans la marge, ignore ces horaires qui régulent le monde des soumis, ignore ces appels qui te rappellent

à la civilisation, ignore cet emblème de la société de consommation !

Mais l'atavisme fut le plus fort. Il ralluma l'appareil. Aussitôt, la machine l'implora par des notes stridentes. Encore une fois, l'habitude prit le pas sur le rejet. Il décrocha : « Allô ? ». Une voix au bord des larmes :

« Nathan ? C'est Lucy. Enfin ! J'ai essayé de t'appeler toute la nuit !

–Comment as-tu eu mon numéro ?

–Ton numéro de fixe est sur l'annuaire. Je suis tombé sur ton répondeur, tu y donnes ton numéro de portable.

–Ah oui, c'est vrai. »

Même ce genre de détail n'était plus qu'un vaporeux souvenir, de la vie d'avant.

« Qu'est-ce qui t'a pris… de partir comme ça ?

–Quand j'ai vu ce type à la grenade, j'ai compris… qu'il fallait que je me batte moi aussi. Je devais essayer d'en savoir plus. Pour vaincre l'obscurantisme.

–Et moi ? Pourquoi tu m'as plantée là ?

–Je… je ne voulais pas te mêler à tout ça. Je suis… une personne dangereuse.

–Je crois surtout que tu es en danger ! Dis-moi où tu es, je te rejoins tout de suite !

–C'est hors de question ! ». Il raccrocha.

Le téléphone sonna de nouveau. Il le brandit. Devant lui, le mur de briques où il allait s'écraser. Alors enfin, Nathan serait tranquille. Entièrement seul. Clochard, combattant de la liberté, martyr anonyme. Ne laissant de regret à personne. Un frisson de mort l'ébranla jusqu'à la moelle.

Il rechercha le numéro de l'appelant : « Lucy ? Je suis au fond de Perdido Street ! ». A peine eut-il terminé ces mots que le remords fondit sur lui. Quel égoïsme de souhaiter sa présence dans ce champ de bataille ! Il pouvait encore fuir. Comme il l'avait toujours fait. Mais cette fois il s'en abstint. Par lâcheté.

Ce fut auréolée de clarté que Lucy entra dans Perdido Street, son manteau claquait sous la bise en des tournures baroques .

« Nathan ! »

Elle se pencha sur la forme agenouillée dans l'antichambre de la misère, posa son visage contre son sein. Il était froid, sale, il puait.

« Dans quel état t'ont-ils mis ? », murmurait-elle en le caressant. Nathan ne disait rien, s'abandonnait.

« Tes mains !

–Ce n'est rien… Ça guérira… Avec le temps…

–Et cet uniforme ? D'où il vient ? Oh mon pauvre, qu'as-tu fait ?

–Je ne peux pas t'en parler… ici. Allons chez toi, s'il te plait.

–D'accord. Par le métro, nous y serons vite.

–Non… Je ne veux pas prendre le métro. Je me méfie. Allons-y à pied.

–Enfin, Nathan, sois raisonnable !

–Je suis raisonnable ! C'est le monde qui perd la raison ! ».

Le regard de Lucy se replia pour endiguer son trop-plein d'émotions : « J'en ai assez… Je ne vois vraiment pas pourquoi je me donnes du mal ! Tu n'en vaux pas la peine ! ».

Ces phrases avaient charrié sa colère, mais aussi un soulagement et une crainte dont Nathan ne comprit pas la cause. « Adieu ! ».

Déjà elle était à l'orée de Perdido Street.

« Attends ! », cria-t-il.

Elle s'arrêta, sans se retourner pour autant.

« Ne me laisse pas ! Je t'en supplie…

–Et pourquoi je devrais encore me soucier de toi ?

–Avant… avant toi, je n'avais que l'envie de rien. Je ne faisais que remplir mes fonctions vitales… Manger, dormir… Travailler, consommer… Quand je t'ai rencontré, j'ai réalisé qu'il y avait autre chose… Peut-être… le bonheur… Avant toi, je ne savais pas que ça pouvait exister… Je pensais qu'il fallait juste chercher… à mener une vie honnête. A se perpétuer… Lucy, dans l'état où je suis… Je sais bien que je n'ai rien à t'apporter. Je ne suis qu'en état de demande… Mais ne me laisse pas… Tu feras de moi un homme meilleur. Alors, à mon tour, je te rendrai heureuse… Je t'aime. »

Elle s'était retournée. La rosée se saisissait de ses yeux.

« Vous êtes… quelqu'un de détestable, M. Bancroft ! Essayons de marcher jusqu'à chez moi… »

Et tous deux, en marchant à travers les mégalithes de béton, recouvrirent peu à peu leur dignité humaine. Une fois la veste et l'arme du vigile dans une benne à ordures, Nathan fut en chemise. La présence de Lucy l'aidait à lutter contre le froid. Ils

avançaient côte à côte, impassibles, cheminant sans hâte vers l'ataraxie.

Au détour d'un quartier, des murailles maladives les enlevèrent hors de leur monde intérieur. C'était un édifice aux portes blindées, aux milles fenêtres sans lumière. Des murs abrupts aux faces de bourreaux.

« Le pénitencier ! », s'exclama Nathan. Chaque ouverture dans la façade l'épiait, le jugeait et le réclamait. « Quand j'étais jeune… Un jour, mon père était rentré du travail, l'air bouleversé. Il n'a rien dit sur ce qui s'était vraiment passé, mais à partir de ce moment, il est devenu quelqu'un de différent. Il s'est de plus en plus absenté. Pour des réunions, qu'il disait. Et puis la police a fini par l'arrêter. J'ai jamais trop su ce qu'on lui reprochait. Mais ils l'ont envoyé là, dans cette prison. Quelques années plus tard, on nous a dit qu'il était mort. J'avais oublié tout ça. »

Bon sang ! Toutes les caméras de la ville connaissaient le signalement de Nathan, on pouvait le suivre à la trace avec sa carte de crédit ! Qu'attendaient les flics pour l'envoyer rejoindre son père ?

Et son portable ! Etait-il donc fou de l'avoir encore sur lui ! Sur qu'on l'a suivi à la trace depuis la veille ! Tant que l'appareil a ses batteries, il est détectable par les terminaux téléphoniques. Plutôt que d'enlever les batteries, il fit don de l'appareil à un clochard. Pour brouiller les pistes. Il fut soulagé de n'avoir jamais rien dit de vraiment suspect au téléphone. Les opérateurs ont ordre de l'Etat de conserver des enregistrements des appels de chaque abonné pendant des mois. Un an, si les moyens informatiques le permettaient. Le filet était si grand

que Nathan était surpris d'encore s'y débattre. Pourquoi ne l'avaient-ils pas encore remontés dans leur chalutier ?

Puis ils furent de retour chez Lucy. Nathan put prendre une douche et se bander les mains pendant qu'elle mettait du saumon à cuire. Le repas se déroula sans un mot. Une fois bue la dernière goutte de café, Lucy frappa du poing sur la table : « Nathan, il faut tout me raconter ! ».

Et il lui raconta tout.

Jusqu'à la façon dont il avait utilisé la grenade. Même au comble de l'horreur, il lui ferait toujours confiance. Il allait expliquer ce qu'il avait vu dans le bureau du directeur, quand un détail sur le buffet l'arrêta tout net.

Le livre de John Doe.

Pris de panique, il s'en empara. Lucy le laissa faire, en tremblant.

« Tu l'as lu ?, lui demanda-t-il d'une voix chargée de reproches.

–Oui. Je t'avais vu le photocopier, alors j'ai voulu en savoir plus. a m'a permis de comprendre tes actes.

–Oui, mes actes ! Je sais que je suis un criminel, mais on ne m'a pas laissé le choix ! Après avoir lu les photocopies, j'étais encore incrédule. Mais il n'y a plus eu de place pour le doute une fois que je suis entré dans le bureau du PDG !

–Alors, que t'a dit cet homme ?

–Rien ! Il n'y avait personne ! Rien que le vide ! Une ancienne cage d'ascenseur, un gouffre vers l'enfer !

–Quoi ?

–Oui ! Et j’ai de fortes raisons de penser qu’il en est de même dans toutes les entreprises de ce pays ! Henry Wagrand avait tout manigancé ! Ni le communisme ni l’ultra-libéralisme n’auraient permis une parfaite mainmise sur les citoyens ! Les conflits d’intérêts auraient toujours abouti sur des libertés. Peut-être futiles, mais des libertés quand même ! Alors, ils ont inventé cette grande mascarade ! Tous les grands politiciens, les patrons et les médias se sont mis de mèche pour ça : toutes nos firmes, multinationales, capitalistes et productivistes, c’est l’Etat qui les dirige en sous-main ! ».

Lucy ne trouva pas quoi répondre. Nathan l'avait fait basculer dans son monde. Rien ne décrivait ce qui la saisit alors.

« Lucy…, poursuivit-il.

–Oui ?

–Tu ne me crois pas.

–Si… Mais ce serait tellement… démentiel… Comment tu peux être sûr de l’existence d’une telle machination ?

–C’est la seule façon de lier les faits entre eux

–Mais voyons, c’est complètement impossible…

–Une poignée d’hommes déterminés peut en tromper des millions d’autres. Ils ont la mainmise sur l’information… Ceux qui se doutent de quelque chose, la société de surveillance les débusque avant qu’ils n’aient le temps de faire des ennuis.

–Dans ce cas, qu’est-ce qui va t’arriver ?

–Au départ, j’ai espéré qu’il existe une dissidence… Il y a au moins ce type à la

grenade… Et John Doe, celui qui a écrit le livre…Et aussi l'homme qui l'a apporté à la bibliothèque… Mais ils doivent vivre dans l'ombre, traqués… Jamais je ne les trouverai.

–Tes dissidents… Ce doit être les terroristes dont ils parlent tant. Tu voudrais en faire partie ? Tu voudrais… faire exploser des bombes ? Tuer des innocents ?

–Non, non… Je ne voudrais pas faire ça. Et puis je ne suis pas certain que ces terroristes-là soient vraiment des dissidents. Je les soupçonne de travailler sur ordre de La Cité. Grâce à la peur, l'Etat fait marcher les citoyens au pas.

–Alors que font-ils, les vrais dissidents ?

–Peut-être rien. Ils se cachent. Ils attendent. Ils se rassemblent. Et petit à petit, essayent de diffuser la vérité. Je crois que la guerre contre les tyrans a déjà commencé. C'est la guerre en silence.

–Tu vas les rejoindre ?

–Non. Ça prendrait trop de temps. Et mes jours sont comptés.

–Alors que vas-tu faire ?

–Je vais aller au Parlement. En pleine séance. Tout est filmé en direct : je vais révéler tout ce que j'ai découvert. Avant que j'ai pu être maîtrisé, tout le pays sera au courant. Les gens voudront voir de leurs yeux ce qu'il y a dans le bureau du Président. Et tout partira de là.

–Mais tu ne peux pas faire ça ! Tu finiras en prison !

–Si je ne fais rien, je finirai aussi en prison. Ne m'empêche pas d'y aller.

–Dans ce cas… Tu ne peux pas y aller comme ça. Pas avec ces habits, dans cet état ! Ils ne te

laisseront même pas entrer dans le bâtiment ! ».

En suggérant cela, elle espérait seulement gagner assez de temps pour le faire changer d'avis.

« Je ne peux rien acheter, rétorqua-t-il. Si j'utilise ma carte de crédit, ils me localiseront tout de suite !

–Alors, c'est moi qui paierai.

–Lucy, je ne veux pas dépenser ton argent…

–L'argent, c'est fait pour les urgences ! Allons-y ! ».

Il était déjà au-dehors, Lucy se précipita à sa suite. Le livre de John Doe était resté sur le buffet. A la dernière page, un numéro de téléphone.

Une pizza de toute urgence ? Appelez le 777 87 !

Ce numéro, c'était un code ! A quelle destination ?

Comme Lucy n'avait pas de véhicule, ils durent prendre le métro, en achetant des tickets au distributeur. Leur carte d'abonnement aurait aussitôt renseigné leur présence aux terminaux de transport et de police.

Pour accéder au Parlement sans éveiller les soupçons, mieux valait s'habiller chic. Aussi se rendirent-ils aux Galeries Peterson, qui sont les plus grandes du district. A l'intérieur, les escalators élevés en batterie tissaient des liens entre les différentes sections, les penderies défilaient en patchwork sur plusieurs étages. L'endroit était bondé mais les vendeurs étaient couturiers du fait. Leurs conversations s'étoffaient quand ils flairaient le client

sérieux. De fil en aiguille, à force de tailler la bavette, tout le monde se faisait embobiner et repartait les bras chargés d'achats impulsifs. Programmés au silver près. On jouait sur du velours, le diktat de la mode en faisait ployer plus d'un. Course à la bonne affaire dans les rayons soldés, macramé de fashion victims autour des caisses grosses comme des terminaux d'aéroport. L'odeur du neuf et la musique de variétés s'enchevêtraient en canevas autour d'eux, pour les emballer. Le neuf déjà suranné et les contrefaçons de contrefaçons sortaient à la file des cartons pour garnir les étagères. Les étiquettes de prix s'empilaient sans logique, au gré des remises et des réévaluations, cordons d'une bourse folle, sacrifiée au paraître.

La naissante agoraphobie de Nathan et sa peur des caméras se livraient un combat acharné. La deuxième crainte eut le dessus : en l'occurrence, la multitude le protégeait. Parmi les autres, il était une aiguille dans une botte de foin.

« Va voir les chaussures, je vais choisir le costume. », suggéra Lucy. C'est ainsi qu'il se retrouva au milieu d'une exhalaison de cuir, s'escrimant à enfiler des souliers neufs. Ils étaient au pied ce que la haute société qu'ils représentaient était à l'esprit : un carcan. Sur la moquette à côté, ses baskets gisaient telles des poissons flapis. Transpirant dans l'effort, perclus de courbatures, il allait mettre la deuxième chaussure quand…

Une vision d'horreur lui fit perdre contenance. Il se redressa d'un coup, et sa jambe se tendit sans crier gare, projetant sa chaussure un mètre plus loin.

Pendant ce temps, Lucy, insouciante, choisissait avec science la veste la plus seyante.

Dans une ville aussi titanesque, Nathan avait une chance sur un milliard de croiser cette personne par hasard. Sauf ici, où les probabilités prenaient les pires proportions.

Une dame engoncée dans son tailleur, un œillet à sa boutonnière, point d'exclamation sur l'ostentation de sa poitrine. Ses lèvres se développaient en outrance rouge, au milieu du fond de teint où se noyaient ses rides et toute autre tentative de figure humaine. Les aiguilles de ses talons poinçonnaient la moquette, ce qui la faisait paraître plus petite encore, presque autant que le Yorkshire grognant dans ses bras. L'animal avait sans doute des yeux sous le flot qui lui barrait le front. Oui, sans doute sous ses poils de starlette se planquaient deux orifices noirs. Et peut-être aussi, plus bas, une rangée de quenottes affamées de chair humaine.

En ouvrant la bouche, sa maîtresse libéra une voix à la fois bourgeoise et paysanne qui taraudait les nerfs :

« Nathan !

–… Maman…

–Pas un coup de fil depuis deux semaines et il faut que je te retrouve là ! Enfin, comme je le dis toujours à Miss Hemptridge, les galeries Peterson sont l'antre du bon goût. C'est pour ça que j'y vais très souvent. Ravie de te voir enfin suivre mon exemple !

–Oui, maman, ravi de te voir, mais en ce moment, je n'ai pas trop le temps…

–Ah, pas de chichis ! Je vais t'aider à choisir tes chaussures (car celles-ci sont abjectes) et ensuite, nous irons prendre un verre ! Et tes mains ! Pourquoi sont-elles bandées ? Tu seras donc toujours aussi maladroit… »

Nathan croyait s’être attendu à tout. Mais comment aurait-il pu imaginer que les technocrates de La Cité lui enverraient leur plus redoutable agent ?

Comment lui échapper ?

« Voyons, Nathan, tu ne dis pas bonjour à Cheep-Cheep ? , fit-elle en désignant son molosse.

–Cheep-Cheep ? Il n’était pas mort, l’an dernier ?

–Oh, mais c’est de l’histoire ancienne ! Tu sais que je suis très amie avec le Professeur Benflop. En échange d’une somme ri-di-cule, il a bien voulu le cloner ! Depuis, je me sens revivre !

–C’est un clone ?

–Oh, quel vilain mot ! C’est mon Cheep-Cheep, le seul et unique ! Et il se porte à merveille ! Bon il souffre juste un peu d’arthrose… Enfin, s’il lui arrivait malheur, il y a d’autres cellules en stock ! ».

Nathan ne suivait plus la conversation. Il avait récupéré la chaussure et s’acharnait à y enfermer son pied. Qu’importe le supplice, il n’avait pas le temps de prendre une autre paire ! Une partie de son esprit n’était pas employée à forcer son corps à rentrer dans un moule inapproprié. Il l’accapara alors pour analyser son environnement. Il fallait faire du terrain son allié.

Une vendeuse psycho-rigide, un carton rempli de lingerie sexy en promotion, des cloisons en contre-plaqué, des cabines d’essayage, une penderie sur roulettes…

« … Et tu connais la dernière, Suzie a eu un problème avec son sein droit, elle s’était faite refaire l’année dernière, et un beau jour, le sérum physiologique s’est mis à fuir dans le reste de son

corps, alors tu penses bien que ça fait déséquilibré, elle doit repasser sur le billard pour se faire réviser ça, et elle va en profiter pour se faire monter la taille au-dessus, moi je dis rien ne vaut le silicone, mais je sens que tu ne m'écoutes pas… »

Cet épouvantail l'avait un jour porté dans son ventre, songea Nathan. Et peut-être même lui avait-elle donné de l'amour. Seulement, l'heure n'était plus à l'apitoiement.

Un craquement suivi d'une meurtrissure : la chaussure était enfin emboîtée !

Nathan reprit son souffle. Et fonça sur sa mère ! Il lui arracha Cheep-Cheep et le propulsa vers le carton à sous-vêtements. L'animal décrivit une parabole ponctuée d'une chorale de cris rauques : les siens, ceux de sa maîtresse, et ceux de la vendeuse.

Déjà la mère plongeait dans la lingerie féminine pour sauver son cher petit de la noyade. Même dans cette situation, une fuite à découvert était hasardeuse. Nathan récupéra le carton à chaussures et s'embusqua dans la cabine d'essayage au coin de la cloison. A l'intérieur, il y avait un espace entre le plafond et le panneau de contre-plaqué, lequel arrivait au niveau du torse de Nathan.

Il se maudit de n'avoir jamais fait d'exercice assidûment. Il fallait tout de même tenter le coup. Après lancé son carton par-dessus bord et avalé un maximum d'air, il s'agrippa au bord supérieur de la cloison, et d'un bond se glissa dans l'étroit passage. Chacune de ses articulations lui envoya une décharge, sa poitrine menaçait d'imploser…

De l'autre côté, section robes de soirées, on entendit un grand bruit : un Jackie Chan du dimanche s'écrasait sur le sol. Tout le monde se tourna

vers lui, sauf une fille de douze ans, les yeux capturés par le strass des robes. Sur son visage s'épandait une surenchère de maquillage. Sa brassière laissait respirer le lait de sa peau virginale, et le tissu rose de son string.

« Hé hé, la porte était bloquée… », balbutia Nathan à l'assemblée. Il épousseta ses membres endoloris, avant de tituber vers la section des costumes pour hommes.

Lucy tenait enfin un ensemble gris des plus raffinés.

« Il faut partir tout de suite, j'ai ma mère aux trousses ! ». D'étonnement, elle faillit lâcher sa trouvaille. « Ta mère ?

–Si elle nous met le grappin dessus, adieu le Parlement !

–Et tes baskets ?

–Aucune importance ! Oh non, la voilà qui arrive ! »

Lucy vit une forcenée trottiner avec dans les mains une ébauche de chien. Lequel portait un soutien-gorge sur la tête. « Nathan, Nathan, où es-tu passé ? Mon enfant, pourquoi m'as-tu fait ça ? Reviens ! Je n'ai jamais été aussi humiliée depuis qu'on m'a arrêtée pour racolage passif ! ». Elle passa devant Lucy sans même remarquer sa présence. Tant mieux, car la bibliothécaire contenait mal son hilarité.

Sur une estrade, des mannequins étaient postés en conciliabule muet. Soudain, l'un d'eux perdit son immobilité pour faire des signes à Lucy. « C'est bon, elle est partie !, lui répondit-elle dans un rire qui changeait les couleurs du monde.

–Alors, ne perdons pas de temps ! ».

Les voilà tous les deux, la main dans la main, galopant à travers le magasin. Tout à coup, une dame très importante se dressa sur leur passage. Ses sacs remplis d’emplettes saillaient comme des membres surnuméraires.

Ils voulurent la contourner par la droite, elle se serra à droite.

Ils voulurent la contourner par la gauche, elle se serra à gauche.

Alors chacun la poussa d’un côté, et en avançant ils la firent tourner sur son axe. La toupie humaine projeta ses sacs autour d’elle en poussant le même cri qu’un minuteur.

Enfin, le terminal des caisses était tout proche. Ils pouvaient sentir sur leur échine l’haleine de sa mère et des vigiles sans doute lancés à leur chasse. Nathan s’enveloppa dans le costume. Le ridicule n’était pas un lourd prix à payer pour l’incognito. L’attente à la caisse était insoutenable. Devant eux, un vieux monsieur barbu, un gamin en jogging, une business woman, un homme en noir aux yeux froids. Sur son blouson se tortillait l’emblème torturé d’un groupe de black metal.

Nathan aurait voulu tous les jeter par terre. Seulement, c’était impossible de le faire discrètement. Dommage.

« Ça prend trop de temps, Lucy, allons acheter un costume ailleurs.

–Chut… Je crois pas qu’on soit déjà repérés… Mais on le sera si on pose nos affaires dans un coin pour se tirer ! ».

Alors il prit son mal en patience. Un homme de grande taille se plaça derrière, ce qui lui permit d'enlever le costume de sa tête.

Deux vigiles descendaient un escalator. La mère et son yorkshire en descendaient un autre.

« On est fichu !, maugréa Nathan

–J'ai une idée folle, mais on a pas le choix ! ».

Elle s'adressa aux clients devant eux : « Excusez-moi ! Mon ami fait une crise d'hypoglycémie. Ça ne s'aggravera pas, à condition qu'on puisse se procurer un médicament au plus vite ! ». Aussitôt, ils se répartirent en haie d'honneur pour leur céder la place.

« Merci beaucoup !

–De rien, c'est normal ! »

Nathan n'en revenait pas : il avait suffi de demander poliment, et personne n'avait fait d'histoire. Pourtant, aucun ne semblait vraiment croire au bobard. La caissière passa leurs articles en un temps record, malgré le handicap d'une épreuve supplémentaire : attendre que Nathan arrive à poser successivement ses deux pieds sur le tapis roulant pour dégrafer les antivols de ses chaussures.

A son œil scintillait le bleu pâle d'un bijou de cornée.

La mère et les vigiles convergeaient vers eux à travers le bourbier humain. Lucy posa sa main sur la tablette que lui présentait la caissière cyberpunk. « J'ai déjà enregistré mes empreintes digitales dans cette enseigne, et maintenant, je peux payer comme ça, c'est plus rapide. », expliqua-t-elle.

Une main vint choir de tout son poids sur l'épaule de Nathan ! « Attendez ! »

C'était l'homme en noir. Le globe rasé de son crâne et l'éclat de ses piercings instillèrent la terreur dans l'esprit du fugitif.

« Prenez ça, c'est plein de sucre. ». Il lui tendait une barre de céréales. Issus de l'agriculture biologique. Dans son autre main, une grenouillère à ourson pour Clarissia, la dernière de ses trois filles.

« Merchi du fond du cœur ! », lança Nathan en mâchonnant son présent. Son jugement était à réviser sur bien des points. En l'entraînant au-delà des portes coulissantes, Lucy ne lui laissa pas l'occasion de méditer davantage sur le sujet.

Sa mère ! Peut-être ne la reverra-t-il jamais !

Nathan, quelle sorte d'homme es-tu devenu ?

Alors qu'ils filaient en direction de la station de métro la plus proche, La Cité se recourba sur eux en éventail de publicités : « Se faire beau est un vrai plaisir avec le nouveau rasoir-baladeur mp3 ! ». Panneaux défilants érigés au bord des routes en gibernes modernes, spots numériques sur les autobus lancés à toute vitesse, façades entières camouflées en affiches murales, hommes pris en sandwich, réclamés par la réclame, propulsés par la propagande, marques brandies slogans politiques, immeubles obus à leur point d'orgue de Staline !

Une immense agressivité sourdait de chaque icône. Les muses en sous-vêtements fantasmes des passants avaient des yeux de putain, les voitures ciselées prenaient des allures de tank, la pomme du marché était empoisonnée, gorgée de pesticides, mûrie à l'éthylène et à la sueur des travailleurs clandestins ! Son rouge sans défaut, c'était les lèvres de Lucrèce

Borgia, le pourpre des rois assassins, le sang des suppliciés !

Ce fut ventre à terre qu'ils entrèrent dans les galeries du métro. Hélas, La Cité les poursuivait partout ! Perdus dans les intestins de la bête, ils sentaient tout son poids au-dessus d'eux. Les infrastructures s'étaient accumulées en strates, depuis les vestiges hérités des premiers bâtisseurs aux échafaudages des ziggourats à venir. La ville s'érigeait, inexorablement, montagne artificielle, pour annexer les cieux ! Etaient-ils fous pour s'aventurer au fond de cette fourmilière ! Les briques de ces cryptes leur serviraient de caveau !

Le sol se dérobait sous ses pas, vers une autre dimension souterraine, vers le puits. Sans l'appui de Lucy, il ne serait jamais parvenu jusqu'à la rame, il n'aurait jamais pu faire le trajet. Il serait resté là, enseveli.

Contre toute attente, ils finirent par atteindre la surface. Enfin, le Parlement était à leur portée. Forteresse évadée du futur, vivier des rats d'administration, garage pour limousines. Plus haut que de raison, des colonnes de l'agora aux contreforts postmodernes évoquant les pattes d'une araignée, le Parlement était en face, au-dessus, autour. Il était là, il était partout, noir et serein, inexpugnable.

Nathan avait devant lui le sommet de son Everest. Sans Lucy, il ne serait jamais parvenu jusque là. Restait l'ascension des dernières mètres. En solitaire.

« Je vais rentrer. Avec mon costume, je passerai inaperçu, je passerai pour un des leurs. J'irai à

leur tribune. Et pour la première fois, les caméras qui m'étouffaient vont me servir. A vomir la vérité à la face du monde.

–Nathan… Tu peux encore renoncer. Pour moi…

–Ne t'inquiète pas, je reviendrai. Alors, nous pourrons parler. Je ne sais rien de toi, et tu ne sais rien de moi. Il faudra tout se dire.

–Si tu reviens, tu sauras tout. J'avais tort… j'avais tort. Je n'ai pas ton courage… Surtout, ne renonce jamais à tes idéaux. Je t'aime. »

Tout ce pourquoi les mots étaient sans pouvoir, ils se le serrèrent dans leurs bras, leur larmes en ichor écoulées sur leurs joues et leurs bouches closes comme un point final. Elle lui passa la main dans ses cheveux, Nathan ressentit au creux de son être chaque mèche en mouvement, chaque entaille de ses ongles, dans la douleur et la douceur, une piqûre dans son crâne, se dissolvant dès sa naissance, chaque caresse sur sa tête.

Puis il s'arracha à elle, rompant tous les cordons entre eux, il courut, sans lui laisser le moindre regard de peur de perdre pied.

Au fond de la rue, un haut-parleur sans conscience retransmettait la radio. Devin Townsend s'époumonait avec grand-joie sur les guitares frénétiques de Steve Vai : « Jesus Christ is in your bed… Toooonight ! »

Les portes aspirèrent Nathan. Ces pales de verre à la transparence abyssale s'ouvraient l'une après l'autre sur son passage, en une succession d'antichambres aussi vides que le Purgatoire, un tunnel sous une mer qui n'en finissait pas.

Moloch-Baal referma ses mâchoires derrière lui.

Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

Dans le hall central, des dizaines de fonctionnaires s'affairaient, sans réaliser que l'atmosphère était alourdie du drame imminent. Un policier de faction – mal réveillé de sa pendaison de crémaillère de la veille–, d'aimables secrétaires d'accueil, des agents de service nettoyant des carrelages déjà propres.

Une salle d'attente derrière des parois en plexiglas, une vieille dame qui dort sur un des bancs. En face un écran, et sur l'écran l'échographie d'un fœtus. Palpitant. Des nappes d'electro bercent les battements de son cœur, si calmes… Douce boîte à rythme, satin des percussions, notes ourlées dans la moiteur d'une vie qui commence à se débattre… L'enfant et ses poings crispés contre le tempo de la musique. L'enfant et le violon des radiations qui le transpercent : la séquence vidéo de l'échographie artistique nécessite une longue exposition qui marquera peut-être son corps à jamais.

Nathan était déjà trop loin pour y songer. Il avait suivi les flèches sur les murs. L'hémicycle n'était plus qu'à quelques mètres. Il refréna son envie de sprinter, progressant d'un pas gauche. Répercuté à travers l'écorce des lieux. Tout son organisme était la proie d'une acupuncture interne. Plus que quelques mètres avant la porte… Déjà la rumeur des maîtres en concile rampait jusqu'à lui. La porte s'ouvrit.

Deux hommes apparurent

Dans un uniforme noir aussi rigide que la loi. A leur pectoral le double A d'un sigle funeste, vu dans toutes les films d'action qui en font l'apologie : l'Alert Agency, le contre-espionnage !

Une déflagration le transperça en entier : la terreur, la haine, la désillusion !

Ils ne DEVAIENT PAS le prendre !

Instantanément, son cerveau passa en mode survie, l'inouï de forces inconscientes se propagea à travers ses muscles en une traînée de poudre ! Il fit volte-face et par une série de bonds et de spasmes, quitta le couloir avant que les agents ne puissent dégainer leurs armes. Il sautait bas des escaliers, mangeait les couloirs, pris d'une célérité onirique, ne sentant même plus son souffle, sa seule vue encore éveillée, cherchant à tout prix une issue. Un ascenseur écarta sa gueule, expectorant un autre soldat. Et puis ce hall en déversa un autre. Et un autre !

C'était sans compter sur sa nature invincible. Déjà il était dans la salle d'accueil, au milieu des fonctionnaires stupéfaits. Vite vite, la porte en verre !

Qui ne s'ouvrit pas.

Le choc contre la paroi fut violent. Ils furent immédiatement sur lui. Tandis qu'on lui mettait les menottes aux poignets et qu'on plaquait son visage sur la vitre, il chercha désespérément à voir Lucy de l'autre côté.

Elle n'était plus là.

Adieu, Lucy Helpman.
Tu es la femme de ma vie.

Je crois bien avoir fait tout cela pour toi, en fin de compte.

Une pièce blanche. Antichambre pour l'au-delà.

Sans fenêtre.

Si blanche que les angles des murs étaient invisibles.

Un cube parfait.

Sans issue.

Et dedans Nathan, encore en costume, sur la dureté d'une chaise d'acier, pieds et poings coincés sous des entraves, presque soudés à même le siège. Avec l'effroyable conscience que c'était inutile, il se tordit dans tous les sens. Ainsi qu'une bête acculée, secouant la tête sans déceler la moindre faille, entaillant ses poignets aux entraves à force de les agiter. Sa respiration prenait un rythme de basse à lui fissurer les poumons.

Lucy ! Qu'ont-ils fait d'elle ? Est-elle dans une autre cellule ? Ou bien au fond d'un terrain vague, une balle dans la tête ?

« NON ! ». Son hurlement lui écartela la charpente des os, et rebondit contre les murs, pour revenir lui marteler la tête.

Il y a forcément eu un mouchard ! Qui est le mouchard ?

Transi de déréliction, les visages d'êtres chers se télescopèrent sous ses yeux : Lucy, qu'il n'avait pas su protéger de lui-même, sa mère qu'il avait fui comme la peste, son père mort pour une

raison obscure, ses collègues de travail, les vigiles peut-être tués ou mutilés par sa faute, toutes ses faces émergeaient de la peinture, puis s'abîmaient à nouveau. Pour ne jamais revenir.

L'eau forte de ses pleurs gravait ses sillons sur ses joues. Le livre de John Doe était resté chez Lucy ! Si jamais ils perquisitionnaient chez elle…

Un claquement mit un terme à son monologue intérieur. La porte révéla un instant l'espace extérieur, aussi blanc et nu que sa cellule. Une fois qu'elle fut refermée, son encadrement se refondit dans l'homogénéité du décor. A présent un homme se tenait debout en face de lui. Sa blouse et son pantalon blancs lui donnaient l'aspect d'une tête volante. Les yeux de Nathan se révulsèrent, un cri escalada sa gorge, toutes griffes dehors :

« Corpen !

–Vous semblez surpris de me voir, M. Bancroft… ».

Et comment ! Le petit chef de bureau, celui par qui tout avait commencé ! Celui par qui tout allait finir !

Le Triple I va changer votre vie.

« Salopard ! Ordure ! Pute de l'Etat !

–Tss… tss…tss… Restez poli, mister Bancroft. C'est tout ce qui vous reste. Le maintien. ».

Sa voix d'horloge parlante avait la patience des fauves sûrs de terrasser leur proie.

« Comment, comment ça peut être vous ?, s'affola Nathan.

–Je vous avais pourtant prévenu. Dès le début. Je connais tout de vous.

–En tout cas, vous avez fait vite pour venir. Je penserais qu'on me laisserait mijoter seul des heures durant.

–Nos services sont bien rodés, Mister Bancroft. »

Alors, c'était donc lui, le mouchard ! C'était pourtant évident…

« Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je fume ?, reprit Corpen. Ça me détend. Et vous avez tout intérêt à ce que je sois détendu… ». Sans délai, il alluma une blonde aux feux bleus, dont la chevelure envahit tout l'espace.

« Allez-y !, ironisa Nathan. De toute façon, je suppose que je ne vivrai plus assez longtemps pour contracter un cancer du poumon… ».

Le rire de Corpen fut aussi agréable que le son d'une scie circulaire : « Les plus grands humoristes sont des désespérés ! Vous croyez sans doute que j'éprouve de la compassion pour vous.

–Pourquoi pas ? Après toutes ces années… Au fait… je ne vous ai jamais vu fumer auparavant…

–Erreur ! Je fume depuis toujours. Mister Bancroft, vous faites un bien mauvais terroriste. Je vais vous dire pourquoi : il vous manque une arme cruciale en politique. La psychologie. Je connais tout de vous, vous ne savez rien de moi. Cette arme, nous la maîtrisons à la perfection. Les séances de psychothérapie offertes par la compagnie n'avaient pas un but philanthropique. De même que la graphologie et les logiciels espions… Vous auriez encore pu passer inaperçu, si il n'y avait pas eu le test du Triple I… Que vous avez raté.

–Ça ne tient pas debout. Vous ne pouvez pas engager assez de personnes pour surveiller les citoyens et garder votre conspiration secrète.

–Mais tous ces psychologues, tous ces employés, tous ces policiers qui visionnent les vidéos, inspectent le courrier, font des écoutes téléphoniques…, tous ces gens ne font pas partie de ce que vous nommez la conspiration ! Ils œuvrent pour la sécurité de leur entreprise, de leurs magasins, de leurs quartiers… Ou pourquoi pas, de leur patrie ! A nous d'exploiter leurs rapports comme il se doit.

–Votre société basée sur la répression est destinée à la chute. Vous me faites penser à ces malades qui font de l'auto-immunité. Votre organisme tue ses propres cellules. Il finira par s'autodétruire.

–Nous ne faisons pas de l'auto-immunité. Toutes nos cellules travaillent en harmonie pour garantir le meilleur état possible. Nous ne faisons que contrôler. Le peuple a besoin de contrôle. Livré à lui-même, il serait incapable de survivre ! Ce sont les corps étrangers que nous traquons et éliminons. Nous éliminons les parasites !

–Alors, qu'attendez-vous pour m'éliminer ? Finissons-en !

–Mais nous n'allons pas vous éliminer… Nous allons vous rééduquer… Mais avant, nous allons vous étudier ! Notre lutte exige une parfaite connaissance du parasite. Nous allons vous disséquer l'âme jusqu'au moindre atome… Cet endroit y est tout à fait propice… Nous sommes dans un ancien asile

d'aliénés. C'est sur ce genre de siège qu'on pratiquait les électrochocs !

–Je ne me sens pas disposé à raconter ma vie. »

Nathan ne s'expliquait pas la témérité de ses paroles. L'angoisse étreignait tous ses membres et pourtant il trouvait toujours une répartie pour son bourreau. La haine transcendait tout. Corpen, l'ennemi intime, personnifiait ce qui ne devait pas être, le mal à éradiquer ! Aucun instinct de survie ne résistait à la volonté de lui de tenir tête.

« Je ne comptais pas sur votre assentiment », rétorqua Corpen, ponctuant chaque mot avec le calme d'un clou enfoncé peu à peu dans les muscles.

« Vous consacrez beaucoup d'énergie à ma petite personne, fit Nathan pour gagner du temps.

–Détrompez-vous. Certes, nous avons passé un certain temps à étudier vos activités. Certes, les conséquences de vos actes peuvent paraître énormes. Mais vous n'êtes qu'un tout petit cas parmi les innombrables cas qui sont traités. Nous menons toujours nos investigations jusqu'au bout, nous ne négligeons pas la moindre mauvaise herbe qui pourrait devenir un buisson.

–Si vous me torturez, vous ne pourrez jamais me réinsérer dans la société. Même si j'étais rééduqué, mes stigmates parleraient pour moi.

–Contraindre la chair pour soumettre l'esprit… Vous en êtes resté là ! Encore une preuve que la dissidence – si elle existe – ne renversera jamais le régime. Vous avez mille ans d'évolution de retard ! ».

Soudain, le timbre de sa voix s'était aggravé, le rythme accéléré. Un pilon qui s'emballe. Il sortit

une seringue de sa blouse, emplie d’un fluide incolore et transparent.

« Nos neurobiologistes ont atteint une science qui dépasse de loin votre entendement. Leurs travaux sur les neurotransmetteurs ont conduit les techniques d’interrogatoire à des progrès faramineux… ». Il éjecta l’air du réservoir. En tapotant l’aiguille, il poursuivait : « Cette seringue contient une solution de protéines de la douleur. Un dixième de microlitre dans le sang et vous ressentirez un léger picotement. Trois dixièmes et vous aurez l’impression de passer sous un rouleau compresseur ! Mais jamais votre chair ne sera contrainte. Jamais vous ne porterez de stigmate. L’agent cicatrisant contenu dans la solution comblera même la trace de la piqûre ! Et les molécules injectées disparaissent de l’organisme en quelques minutes…

Nous avons aboli les martyrs ! ».

Sa cigarette brûlait autant qu’un four crématoire. A la fin de cet implacable exposé, il ne restait plus rien de Nathan et de son courage, dissous dans l’acidité des faits. Alors que Corpen s’avançait avec la seringue, Nathan savait qu’il était perdu, que sa cause entière était perdue, et que La Cité régnerait.

Pour mille ans !

« Non, non, pitié ! Ça ne sera pas la peine, je vais tout dire !

–Il est trop tard, Mister Bancroft ! Considérez cette douleur comme une délivrance. Vous serez soulagés de vos mauvais ferments… ».

–

Corpen le petit chef de bureau, Corpen le saxophoniste aux notes bleues, Corpen d’un geste

ferme retroussa la manche de Nathan. Approcha l’aiguille de la peau…

« Ne faites pas ça ! Je vais tout dire !

–Bien sûr que vous allez tout dire ! Alors autant le dire sous la torture ! Fini le silence ! Maintenant, c’est la vraie guerre, vous m’entendez ?

–Corpen, vous êtes fou à lier ! Vous travaillez pour le gouvernement ou vous suivez vos propres intérêts ?

–Ce n’est pas votre rôle de le savoir ! »

Ses yeux aussi larges que des projecteurs dardaient leurs feux sur la victime à immoler.

« Maintenant, c’est la vraie guerre, celle qui fait du bruit ! »

Du bruit !

Le staccato des bottes ferrées, les fusillades en boîte à rythme, la sirène qui hulule, le gong de la porte enfoncée !

Une détonation vint sonner le final. Corpen s’abattit sur le côté, une arcade de sang à l’arrière de son crâne. Il s’écroula comme s’écroulent les statues, la seringue encore à la main, sans avoir pu injecter la moindre goutte à son supplicié. Un homme se tenait dans l’embrasure de la porte. La fumée de son pistolet s’entrelaçait avec les arabesques de la cigarette, à terre, consumée en dernier mégot, tache de cendre sur l’immaculé. Tache de cendre et flaque de sang.

En découvrant Nathan, les yeux du sauveur, ses yeux profondément gris, ses yeux aux rides et aux cernes sans limite, ses yeux s’embuèrent. Son visage ne se décrispa pas, aucune vibration ne fit frissonner l’argent de ses cheveux, mais il s’était quand même trahi.

Ils s’étaient reconnus.

Il avait imaginé bien des choses à dire pour une telle circonstance. Mais il demeura sans voix.

Et l’homme en face de lui ne clama qu’un : « Vite, on n’a pas le temps ! », alors qu’il tirait une clé de la blouse de Corpen.

En un tour de main, il libéra Nathan et déjà ils étaient sortis de sa geôle.

Au delà, des couloirs aussi blancs que des médicaments, des cris, quelqu’un en uniforme se tient le visage et sombre.

Partout des hommes cavalcadent. Nathan ne sait où aller. Il suit son sauveur. « C’est celui dont je t’ai parlé », dit ce dernier à l’un de ses partisans.

Tout vacille, comme filmé à la caméra à l’épaule !

Dans ce chassé-croisé, certains sont hagards, certains sont braves et certains meurent. Le chemin n’est pas tracé, ils le frayent. Bientôt la porte de l’asile, juste devant eux, ouvre sa vaste gueule que la dynamite a édenté.

Libre, sois libre, tant que ça signifie quelque chose !

La douceur de la lumière blesse ses yeux, après l’éclat des éclairages artificiels. Par les feuillages couronné, le jardin au-dehors pleure de tous ses rayons. Les colonnes de fumées deviennent des arbres.

Une détonation démolit le chambranle de l'air.

Alors cet homme et son visage crispé, dont l'amour trop longtemps enclos menace de déferler à tout moment, cet homme se dresse dans un élan de statue vivante. Au loin un soldat s'écroule. En main, son arme encore chaude.

Mais trop tard, trop tard ! On ne transgresse pas les lois de la balistique !

Nathan gonflait sa poitrine de liberté quand la trajectoire de la balle lui apparut en ligne de feu. Une image empalée dans l'œil pour toute la vie ! Et au milieu d'elle en croix l'homme qui l'a sauvé. Non ! L'homme prisonnier de la mort sans pousser aucun cri ! La balle !

Consumatum est.

Nathan voudrait le toucher, une première, une dernière fois ; on l'arrache à lui, cent mains l'agrippent, le tirent vers la vie dont il ne veut plus ! Cent autres mains deviennent des poignées de cercueil pour emporter celui qui vient de tomber.

Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

Le reste du temps coula avec la lenteur des gouttes de sang.

Les mots des partisans, les poings dressés et les mains sur les épaules, la camionnette bondée de fugitifs, la route aveugle et son cahot. Le rouge d'une cigarette et son panache tournent comme les derniers souffles.

Les mots des partisans.

Révolution.

This is silent war.
My friend.
Silent war.

L'absence, le deuil. A peine perdus et déjà retrouvés.

En face de Nathan, l'ombre saborde un visage à grands coups. Un homme noir de quarante ans, avec un regard de soixante. Et sous les trois jours de sa barbe les cicatrices d'une vie révolue. Son sourire, résigné et camarade, lui inspira confiance. Aussi se risqua-t-il à lui parler :

« Comment m'avez-vous trouvé ?

–Un indicateur anonyme, au téléphone. Il nous a précisé le lieu, le nom de ceux qui s'y trouvaient, et d'autres détails qui nous ont permis de le croire. L'endroit était bien caché, mais mal gardé. On a pu libérer beaucoup de partisans. Au fait, moi, c'est Franck. C'est comme ça qu'on m'appelle ici. »

Nathan évita de répondre en donnant son nom. *Je ne sais pas si je peux encore faire confiance.*

« Celui… celui qui a été tué, comment l'appelait-on ?

–Le Général. Un grand général. »

Puis Franck se tut.

Le silence.
La guerre en silence.

Et la nuit automatique immergeant les masses humaines, ce camion au bout de la course. Les secondes muettes, plus lisses que la pierre, glissent sur

le repos des visages. Le trip-hop de la fuite en avant, les corps fondus dans la chaleur et la lourdeur du roulis. Les corps des partisans et leur souffle donne la mesure d’un nouvel air. Que ça fait mal d'être un survivant…

Lucy.
Où es-tu ?
Tout l’espace de la liberté ne suffit pas à
combler ce manque.

Puis Franck remonta de l’apnée où le mutisme l’avait entraîné. « On va bientôt arriver au Maquis. Nous allons tenir une réunion de cellule. Vous n’êtes pas obligé de venir, vous devez être éreinté.

–Si, je veux y assister

–J’ignore si vous y serez admis. »

« Si. S’il est bien celui dont le Général nous a parlé, alors il est des nôtres. »

Celui qui venait de parler n’avait jusque là pas encore attiré l’attention de Nathan. Ses traits se départagèrent enfin des façades d’ombres qui l’enlisaient. Les cristaux de sa barbe et ses lorgnons, comme deux flaques, lui sautèrent alors aux yeux. L’homme de la bibliothèque, celui qui avait apporté le livre !

« Vous… , entama Nathan.

–Je te connais pas, petit, mais j’en sais suffisamment pour me porter garant de toi. D’ailleurs, on m’appelle Garant. »

L’avait-il reconnu ? Il n’osa pas le demander.

Chaque mot était arraché de haute lutte au silence. Ce soir-là, le silence était trop bien armé. A

mûrir d'autres mots, des mots qui tuent. Pour les lancer plus tard à l'ennemi.

Les mots qui bientôt allaient fleurir à grand bruit.

Du temps passa encore à travers les vibrations de la carrosserie. Il s'arrêta en même temps que le véhicule. Garant reprit la parole qu'il avait laissée dormir dans un coin : « Nous y sommes. »

« On a prévu des couchages pour les nouveaux-venus. Pour l'assemblée de ce soir, si vous êtes trop fatigué…

–J'ai eu tout le reste de ma vie pour me reposer, M. Garant.

–Bon. Dans ce cas, je vais tacher de savoir si vous pouvez rejoindre la réunion. »

Nathan voulut dire merci, mais se ravisa au dernier moment. Les formules de politesse aviliraient sa gratitude. Il exprimerait sa reconnaissance plus tard. Pas en paroles, mais en actes.

Ce ne fut pas sur l'incandescente lumière ni sur l'air libre que les portes s'ouvrirent. Ils étaient dans un hangar fermé. Seul un néon proche du dernier soupir détachait les hommes des ténèbres.

« Bienvenue au Maquis ! », sourit Franck.

Tout était sombre, nu. Comme en prévision des cachots, les cachots noirs qui suivraient les cellules blanches pour ceux que l'Alert Agency prendrait. Toujours avec la même avarice de langage, les hommes débarquèrent. Les valides portant les blessés, les blessés portant les morts. Revenant de la victoire en sachant combien c'était une défaite.

Franck fit un geste à Nathan :

« Venez par ici.

–Qu'y a-t-il ?

–Je dois vérifier si vous n'avez pas de capteurs.

–Vous… vous me prenez pour un espion ?

–Je ne vous prends pour personne en particulier. Mais on a pu dissimuler des capteurs dans vos vêtements pendant votre incarcération. », conclut-il en présentant une sonde électronique.

La fouille dura quelques temps, où les deux hommes parlèrent un peu. Et sympathisèrent. Franck avait à la fois la force d'âme d'un vétéran et la candeur qu'il fallait pour rester accessible. Il lui confia quel traitement spécial réservait l'Alert Agency à certains de leurs prisonniers. Nathan en fut d'autant plus soulagé de leur avoir été soustrait.

« Pourquoi m'avez-vous pris en photo, Franck ?

–Ça peut servir. Allons-y, maintenant. Nous sommes attendus. ».

Ils rejoignirent les autres, et tous s'avancèrent en procession à travers le naphte des souterrains. De savoir qu'il existait bel et bien une conspiration, d'atteindre son épicentre, Nathan sombrait dans l'ivresse des profondeurs.

« Où sommes-nous ?

–Appelons ça les Catacombes. »

Au-dessus de sa tête, des arcades comme la voûte d'un sous-marin, leurs lampes de poche en fanaux étouffés. Les révolutionnaires progressaient toujours plus bas.

Autant par peur que par honte.

Par honte de s'insurger dans un monde de nantis.

Et tout au fond, un ancien abri anti-atomique. La réunion allait commencer. Les murs nus et la voûte du plafond pesaient sur leur nuque du poids de toute la ville. Aucun décor. Juste une grande table avec ses sièges, pour ce qui semblait à la fois récent – un abri datant de la guerre froide – et si vieux.

Un hypogée.

Un tombeau.

Autour de la table, en tout douze personnes. Leurs visages peints de ténèbres. Une place était vacante.

« Le Général étant tombé au combat, c'est moi qui présiderai la séance ! », annonça Garant.

« Tout d'abord, laissez-moi vous présenter celui que nous nommerons le Dauphin, poursuivit-il en désignant Nathan.

–Pourquoi donc le Dauphin ?, demanda ce dernier.

–Disons que tu as su nager en eaux troubles en conservant ton innocence… ».

Les visages rirent en chœur.

« Disons aussi que j'ai toute confiance en lui. Je vous demande de faire de même.

L'indicateur qui nous a contacté en composant le numéro secret nous a bien renseignés. Bien des nôtres ont pu être sauvés aujourd'hui. Le Dauphin était parmi eux. Si le Général n'avait pas trouvé la mort dans l'affrontement, l'opération aurait été un succès sur toute la ligne.

–Je ne comprends rien, trancha Nathan. Qui êtes-vous ? Quelle est cette histoire de Dauphin ? ».

On avait servi du pain de mie et du vin d'Australie. Les gens se restauraient en silence, d'une faim fraternelle. C'étaient donc ainsi, les repas des idéalistes…

Etait-ce l'aigre du vin, la mollesse du pain de mie, ou l'ambiance générale qui remontait en lui le souvenir ou la rêverie d'un repas bien différent ?

Ce jour-là, dans Principal Street, un seul magasin n'est pas ouvert. Fathill, tissus et confections, on ferme pour cause d'anniversaire de mariage. Ce sont les Noces d'Argent, le patron a convié Nathan dans son salon à l'étage. La patronne nous a concocté un menu plaisir dont vous m'en direz des nouvelles ! En entrée des feuilles de marguerite sur un lit d'amarantes et pour les accompagner un crémant aux notes de musique. La table est pleine à craquer d'une bordée de petits cousins, produits à la chaîne par des tantes squelettiques. Des croquements et des crissements de dents écrasent la verdure. Rouge comme une forge, le patron aspire la liqueur en un long gargouillis. D'un gramophone dégouline un air des Beatles, ça lui rappelle l'époque où il avait failli devenir hippie. Un agglomérat de chairs se présente à la porte, c'est la patronne avec la suite des réjouissances : un sauté de biche aux œillets dans sa mousse en velours. Des clameurs caquètent leurs couacs, on applaudit comme au café-concert.

Et ça croque jusqu'à l'os, ça poisse aux lèvres et ça se rince le gosier avec une flûte ambrée et l'ambroisie de son parfum. Passablement éméché, le

pasteur raconte comment il dresse son chien à attaquer les chats, ces bêtes si sournoises.

« En parlant de ça, entame le grand-père la bouche ouverte, il ont dit aux infos qu'on pouvait s'faire cloner son chien!

–En voilà une fière idée, surenchérit la patronne entre deux goulées, on pourrait faire ça quand le nôtre y mourra ! ». Puis elle reprend son éclusage de la sauce au miel.

Affalé sur le canapé, Crapsy le chien obèse ne semble guère de se soucier de connaître une seconde vie.

Derrière la buée de la fenêtre, un homme marche sur les toits le nez au vent. Personne ne le voit. Toutes les figures sont tournées vers le bébé qui digère bien. On annonce le dessert comme la cerise sur le gâteau, on va manger secret et sucré : une marquise aux fraises pour les adultes. Et pour les enfants… des pommes d'amour ! Le vin aigue-marine glougloute dans les verres, bouclant la boucle.

On déboucle les ceintures afin que reposent les ventres. Toute retenue se perd, en cacophonies de faces essoufflées et de nez coulants. Pour suivre cette mise en bouche, voilà qu'ils gueulent les premières histoires grasses du banquet, les croissants se trempent dans l'absinthe pour trouver l'inspiration.

Et Nathan, au milieu de ce fiasco à base de café et d'armagnac, Nathan repense à Eleanor… qui ne s'est pas souvenu de lui. Eleanor-tu-ne-corresponds-pas-à-mes-critères.

Et à l'autre jour ; ce pigeon, il lui manquait un bout de patte et il ne l'a pas nourri.

Un repas de gens normaux, en somme.

Nathan, réveille-toi !
Te rends-tu compte de la situation ?
Le maintien, c'est tout ce qu'il te reste !

Réveille-toi, on te parle !

Franck, qui était présent, annonça : « En effet, nous vous devons une explication. Nous sommes les agents de Silent War, le mouvement de résistance. Quant à l'histoire du Dauphin, nous en parlerons plus tard. Mais il me semble que vous avez déjà compris. ».

Nathan médita sur ces paroles un instant, et pâlit à la révélation qui lui était faite.

« La résistance contre le régime ?, poursuivit-il pour garder bonne figure. Moi aussi, je pense être opposant au régime. Mais vous, que vous lui reprochez-vous au juste ?

–Le contrôle absolu qu'il compte exercer sur nos pensées et nos destinées, éclaircit Garant. La mascarade de démocratie qu'il entretient pour museler le peuple. Son culte du secret au sujet de ses activités militaires et économiques.

–Mais qui est le régime ? La Cité ? Le gouvernement ? L'armée ? Les firmes multinationales ? La mafia ?

–Certains ont même affirmé qu'Henry Wagrand, le fondateur de La Cité, serait toujours vivant et dirigerait le pays dans l'ombre. Ça lui ferait cent-dix ans, quand même. Je dirais que le régime, c'est un peu tout cela à la fois. C'est l'axe du mal en général.

–L'axe du mal ? Comment pouvez-vous affirmer ça ?

–On ne peut pas prouver que c'est l'axe du mal. Nous l'affirmons, c'est tout. », coupa Franck.

L'ébène de son visage mangeait le noir de l'ombre alentours.

« Laissez-moi vous donner mon exemple personnel. Un jour, j'ai traité mon voisin de nazi parce qu'il frappait mon fils. J'ai été condamné pour propos diffamatoires. On n'a pas pu prouver qu'il frappait mon gamin. Son témoignage et ses marques ne suffisaient pas. En revanche, j'avais qualifié mon voisin de nazi devant tout le monde, une dizaine de gens ont témoigné contre moi. Son avocat a argumenté sur le fait que mon voisin n'avait jamais tenu de propos nazis. Il ne détenait pas d'objet ou de textes liés à cette doctrine. C'était donc de la diffamation !

Où se situe l'axe du mal, à votre avis ? S'est-il clairement annoncé ? Je ne crois pas. L'axe du mal est toujours propre sur lui. Tous les nazis n'ont pas un portrait d'Adolf Hitler dans leur salon. Ce serait trop facile.

–Il serait bien présomptueux de prétendre savoir qui est le régime », compléta un autre participant.

Il s'agissait d'un petit homme avec un bouc taillé en pointe, et toute une toile de rides autour des yeux. Ses yeux perçaient les ténèbres sans peine. En parlant, il faisait rouler sous son doigt une alliance fendue de tout un côté, rythmant ainsi chacun de ses mots.

« Certes, Kalinski, répondit Garant, nous n'avons pas encore identifié la tête, mais nous

connaissons le corps. Et si nous tranchons le cou, la tête tombera. Quelle qu'elle soit.

–Cela dit, on peut au moins admettre que La Cité n'est pas sous la coupe d'un régime nazi, intervint un hispanique soixantenaire qui se nomma Stone. Le régime n'est pas basé sur le racisme. L'Etat ne sert pas une élite raciale, ou religieuse. Alors qui sert-il ? L'économie ? ».

Stone avait le timbre doux de ceux qui ont perdu foi en la violence. Son visage paraissait avoir autant souffert, être aussi vieux que ceux de Kalinski et Garant. Presque aussi vieux que le Général.

« A mon avis, l'Etat ne sert pas l'économie, répliqua Garant. En fait, c'est la même entité. Il n'y a ni compromission ni corruption, mais un réel désir idéologique de servir les puissants. Ou plutôt d'être la puissance. La seule puissance.

–Trancher la tête…, reprit Nathan. Mais pour y greffer quoi à la place ?

–Je serai tenté de répondre : « rien », fit Kalinski.

–Nous connaissons tous la nature de tes idées, admit Franck. En général, nous serions tous pour greffer plusieurs têtes. Permettre les contre-pouvoirs.

–C'est un monde de lobbies, de compromis et de demi-mesures que vous voulez ?, tonna Stone. Seul un gouvernement fort pourra succéder à La Cité tout en faisant barrage à la corruption, au totalitarisme et au chaos.

–Surtout, il faudra redistribuer les richesses, céder les moyens de production aux ouvriers, construire un système plus équitable. Au nveau national et international ! La Cité tient

depuis trop longtemps une grande partie du monde sous sa botte, il serait temps de rembourser..., s'éleva une voix.

–J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça, asséna Stone.

–Laissez-moi me présenter au Dauphin. Ici, on m'appelle Audrey », coupa une femme qui ne s'était pas exprimée jusqu'à présent.

A la finesse de ses traits, Nathan ne lui donnait pas plus de trente ans...

En fait, il ne suivait plus du tout le fil de la discussion. Un gouffre de peur moulinait son corps et son esprit.

Le général… Mon… Je ne suis pas très sûr d'avoir bien vu. Je ne suis pas sûr… Est-ce vraiment une balle ennemie qui l'a atteint ?

Il tenta de se maintenir une contenance. Il assemblerait bientôt le peu de courage qui lui restait pour tirer tout ça au clair.

« Je voulais donner mon avis sur la question, poursuivit Audrey. Sans parler de marxisme, il est clair qu'il faut reconstruire des bases plus saines. Il faut prendre une autre direction. Un monde où la justice et la compassion auraient leur place. Pas un monde de lutte pour le profit. Assez de se prétendre un pays développé et de propager la loi de la jungle dans le monde entier !

–Encore une fois, ce débat n'est pas d'actualité, modéra Garant. Ce sera au gouvernement provisoire d'évaluer les changements nécessaires.

–Gouvernement provisoire !, ricana Kalinski. Quand comprendrez-vous ? C'est le

gouvernement qui fait la perte des hommes ! Regardez La Cité. Vous verrez que l'enfer est pavé de bonnes intentions. La propriété privée et la liberté d'échanges entraînent le capitalisme impitoyable, le souci de sécurité et de justice entraînent la surveillance, le flicage, et remplissent les prisons. L'alternance politique a créé cette instance supra-politique que personne n'identifie et qui régit tout ! La démocratie… Aussi utile soit-elle, c'est un organe qui s'est trop développé. C'est devenu une tumeur qui nous étouffera tous ! L'homme n'y a plus sa dimension, ce n'est qu'une entité écrasée par la loi des grands nombres !

–La loi des grands nombres, oui, c'est bien la seule règle qui régit encore ce monde, soupira Audrey. Avant d'être à Silent War, j'étais professeur. Mais suite à une prise de sang obligatoire, on a découvert que j'étais toxicomane et on m'a licenciée. Personne ne m'a aidée à m'en sortir. La société a préféré protéger la communauté contre l'individu. C'est toujours le même scénario. Seule la répression frappe les esprits, d'après le régime. Tout le monde suit. Ce régime prétend donner la priorité à la sécurité et il a sabré toutes les structures d'éducation et de prévention. Le chaos a pris une ampleur sans précédent. Il n'y a plus personne pour faire un geste vers ceux qui sont dans la détresse. A part les policiers en armes.

–Que croyez-vous que fera votre gouvernement provisoire ?, reprit Kalinski. Il traquera les responsables, tondra les femmes. Et à l'heure

de la transition, il fera : « Désolé, on va rester là encore un peu, il reste des troubles à calmer, n'est-ce pas ? ». Il y a trop de fric, trop de pouvoir et trop de chair humaine en jeu pour qu'on puisse instaurer une véritable démocratie !

–Encore cette vieille tentation anarchiste, ironisa Stone.

–Hé oui, l'anarchie ! tempêta Kalinski. Et pourquoi pas ? Que les rues soient rouges, que tout brûle ! On verra bien ce qui renaîtra des cendres !

–Je propose qu'on ignore les propos de Kalinski pour se concentrer sur l'ordre du jour, intervint Garant.

–C'est ça, ignorez mes propos !

–Parfois, acheva Audrey, je désespère de voir une issue heureuse à notre révolution. N'y a-t-il donc vraiment rien à sauver dans le régime actuel qu'on ne puisse l'améliorer sans le renverser ?

–Il y a tout à sauver, répondit Garant. Le régime ne recherche que le bien de tous. Mais comme l'adéjà dit Kalinski, l'Enfer est pavé de bonnes intentions. Peut-être vous a-t-on déjà raconté cette histoire :

Un jour, le Christ revient sur Terre, bien décidé à sauver les hommes pour de bon. Il a compris la leçon de son échec précédent. No more mister nice guy. Plus question de tendre l'autre joue ou de subir la Passion. Il met la pâtée aux pharisiens, et répand la bonne nouvelle. Quitte à mettre du plomb dans la tête à ceux qui ne comprennent pas. Les hommes ne veulent pas être sauvés ? Ils le

seront contre leur gré ! Grâce à ses super-pouvoirs et une armée de fanatiques, il se juche sur le trône terrien. La place qui lui est due. C'est le Roi des rois, après tout !

Le voilà instauré Guide Suprême. Il est debout à sa tribune dans son grand uniforme, pour un nouvel ordre mondial ! ».

Garant fit alors un salut martial, pointant l'index et le majeur accolés vers le ciel !

« La suite, vous la connaissez…

–Oui, on la connaît, maugréa Kalinski. Et vous là, puisqu'on vous nomme le Dauphin, quelle est votre opinion sur la question ? ».

Nathan n'était plus qu'un bloc froid. Des gens si importants, peut-être les futurs sauveurs, lui demandaient son opinion ! Personne ne lui avait jamais demandé son opinion.

« Je… Je ne sais pas. Je crois que je voudrais…

… qu'on soit tous libres. »

« La liberté… Sûrement le plus grand fléau de l'humanité !, grinça Stone.

–On pourrait passer le reste de la soirée à refaire le monde, conclut Garant. Peut-être même qu'on y arriverait. Mais quand bien même, demain tout serait à recommencer. »

Un doute saisit la moelle de Nathan :

Tout à l'heure, ils ont parlé d'un indicateur… Qui est cet indicateur ?

...

Sans doute quelqu'un de confiance, vu la réussite de l'opération. Ils ont parlé de numéro secret… Se pouvait-il que les rebelles même ignorent son identité ?

Tous s'étaient mis à polémiquer sur divers sujets, toujours parlant de révolution, mais sans réel débat central. Ce brouhaha figea en Nathan les épines de l'anxiété. Cette rumeur quimontait, ce bruit désordonné, lui évoquait soudain autre chose.

Le grondement d'un pick-up.

Garant éleva la voix au-dessus des autres : « Votre attention ! ».

« Je disais donc qu'on ne connaissait pas la tête, mais qu'on pouvait trancher le cou…

Il est temps de vous en dire plus sur l'opération que nous préparons ensemble de longue date. Le projet Décapitation.

Le cou, c'est le Président, William Donley. »

Tous se turent.

« C'est lui qui fait la jonction entre La Cité et le gouvernement occulte.

–Le gouvernement occulte ?, s'enquit Nathan. Mais alors, quel est le rôle du gouvernement officiel ?

–C'est une façade. Tout comme le parti de l'opposition, d'ailleurs.

–Que ce serait-il passé si j'étais parvenu à rentrer dans l'hémicycle, au Parlement ?

–Vous êtes un inconnu. Quel poids auraient eu vos paroles ? Et auriez-vous su leur parler ? De toute façon, à mon avis, vous n'auriez trouvé personne à l'intérieur.

–C'est impossible ! On n'a pas pu nous mentir à tel point !

–Vous êtes sûr ? Comment peut-on reconnaître le mensonge quand on n'a jamais vu la vérité ?

–N'y a-t-il vraiment aucun moyen de parler au peuple ?

–Le peuple est un veau. Il suit l'ordre établi. Nous devons le sauver contre son gré.

–Vous voulez vraiment déclarer la guerre ? Tous les attentats, c'était vous ?

–Non, les attentats, ce n'est pas nous, soupira Garant. C'est l'axe du mal, encore une fois. Le poison et l'antidote vendus dans le même flacon. Nous n'allons pas déclarer la guerre. Nous sommes bien trop peu nombreux et nous pas l'appui d'une puissance étrangère. Mais si nous sommes trop faibles pour abattre le corps, en revanche – comme je le disais –, nous sommes assez forts pour trancher le cou.

–Vous allez tuer le Président ?

–L'un d'entre nous va tuer le Président. »

Tous n'avaient plus que la gravité sur le visage. L'atmosphère était aussi rafraîchissante qu'une pluie de goudron.

« A quoi ça pourra-t-il servir de le tuer ?

–Car c'est à son niveau que le lien est le plus lâche entre le gouvernement officiel et le gouvernement occulte. Nous avons un homme dans la place. La panique engendrée lui permettra d'organiser une prise de pouvoir

la plus légale possible. Il arrivera à prendre la parole. Avant que le régime ne réagisse, il aura réussi à soulever le peuple ! Alors seulement, il pourra y avoir des élections, de véritables élections. Pas comme celles qui se trament en ce moment, et qui veulent nous laisser l'illusion du choix.

–Mais nos chances de réussite sont minimes, insinua Audrey.

–Aussi minime soit-elle, c'est la première fois que l'insurrection a une chance. Comprenez-vous l'espoir que cela représente ? Libérer la nation au prix d'une seule vie humaine. Ça vaut le coup d'être tenté ! ».

L'espoir ! Un mot si rare à entendre ! Oui, c'était bien l'espoir qui maintenant triomphait et faisait battre leurs cœurs à l'unisson !

« Mais le Président… Qui va le tuer ?

–Tout était déjà prévu. Demain, dans la course aux élections, le Président doit faire une grande parade à Salvation Avenue. C'est à ce moment-là que nous aurions frappé.

–Que nous aurions… ?

–Oui… L'homme qui aurait tenu le bras armé, ç'aurait dû être… Le Général. »

Silences.

« Assez du Général !, tempêta Kalinski. C'était le seul homme au monde à pouvoir agir ? Tout est préparé d'avance ! La tâche est

techniquement simple ! Pas besoin d'un héros ! N'importe qui peut le faire à sa place !

–Alors qui ? »

Silences.

« Procédons à un vote !

–Qui se porte candidat ? ».

Silences.

« Je vois encore ici plus d'hommes d'idées que d'hommes d'action… », constata Garant.

Franck se leva d'un trait :

« Je suis candidat !

–Franck, nous connaissons tous ta valeur. Mais tu as un autre rôle à jouer dans cette opération, tu le sais.

–Garant, tu nous prends au dépourvu, annonça Stone, comme du reste dans toute cette affaire ! Mais maintenant, nous ne pouvons plus reculer, c'est demain ou jamais, alors nous devons choisir quelqu'un.

–Je vais proposer quelqu'un, enchaîna Garant. Il acceptera sans doute, même si sa modestie l'a empêché de se présenter.

–Qui donc ?

–Le Dauphin ! ».

Instantanément, Nathan sentit la surprise et la peur l'engourdir d'un coup sec. Et l'ensemble des regards se verrouiller sur lui.

« Moi ?

–Je ne vois personne d'autre pour remplacer le Général dans cette mission.

–Il en est incapable !, trancha Stone, fou de rage.

–Comme nous l'avons dit tout à l'heure, la tâche est techniquement simple, précisa Franck. Un enfant pourrait le faire. Alors pourquoi pas lui ? Mais pourquoi lui ? J'avoue me poser aussi la question, Garant.

–Vous savez qui il est. Et il a déjà fait ses preuves. ».

Il a déjà fait ses preuves ? Que Garant savait-il pour affirmer ça ?

« Peut-être faudrait-il d'abord lui demander son avis, fit Audrey.

–Je… Je ne sais pas quoi dire, répondit Nathan. Ça me paraît si disproportionné…

–Ici, tout le monde a son rôle, expliqua Garant. C'est le vôtre.

–Alors, que décidez-vous, vous que l'on nomme le Dauphin ? », réitéra Audrey.

Nathan était toujours resté à la base. Et voilà qu'on lui faisait prendre l'ascenseur et griller tous les étages d'un building pyramidal pour atteindre le sommet ! Mais que l'attendait-il en haut ?

Derrière la porte où il était écrit : « Mr le Président » ?

Sentir dans chacun de ses os la vitesse de l'ascension.
Et le poids du vertige.

Mr le Président.

Une pile de présidents le regarda passer de ses yeux gris. Une pile de visages graves, de cheveux argentés, une pile de traits coupés et une bouche qui parle au rythme d'un hachoir :

« Hier encore, la nation a été attaquée. Aujourd'hui, toujours, nous sommes menacés par les actes des individus qui ne respectent plus les valeurs qui ont fondé notre patrie. Les valeurs qui chaque jour vous assurent la santé, la prospérité et la sécurité.

Aujourd'hui, je demande à chaque citoyen de défendre sa nation ! ».

Je voudrais tant que l'ascenseur retourne en arrière !

Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

« J'accepte ! »

Tous acquiescèrent en silence.

Tous. Y compris le traître qui se trouvait forcément parmi eux. Ça, Nathan le savait jusque dans ses gènes.

Enfin, Kalinski toussa dans son poing, puis desserra les mâchoires :

« Une seule question : savez-vous tirer ?

–Oui, mon père m'a appris. ».

Kalinski ouvrit alors un petit coffret. Il en tendit le contenu à Nathan :

« Bienvenue dans Silent War. Ceci au cas où vous seriez pris. ».

Ils ne DEVAIENT PAS le prendre.

« Franck, Kalinski, restez avec moi. Nous allons exposer les détails de l'opération au Dauphin. Vous autres, vous pouvez vous retirer. Moins de gens connaîtront le dispositif, mieux ce sera. »

Tous regagnaient maintenant leurs quartiers.

Sur le chemin, Garant frappa le dos de Nathan, d'une main paternelle. Ils étaient seuls dans cette coursive. Garant avait un léger sourire. Une lampe s'éteignit, le sourire de Garant disparût du même coup.

« Ce que vous ferez demain comptera beaucoup pour vos camarades.

–Ce sont des rebelles, mais sont-ce vraiment mes camarades ? Je me le demande.

–La vraie amitié ne s'exprime pas par les mots, mais par les actes.

–En serai-je digne ? Je suis un fou. Vous êtes des sages.

–Certainement pas. Les sages ne font pas la révolution. Les sages n’engagent pas un combat perdu d’avance.

–Pourquoi serait-il perdu d’avance ?

–Car pour le gagner, il faudrait flinguer l’humanité toute entière. A commencer par nous-mêmes.

–Il n’y a pas de salut pour l’homme, d’après vous ?

–L’homme n’est qu’un singe et même Dieu a échoué à l'apprivoiser ! Bon… Que cette conversation reste entre nous.

–Alors, une seule question… M’avez-vous vu à la Bibliothèque ?

–Non.

–J’ai l’impression que vous mentez.

–Attention à vos paroles, Mister Bancroft. Pas trop d’arrogance, je vous prie. N’oublie pas qu’on t’a choisi uniquement parce que le Général était ton père. ».

Papa.

Tu me manques, sais-tu ?

Et nul n’est doux, du mensonge ou de la vérité.

J’ai perdu.

J’ai perdu les horaires du train pour l’ailleurs. J’étais dans la rue, je le consultais. Je rêvais

déjà à mon futur départ. Le fœhn s'est levé et me l'a arraché. Je l'ai vu s'envoler dans la lourdeur du ciel. Puis il a disparu, fondu à l'immensité. Je l'ai imaginé battre des ailes à travers les nuages, prendre les courants ascendants au-dessus des cheminées, puis faire du rase-mottes au gré des grandes avenues. Il a dû faire des loopings autour du carrousel, piquer au son du marteau-piqueur et remonter en chandelle sous le feu des réverbères. Il frissonne sous l'air frais à l'odeur de brioche. Les flaques d'essences prismatisent son reflet, à travers le plomb et le tourbillon des fumées.

Aveuglé, perdu, il se heurte à des barbes rêches, des foulards de soie. Il continue, les rires et les pleurs le portent.

Je l'ai suivi en pensée, puis j'ai couru dans sa direction. Je me suis lancé dans le tumulte à pleins poumons, j'ai traversé les klaxons à la recherche de son frémissement. Mes pieds ont foulé des automnes au fur et à mesure que la ville se déroulait. J'essayais de suivre sa trace entre les immeubles sans remords. Mon souffle s'allongeait, se tartinait sur mon passage. Je devais l'attraper avant sa collision avec le soleil, j'étais devenu sourd aux néons et aux étoffes, focalisé sur cette poursuite, étranger au vaste épanouissement de choses et de gens partis à ma rencontre.

La Cité, oui La Cité aurait pu être autrement !

Je courais dans cette ville sans nom ; déjà le train partait, emportant tout un monde de passagers clandestins. Mais je savais bien que l'horaire était encore ici, à zigzaguer sans itinéraire. Il croisait des maisons closes et des hôtels-dieux, dormait à la belle étoile pour se réveiller au bureau de change.

Je l'ai cherché dans la campagne blanchie de l'aube, dans le vieux crépuscule des heures brunes, dans le midi quelque part et quelqu'un. Il est certainement entré dans ce café d'où sortent des effluves et des rires.

Alors, j'y suis allé.

à une table une fille

et ses yeux souriaient

alors j'ai su

que je l'avais retrouvée

Lucy

Tu me manques, sais-tu ?

Nathan se retourna encore une fois dans son lit de camp. Ce fut le seul rêve agréable de sa nuit. La nuit la plus longue de sa vie. Une nuit de quelques heures.

Il fit un instant rouler dans ses doigts l'objet que lui avait donné Kalinski à la fin de la réunion.

Une capsule de cyanure.

7.

Huit heures du matin. Quelques mamies se pressent dans les premiers cyber-cafés ouverts, à l'assaut des *chats* de drague pour veuves encore fraîches.

Quelques mamies cliquent vers le bonheur.

A l'aube d'un nouveau monde.

Prisonnier dans un habitacle de fer, un homme attend. Depuis cet espace confiné, il a un excellent point de vue sur La Cité.

Sur Salvation Avenue.

Tapis rouge de l'aurore en fin de siècle, l'avenue, large saignée, dont les arcs de triomphe dessinent la colonne vertébrale, s'étend à bouffer l'horizon.

L'horizon rétréci à cette seule envergure, occulté qu'il est par les immeubles albinos, de tous côtés, en rangées d'idoles.

Au loin, on devine, à la fin de la montée, le Palais Présidentiel.

Comme un avant-goût de sa présence, tendus en haut de l'asphalte, des jalons entre les arcs de triomphe, les banderoles pourpres :

DO IT FOR FREEDOM : RE-ELECT
WILLIAM DONLEY

L'air n'est plus que du plomb en fusion.

A l'intérieur, on ne respire que par accident, il fait noir comme au fond d'un cauchemar. Comme dans le ventre de sa mère à l'heure de sa mort.

Dans l'avenue impériale, ni véhicules ni piétons. Pas âme qui vive sur l'artère

principale. Elle qui d'ordinaire concentre assez d'âmes pour donner le pouls de La Cité entière, aujourd'hui c'est un no man's land digne de Stalingrad. La Cité entière retient son souffle.

Tout du long, deux lignes de fuite en barricades. Sur chaque ligne se masse d'un côté un cordon de police, et de l'autre le peuple. En attente.

Depuis son cockpit, un homme a une vue imprenable sur la scène. Il est invisible et pourtant, il sent que tous ces visages en contrebas, tous ces visages se tournent vers lui, le reconnaissent et l'accusent.

Il y a sûrement Pillsteed, sous un nuage de phéromones, fourré au milieu du plus gros tas de jolies filles qu'il a pu trouver, sans prendre ombrage de leurs grimaces dégoûtées.

Adossé à la porte de son taxi, Rex s'allume une cigarette en ricanant.

Complètement aphone, Corinne Zao s'agrippe à un réverbère et fixe le trottoir.

Dans son cockpit, le chaud et le froid broient le corps de Nathan. Son cœur ne sait plus à quel rythme battre, se perd dans une danse primitive. Il ne peut plus respirer, il a oublié comment faire. La fatigue et la tension nerveuse le plient dans leur étau.

En bas, Rex l'a sûrement vu, il lui sourit, malsain, amical.

Au loin, le cortège des moteurs bouleverse l'horizon.

Des caméras de télévision, se déplacent sur le rail de leur pylône, pour trouver le meilleur angle. Véritables forteresses journalistiques, ce sont des habitacles complètement clos, d'où ne dépasse que l'objectif de l'appareil.

Nathan est pris dans la trame du temps.
Impossible d'en réchapper.
Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

Un clochard fait la manche. Il tend un lecteur de cartes bancaires. « A vot' bon cœur, m'sieurs-dames ! »

Votre bon cœur.
As-tu eu bon cœur avec Lucy ?

Soudain, c'est son visage dans l'ouverture !
« Nathan, ouvre-moi !
Je t'ai cherché partout, et je t'ai retrouvé ! Oublions cette folie ! Il est encore temps de faire machine arrière !
–Non, Lucy, ce n'est pas possible, c'est ma mission !
–Nathan, regarde-moi ! ».
Lucy, Lucy, Lucy !

plus présente que la Terre elle-même
plus présente que l'espace
plus présente que la vie
et ses yeux, ses yeux…
Un bouleversement vert où tout finit par sombrer.

Ses yeux qui ne savent que dire…

Bienvenue dans le monde de l'irréversible !

« Il est encore temps…

–Oui, tu as raison !
J'abandonne… ».

Ensemble ils descendent, la main dans la main, ces mains si chaudes qu'elles consument la réalité.

Ils fuient à toute vitesse, ils échappent à tout.

Avec dans le cœur le rythme des histoires qui touchent à leur fin.

Le rythme du rideau rouge qui se ferme sur « Happy End ».

Lucy est belle à faire s'effondrer La Cité

sous le Soleil en explosion
blanche à oblitérer la nuit

un sourire sur ses lèvres à éclater le jour

« Je vous déclare unis par les liens sacrés du mariage ! »

Ils fuient à toute vitesse.
Dans une superbe voiture.

Tous sourient à éclater le jour.

Sa mère avec son chien dans les bras,

son chien cloné.

Sa mère avec les volutes sucrés de ses cheveux, aussi blonds, soufflés et croustillants que des grains de maïs.

« Mes chéris…

On n'attendait plus que vous pour le barbecue ! »

Nathan se réveille d'un coup !

Il est tout seul dans son cockpit.

Lucy n'a jamais été là. La carte postale ne s'est jamais écrite.

Il n'y a que la haine.

Il cuit à l'intérieur. Ses mains – encore douloureuses – sont gantées. Ses cheveux sont enveloppés sous une casquette. Sa combinaison bleue ne laisse pas dépasser un centimètre de peau en-dessous de son visage. Surtout, ne pas laisser traîner son ADN.

Dehors, le ciel, trop bleu pour être honnête, découpe les gratte-ciels avec une précision maniaque.

Une cascade ondule tout le long d'une façade vitrée. Les employés qui travaillant derrière ne sont que des empreintes brouillées.

Des mausolées s'élancent en hélices, se fondent aux murailles environnantes. Des titans hybrides s'ébrouent dans le silence des derniers instants. A longueur et longueur d'horizon, La Cité s'éparpille. Tribale, inédite, elle se transforme à chaque mouvement du regard qui erre parmi ses

fractales. Aussi démesurés soient-ils, ses dolmens sont juste des feuilles que le vent agite.

De spirales en dédales, les dimensions perdent leur sens. Plus rien n'a d'envers ni d'endroit. Seulement l'artifice qui triomphe, se joue de la logique et de la pesanteur, symbiose contre-nature de l'eau, de l'acier, du verre et du béton.

La Cité, plus omniprésente que jamais.

La Cité défie Dieu et les hommes,

et braque ses milliards d'yeux sur Nathan.

Elle connaît et anticipe chacun de ses gestes.

Dans quelques instants, il sera pris !

La peur verrouille chacun de ses sens.

Une goutte de sueur tombe par terre. De l'ADN !

Frénétiquement, il la nettoie du pied.

Le cortège présidentiel s'est rapproché.

Les hourras se soulèvent d'une seule masse.

Le Président est debout dans l'une de ces voitures.

Le Président dont il ne connaît le visage que d'après la télé.

Un homme dont il ignore tout.

Qui est-il ?

Aime-t-il sa femme et ses enfants ?

Quels sont ses véritables idéaux ?

A quel point a-t-il trompé le système ?

Cerveau ou pion ?

A-t-il une mère ?

Son visage est moins flou.

Depuis qu'il est dans le viseur du fusil.

Le viseur.

Cette croix si connue de tous qu'elle pourrait devenir le symbole d'une nouvelle religion.

Son visage. Des traits coupés, des cheveux argentés et un sourire tranchant. A quoi pense-t-il quand le cortège s'avance ?

Au peuple ?

A la gloire des anciens Césars aujourd'hui renouvelée ?

Au fric, au pouvoir, à l'impunité ?

Au regard des ses enfants ?

Toute une liesse traverse la foule de part en part, au fur et à mesure que le cortège s'approche.

Parmi les badauds, tous les « conservateurs de compassion » scandent un même slogan, un seul souffle :

DO IT FOR FREEDOM
RE-ELECT WILLIAM DONLEY !

La guerre, elle, continue en silence.

Les doigts de Nathan, sur le fusil de sniper, ne sont plus que de la crispation solide.

Tout est camouflé, personne ne te voit, ne perds pas ton sang-froid !

La vérité, c'est que je n'ose pas tuer cet homme.

William Donley, proche, si proche !

Ses yeux tout en lumière mi-close. Les sourires dont il abreuve chaque homme dans la foule !

L'air en ébullition tord ses traits…

Et révèle son vrai visage !

Le Christ !

Oui, c'est bien le Christ debout dans sa voiture d'apparat, raide sous son costume militaire.

C'est le Christ au visage plus dur que les montagnes.

Son regard n'est que la noirceur de la Rédemption.

Et sa main droite levée, index et majeur joints, imite un salut nazi !

Nathan appuie sur la gâchette !

Clic !

Il n'a pas enlevé la sécurité !

Le temps de le faire, il a perdu sa cible.

Le cercle du viseur parcourt la place en toute hâte.

Des véhicules d'escorte,
des gens,
des motos de la Garde Présidentielle,
le corps trapu d'un building en pleine digestion,
aux chairs granuleuses et tuméfiées,
et dessus, rouge, comme une face,

cette image aux proportions niant toute décence,

une femme en sous-vêtements
rouges
une femme
elle aussi a des cheveux sucrés
et puis des mensurations idéales
un corps d'une pureté mathématique
et puis surtout
cette posture
cette bouche
rouge
ce regard qui exprime toute l'offrande
et le pouvoir qu'elle sait posséder
celui de la concupiscence tarifée
de ce regard de maîtresse
qui balaie les regards amoureux
de toute une vie
rouge

ce slogan
écrit
qui se superpose au slogan présidentiel
scandé

« Si tu en veux plus,
envoie un SMS au 6969, et tape *HOT* »

Eleanor !
Eleanor-tu-ne-corresponds-pas-à-mes-critères !

Eleanor, son amour de jeunesse, c'est elle !

Les mains de Nathan sont si moites qu'elles glissent sur la crosse !
Il a failli tirer sur l'affiche, entre les deux yeux, et compromettre toute l'opération.

Son cœur n'est plus qu'une boîte à rythmes hardcore, une batterie de black metal aux fûts prêts à crever !

La paranoïa monte si fort dans son cerveau…
Les murs du cockpit…
Sûr qu'ils sont transparents, et tout le monde le voit !
Sûr que les snipers de la Garde Présidentielle l'ont tous déjà en ligne de mire !

Non, Nathan, ressaisis-toi, on t'a assigné une planque parfaite, tu ne risques rien…

Et ne te dérobe pas à ta mission, tu n'as pas le choix.

Bienvenue dans le monde de l'irréversible.

Un craquement derrière lui !

Il tourne aussitôt le cou dans cette direction !

Un homme assis dans un fauteuil d'ombre.

Ses lunettes forment deux yeux ronds à travers le vide.

« Parlez-moi de votre mère… »

Nathan crie à s'arracher les cordes vocales !

Non !

Il a plaqué la main sur sa bouche. Juste à temps.

Son cri a provoqué un cataclysme intérieur, mais n'a alerté personne. Derrière lui, il n'y avait aucune voix. Bien sûr. Son front, ses bras ne sont plus que sueur, ses mains tremblent à ne plus savoir où sont leurs doigts.

De nouveau, William Donley est dans la ligne de mire.

Il n'est plus Jésus.

C'est juste un homme.

Un inconnu.

Nathan n'en peut plus, il avale tout le sel de ses larmes, il ne sait plus quoi faire.

Donley…

Si proche…

Le point où le régime est le plus exposé.
Le seul défaut de son armure…

Juste à appuyer sur la détente,
et être un héros.
Exploser la tête de ce type !

Donley…
Si proche…

Si proche qu'il discerne chaque nuance de son regard, gris aux confins, doré en son centre, un regard où naît une nuée d'étoiles.

Le regard d'un homme à l'aube de sa mort !

Il n'y aura pas d'autre occasion.

Nathan lâcha la gâchette.
« Non ! Je ne peux pas le faire ! »

Dans sa poche, la capsule de cyanure…

Tout un essaim de papiers vole des toits, autant de messages en migrations, les hommes hurlent et rient, Donley sourit…

Un sourire d'enfant…

Et puis cette voix rugit dans le crâne de Nathan, la voix de son père !

« Tire !
Fais-le !
–Papa, je ne peux pas !
–Il veut tuer ta mère !

Tue-le avant qu'il ne le fasse !

Tue-le ! »

Haine
Peur
Colère
Amour
Abandon !

« Regarde, Lucy ! »

A l'injonction de son collègue, elle reposa son livre et se retourna. Plus belle encore qu'à l'accoutumée dans l'ampleur de son angoisse. Elle qui n'avait pensé qu'à Nathan depuis des jours, elle prêta réellement attention à autre chose pour la première fois.

Elle se tenait juste à côté de la salle de pause. Par la porte ouverte, son collègue lui désignait la télévision :

« Ça y est, le Président fait son grand final avant sa réélection ! »

Gros plan sur la scène en direct.

Elle discerna très exactement chaque trait de l'homme ; ses yeux gris, ses cheveux argentés, ses traits coupés.

Et son sourire d'enfant !

Son sourire d'enfant derrière la pluie colorée des papiers…

Comme si le son était allé plus vite que la lumière, on entendit des cris si grands qu'on eût cru une levée de boucliers,

puis seulement enfin

un troisième œil
fleurit sur le front du Président.
Rouge !

Les caméras, prises de folie, bondirent dans toutes les directions, à la première qui débusquerait le tireur ! Donley se renverse. Comme un pantin.

Des sirènes, des gardes du corps dégainent leurs flingues, la foule se piétine, les barricades tombent.

Mais l'objectif ne trouve pas le tireur !

En revanche, Lucy comprit.

L'une des caméras de télévision, dressée au bout d'un pylône mobile sur rail, reculait… Comme de nombreuses autres dressées sur le site, c'était une véritable forteresse journalistique, un habitacle complètement clos qui pouvait abriter un homme, et d'où il ne dépassait que l'objectif de la caméra.

L'objectif…

Il en sortait un filet de fumée…

Presque invisible…

Et au sommet du cockpit…

Il y avait un drapeau blanc.

Lucy hurla !

Mais dans la bibliothèque, personne ne remarqua. Car tout le monde hurlait.

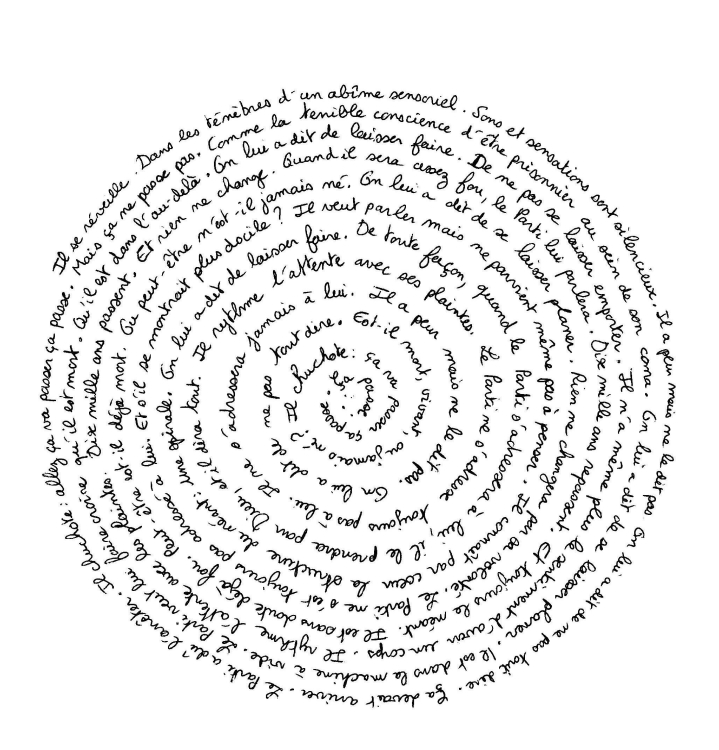
A la télé, l'image divaguait toujours.

A travers la panique générale, un homme, Clifford Boorman, s'arc-boute en bouclier vivant au-dessus sa fille Betsy :

« C'est rien, ça va passer ! Papa est là, tu ne risques rien ! Viens, on va rentrer à la maison… ».

Le cockpit reculait toujours sur son rail, pour mieux gruger la balistique. A l'intérieur, Nathan, et ses dernières pensées :

« Je ne suis pas un libérateur… Je suis un assassin ! ».


Il se réveille. Dans les ténèbres d'un abîme sensoriel. Sons et sensations sont silencieux. Il a peur mais ne le dit pas. On lui a dit de ne pas tout dire. Ça devait arriver. Le Parti a dit l'arrêter. Il chuchote : allez ça va passer ça passe. Mais ça ne passe pas. Comme la terrible conscience d'être prisonnier au sein de son coma. On lui a dit de se laisser planer. Il est dans la machine à vide. Le Parti veut lui faire croire qu'il est mort. Qu'il est dans l'au-delà. On lui a dit de laisser faire. De ne pas se laisser emporter. Il n'a même plus le sentiment d'avoir un corps. Il rythme l'attente avec les plaintes. Dix mille ans passent. Et rien ne change. Quand il sera assez fou, le Parti lui parlera. Dix mille ans repassent. Et toujours le néant. Il est sans doute déjà fou. Peut-être est-il déjà mort. Ou peut-être n'est-il jamais né. On lui a dit de se laisser planer. Rien ne changera par sa volonté. Le Parti ne s'est toujours pas adressé à lui. Et s'il se montrait plus docile ? Il veut parler mais ne parvient même pas à penser. Il connaît par cœur la structure du néant ; une spirale. On lui a dit de laisser faire. De toute façon, quand le Parti s'adressera à lui, il le prendra pour Dieu, et il dira tout. Il rythme l'attente avec ses plaintes. Le Parti ne s'adresse toujours pas à lui. Il ne s'adressera jamais à lui. Il a peur mais ne le dit pas. On lui a dit de ne pas tout dire. Est-il mort, vivant, ou jamais né ? Il chuchote : ça va passer ça passe. Ça . . .

Ça passe…

« Réveillez-vous, Dauphin !
–F… Franck ?
–Oui, c'est moi, vieux. Vous vous êtes évanoui. Heureusement, on a pu vous tirer d'affaire.
–Alors, ce que vous m'avez raconté, la machine à vide, ça ne m'est pas arrivé !
–Le régime n'a jamais eu de machine à vide. Tout ça, c'est de la propagande, je pense. Désolé de vous avoir raconté toutes ces conneries.
–Alors, encore une question idiote… Où suis-je ?
–Grey Hills, répondit une voix familière. Félicitations, Dauphin, c'était du bon boulot ! ». Garant.

Mon père n'aurait pas fait mieux, pas vrai ?

Des sirènes !

Nathan sursauta. Il était allongé au milieu d'une impasse.

Au mur, comme deux yeux rouges. C'était là qu'il avait cogné ses mains.

En face, les dizaines d'yeux rouges, des gyrophares de la police, filèrent dans un sillage brutal.

« N'ayez crainte, ils sont passés sans nous voir. Et personne ne sait qui chercher. »

« Garant, Franck, on l'a fait ! »

Nathan s'était redressé d'un coup.

La suite s'enchaîna sans réfléchir, ils se serrèrent tous les trois dans leurs bras.

« Oui, on l'a fait… », répéta Garant.

Alors donc c'était vrai, l'acte d'un homme pouvait changer la destinée d'une nation. Quelque chose de nouveau allait se mettre en marche ! Celui-là qu'on n'espérait plus : l'Espoir !

L'Espoir était en marche.

Franck désigna une cabine téléphonique, si rouillée qu'elle se fondait à la brique des murs : « Je vais joindre la Cellule, ils iront nous chercher. C'est une cabine spéciale, elle semble hors d'état, mais si on compose le numéro secret, ça marche. ».

Franck, était-ce lui, l'indicateur au numéro secret ?

« Allô… », ébaucha-t-il en souriant.

Il écouta.

Et cessa de sourire.

Aussi noir fut-il, pendant un instant, il devint blanc comme un linge.

Ses yeux de guerillero n'étaient plus que deux larmes.

Il raccrocha le combiné

avec le bruit qu'on fait

en refermant un cercueil.

« J'ai eu Audrey. Elle a réussi à me dire…

–Quoi ? Qu'est-ce qui vous prend, Franck ?

–L'Alert Agency. Ils ont fait une descente là-bas. Ils les ont tous arrêtés…

Audrey…

–Audrey, quoi ?
–Elle n'a même pas eu le temps de finir sa phrase ! ».

Silences.

Les trois hommes se regardèrent.

Longtemps.

« Ils ne sont pas morts en vain. », conclut Garant.

Nathan… Il s'enfonçait dans le sol jusqu'aux genoux.

Encore une fois.

Encore une fois retrouver une famille pour la perdre aussitôt.

« Les sages n'engagent pas un combat perdu d'avance. »

Toute la rue, tout le quartier, tout le cœur insensé et pourri de La Cité se refermait sur ses épaules.

Et ça ne faisait que commencer…

Garant alluma une cigarette. Sans trembler.

Il en tendit une à Franck.

Et une à Nathan.

Nathan ne fumait pas. Il l'accepta quand même.

Tous trois fumèrent.

Le vent en emportant les feuilles unit le panache de leurs souffles.

Le temps n'avançait plus qu'à contrecœur.

Franck fixait Garant dans un langage sans mot.

« Ça ne change rien à nos projets », répondit Garant.

Il dit une première phrase à Nathan, puis la suivante :

« Franck, bute-le. »

« Garant, qu'est-ce qui vous prend ? », s'égosilla Nathan. Franck le ceintura. « Pourquoi ? ».

Déjà Garant lui tournait le dos. Dans sa démarche calme, aucun remords. Il partait, la fumée de sa cigarette semblait dire quelque chose, mais ça, Nathan ne le comprit pas.

Il partait de l'impasse, les murs autour de lui formaient une porte.

Vers la vie. Vers la liberté. Vers le pouvoir.

Cet homme, Garant… Etait-ce lui l'auteur du livre ?

Etait-ce lui, John Doe ?

Il n'était plus là.

Il n'avait jamais existé.

Juste un nom sur l'annuaire de la mort sociale.

Franck, celui en qui Nathan avait presque cru voir un grand frère, Franck obéissait aveuglément. Ils se battaient, à bout de souffle, allongés l'un contre l'autre. Sa poigne si puissante, impossible d'y résister !

Déjà, il avait obligé Nathan à poser genoux à terre.

Déjà, il braquait un flingue sur sa nuque.

Il ne disait rien.

L'avant-dernière phrase de Garant, c'était :

« Désolé, Dauphin. Ton père était vraiment quelqu'un de bien. »

Nathan ne sentait presque plus rien.

Juste le froid.

Les gouttes sur son visage.

Le canon sur sa peau.

Que pointe son grand-frère.

Voici ce qu'il dit pour la fin :

« Je me demande si ma vie aurait pu être meilleure…

Je doute que non ! ».

Il cherche l'image de Lucy.

Mais il ne la trouve pas…

Car…

Car la détonation a empli tout l'espace.

Une dernière image, peut-être ?

Après la cigarette du condamné ?

Franck, auréolé de l'incandescence du tir, est piégé dans un effet stroboscopique de mouvement, si bien qu'il paraît courir au milieu d'une nuit sans raison.

C'était un homme qui courait. A bout de souffle. Sur son visage le sceau de la mort.

« A toi, mon frère ! ».

C'était donc lui ?

Franck a tiré en l’air !

Nathan, affalé par terre, s’est cru mort, puis vivant, puis mort :

Mais non, il était vivant.

« Franck… Pourquoi tu m’as pas tué ?
–Oh merde ! A quoi ça nous avancerait ?
–Comment vas-tu faire ? Tu vas faire croire à Garant que tu m’as liquidé ?
–Ah oui ? En lui apportant un cœur de biche que je dirai être le tien ? Non, je suis grillé. Je suis obligé de fuir avec toi. De toute façon, les méthodes de Silent War ne me convenaient plus. J’ai perdu la Cellule, c'était tout ce qui me rattachait à La Cité. On va aller vers le Sud. A la Ville Franche. Là-bas, on sera libres. Encore plus au Sud, il y a des guerilleros qui n’attendent que nos services. Ici, ils n’ont plus besoin de moi non plus.
–Franck, je…
–Allez, relève-toi. On n’a pas de temps à perdre. ».

Nathan ne trouvait plus quoi dire. La Ville Franche. La seule photo qu’il avait au mur de son appartement. Ce temple du Sud pris dans un coucher de soleil. Un lieu qui l’obsède, qui incarne tous les lieux où il n’est jamais allé. Un jour, il avait vu cette carte postale et l’avait emportée. Là où il irait quand tout aurait changé. C’était donc écrit…

Grey Hills, à l’aube de la mort présidentielle, demeurait identique aux jours passés. Une vieille femme qui ne pouvait vieillir davantage.

Les habitants, depuis longtemps tenus à l'écart de toute vie politique, allaient et venaient comme d'habitude.

A moins…

A moins que dans ces étals sauvages au long des rues, sur les lèvres des prostituées, dans les jeux des enfants pauvres…

A moins qu'il y eut de la joie.

Ce matin-là encore, un terroriste avait frappé, la mort était tombée. Mais cette fois-ci, pas sur l'un d'entre eux. Sur un de l'autre monde. Le monde des intouchables, des injusticiables, des immortels.

Peut-être justice n'avait pas été rendue.

Mais la joie, elle, montait des rues.

Comme le souffle des bouches d'aération, comme l'eau des bornes à incendie, comme le sang des veines du suicidé, la joie montait.

Car peut-être justice avait été rendue.

Nathan et Franck marchaient dans cette ville dans la ville, cette ville rendue à la joie.

« Alors, nous fuyons dès maintenant ?, s'enquit Nathan.

–Oui. Ni toi ni moi n'avons d'affaires à prendre. Oublie les personnes à qui tu tenais dans La Cité. Tu ne les reverras jamais.

–Je ne les reverrai jamais. Oui…

–Pourquoi t'arrêtes-tu de marcher ?

–Je peux juste acheter quelque chose dans ce drugstore ?

–Si tu payes en liquide, oui. Mais économise ta monnaie. La route sera longue. »

Nathan ressortit avec une enveloppe. Il avait déjà écrit un mot qu'il avait mis dans la lettre. De l'autre côté de la rue, une vieille boîte aux lettres, jaune. Sa peinture montrait les écorchures émaillées de maintes batailles, les lichens lui avaient fait une fourrure.

Nathan posta la lettre.

« Je connais ce quartier, nota Franck. Personne ne vient relever cette boîte depuis des lustres.

–Je sais.

–Putain, Dauphin, fais à ta guise. Je ne sais pas pourquoi je te fais confiance !

–D'accord. Maintenant, allons-y. J'ai plus rien à faire ici.

–D'accord. On va chercher ma voiture. Elle est bien planquée, et je ne m'en suis jamais servie pour les opérations. Pour les contrôles, ça sera sûr que d'en voler une. Au fait, regarde. Pendant que tu postais ta lettre, j'ai pris le journal. Ici, ils n'ont pas encore l'édition spéciale avec le Président. »

Nathan le déplia :

« Montée des tensions diplomatiques avec l'Europe…

–Ouais. J'espère que notre fête de ce matin va empêcher la guerre d'ouvrir sa grande gueule. La guerre mondiale… Comme si elle n'avait jamais cessé. Les instants de paix n'ont été que des trèves. Des illusions… Des silences de la guerre… ».

Changement de quartier, changement de décor. Ils s’en allèrent de Grey Hills.

Quittèrent les hâles des squats aux mille peaux de tags, les murs et leur langages de graffitis, leurs fresques en espéranto, festins de couleurs pour des dessins plus poignants que des histoires. Des mots, des insultes, pris dans la nudité de leur détresse, dans une urgence telle que la vulgarité en devient témoignage, dans l’oisiveté des jours sans fin, avec la poésie comme dernier recours.

Devant eux, juste à l’autre rive, derrière le fleuve lourd de reproches, le district des cols blancs. Les sièges sociaux des grandes compagnies, luxueux réfrigérateurs. Frondaisons high-tech, partout des surfaces lisses et polies, des miroirs, des stèles. Des pierres tombales pour les titans de la finance.

Quelque part au milieu de cet ordre blanc, l’immeuble où Nathan travaillait. Là où on met des implants aux employés. En attendant l’avènement des robots.

Aux sommets de ces aquariums, aux sommets de ces chaînes alimentaires, les requins en tailleur Armani dévorent leur prochain à la première vue du sang.

Les nouveaux tyrans sans nom et sans visage d’un capitalisme kamikaze.

Ceux-là dans leurs tours d’ivoire qu’il est bien facile de désigner comme cause des malheurs du monde.

Alors qu’ils ne sont que les conséquences.

Les vautours qui se repaissent d’une bête déjà morte.

Un autre district, intermédiaire. Nathan et Franck, en route vers la planque de la voiture, s'immergeaient dans la foule une dernière fois.

Dans le salad bowl des gens venus de tous bords, héritiers des immigrations successives, sociales et territoriales, des survivants des conflits tribaux, des grands-mères asiatiques, de jeunes afghans qui s'ébattent autour des pompes à incendie, des juifs fondamentalistes en route pour l'illumination.

Mille êtres humains dans la rue, autant de cicatrices, autant de stigmates des civilisations englouties, autant de sourires, autant de rêves.

Sauront-ils un jour que nous les avons sauvés ?

Les avons-nous sauvés ?

Une méduse en hologramme monte le long d'un gratte-ciel, sa majesté prend toute son ampleur dans la mer des vitres. Lentement, elle nage, nage vers le ciel. La transparence de sa robe épouse celle des fenêtres, ses bras effleurent les reflets des salarymen, recueille leurs rêves pour les emporter.

Le ciel…

L'atteindra-t-elle un jour ?

« Franck… Roule plus vite ! Roule le plus vite possible en respectant les limitations. Quittons La Cité ! J'en peux plus de la regarder ! ».

Avenue sur avenue, les profondes lignes de fuites ancrées dans l'ossature du paysage entre les pavillons en préfabriqué, uniformes boîtes d'allumettes pour citoyens jetables.

Uniformes grillages de pelouse, drapeaux nationaux, jets d'eaux qui dispersent le sang de la terre, flamands roses en plastique, papys sur leur rocking chair…

Les drapeaux…

Ils étaient tous en berne !

« Franck… Les Citoyens sont en deuil du Président !

–Non, Dauphin… Ils sont en deuil de leur servitude. ».

Puis, le périphérique, où des millions de destins s'entrelacent sans trêve.

Et enfin, dans le rétroviseur, elle !

La Cité.

La mère, la fille et la putain.

La Cité entière se baignait dans l'apocalypse du crépuscule, chauffée, saignée à blanc par la lumière, fondue avec le Soleil.

Gonflée encore de ses derniers instants, gonflée d'une telle hubris qu'elle éclipse le ciel, l'océan et le continent.

Tant d'orgueil…

Et tant de beauté !

« Adieu. ».

Franck et Nathan se dévisagèrent. Sans se concerter, ils avaient prononcé ce mot en même temps.

Adieu ? Comment peux-tu être sûr de la quitter ?

« Franck, la douane intérieure ? On ne pourra pas la passer ! Même si on la passe, ils y auront relevé nos identités. Ils nous retrouveront une fois en Province.

–T’inquiète pas. On va chez quelqu’un qui me doit un service. »

Il marqua un temps avant de poursuivre :

« Même si l’on quitte La Cité aujourd’hui, j’ai bien peur que ça ne soit pas un adieu. Un jour, cette ville recouvrira la planète entière. Ils terraformeront Mars, la Lune et Vénus pour en tirer les matières premières, les produits agricoles et l’énergie de leur noyau. C’en sera bientôt fini de la Terre… Si nous ne mobilisons pas toutes nos forces contre cette ville, c’est ce qui se passera. ».

Il accéléra. Ils quittèrent le périphérique, évitant les autoroutes. Leurs cœurs vibraient à l’unisson de la peur des contrôles,

et de la joie de l’exil,

de la peine de l’exil.

« Franck ? A ton avis, que fera Garant de cette nation ?

–Quelque chose de bien. Il élimine ses alliés du début, c’est normal. C’est dans la logique des choses. Mais ses idées sont bonnes. Je pense pas qu’il soit l’instigateur du coup de filet.

–Mais alors, qui est-ce ?

–C’est peut-être toi.

–Moi ?

–Je plaisante. Je ne sais pas qui c’est. ».

C’est peut-être toi, Franck…

La Nature reprenait ses droits sur l’urbanisme. Cependant, elle demeurait une nature domestiquée, dressée et avilie depuis des siècles. La

véritable Nature, la *Wilderness*, s'était retranchée au creux des ultimes contrées oubliées.

« Franck, Franck, regarde !
–Qu'y a-t-il, Dauphin ?
–Une forêt ! Ça fait des années que je n'en avais pas vue une ! ».

Aux bords de la route, des arbres s'élevaient de tous côtés, montaient de la terre en gestation, leurs feuilles fouettaient l'air à force de vie. Ce n'étaient jamais que des arbres d'élevage, des troncs géométriques qu'on faisait pousser en quadrillage avant de les mener à l'abattoir. Mais ça restait une forêt, ça restait une victoire !

Tous ces arbres criaient : « Nous sommes vivants ! ».

Et la forêt s'étendait à perte de vue.

Oui, Nathan voulait qu'elle s'étende à perte de vue.

Franck s'était reconcentré sur la conduite. Ses yeux ne fixaient que la fuite. Ses yeux ne pensaient qu'à les sauver tous les deux. Nathan regardait encore la vitre, il voulait voir tous les arbres avant qu'ils disparaissent. Il regardait. A travers les troncs, il ne voyait plus son reflet.

A la place, le visage de Lucy.

Adieu.

Ils s'étaient aventurés sur un chemin de bois, le ciel les avait abandonnés derrière les frondaisons. La boue ne gardait pas les traces des roues, oubliant aussitôt leur passage. Bientôt, ils furent devant une cabane de bûcheron en rondins. Une

relique du siècle pionnier, dépouillée de tout. Ni antenne parabolique, ni 4×4, ni même de tronçonneuse devant le tas de bois. Un endroit si hors du temps qu'un GPS n'aurait pas su le localiser.

Ils descendirent de voiture. Pour tout accueil, un homme sortit en pointant une carabine. Peut-être âgé de la cinquantaine, il paraissait plus vieux dans sa salopette usée jusqu'à la corde. La peau de son visage tremblait sous une barbe dure, sa mâchoire hochait à la peur de devoir tuer des gens pour se défendre. Mais il baissa vite son arme.

« Franck…

–Il y a quelqu'un chez toi ?

–Non. Comme toujours, d'ailleurs. Nous sommes tranquilles.

–Dauphin, je te présente Tim Biaffrey.

–Je suppose que vous n'êtes pas venus dans cette fin du monde pour boire le café. Le mien est infect…

–Vous êtes un passeur, c'est ça ?, questionna Nathan. Pourquoi vous prenez ce risque ? Nous n'avons même pas les moyens de vous payer.

–J'ai mes raisons. Pour simplifier, disons qu'un flic a tué mon fils lors d'une manifestation.

–Tim, nous voudrions passer tout de suite, coupa Franck.

–Vous êtes sûrs de pas vouloir attendre la nuit ?

–Nous sommes pressés. Appelle ça de la superstition. Il fait déjà assez sombre. Tu pourras aussi t'occuper de notre voiture ?

–Pas de problème. Je la ferai disparaître. Bon, je vous fais pas rentrer, alors. Pas la peine de laisser plus d'indice. Suivez-moi sans tarder. »

Il les conduisit à travers le plus dense de la forêt. Les broussailles et les racines luttaient pour coloniser le sol. Le regard ne portait jamais loin sans rencontrer l'épais couvert des troncs et des feuillages.

« Suivez exactement ma piste. Ce bois est très marécageux. Aucun douanier ne s'y aventure. Je suis le seul à connaître les passages à sec. Je me garde bien je m'en vanter auprès des autorités. ».

Nathan douta un instant de sa fiabilité. Mais Tim se retourna pour les fixer. Alors quelque chose, dans toute sa physionomie, dans le ton de ses derniers mots, dans la tension de ses pas même, indiquait que sous le silence de la guerre, il était bien dans leur camp.

Ils émergèrent de la sylve, parmi les herbes folles qui bordaient une prairie. Au-dessus, la nuit avait tout englouti.

« Voilà, nous sommes passés. Si vous prenez par là, et que vous marchez une demi-heure, vous aurez le bourg de Vercourt. Allez chez Joe. Il est encore ouvert et pourra vous louer une voiture. Le type est réglo.

–Tim…, amorça Nathan. Sans vouloir être indiscret... Je peux savoir pour quelle cause votre fils manifestait ?

–Pour que La Cité cesse de vendre des armes aux pays du Tiers-Monde. Bon, j'dois y aller. »

Ils se serrèrent la main, puis se séparèrent sans mot dire.

Enfin, ils étaient en Province. Ils avaient passé la première étape. Restait à quitter le pays. Franck conduisait toujours. Chez Joe, ils avaient pris

de la nourriture, des vêtements de rechange moins voyants pour Nathan, fait le plein et acheté trois jerricans de réserve. Il fallait s'arrêter le moins possible, ne dépenser de l'argent que pour refaire le plein. Eviter les stations avec trop de vidéosurveillance, mettre une casquette avant de sortir de voiture. Il restait juste assez de liquide pour tenir jusqu'à la frontière.

Toujours la rase campagne, qui défilait sous le poids de la ligne. Des barricades comme des pointillés derrière lesquelles couraient les chevaux. Parfois un tracteur perçait la nuit de son fanal. Dans le ciel, des bruits d'hélicoptères les clouaient d'angoisse.

Nathan a repris le relais.

Il attend que Franck se soit parfaitement endormi, se gare sur une aire de repos, et abandonne son ami. *Adieu, Franck. Désolé, je dois le faire.* Il rejoint une ville à pied, loue une autre voiture.

Il retourne à la forêt, planque la voiture. Attend le jour pour retraverser la piste en sens inverse. Contrairement à ce qu'il aurait attendu, Tim n'a pas effacé leurs traces, il est facile de retrouver son chemin.

Il arrive à la cabane. Le bûcheron est en train de fendre du bois. Nathan passe discrètement, reprend la voiture de Franck, et retourne à La Cité.

Il fait de nouveau nuit quand il arrive au Parlement. Le bâtiment évoque encore plus une araignée que le jour. Monstrueusement tapie, elle attend la proie qui se jettera d'elle-même entre ses crochets.

En rebelle aguerri, Nathan se dérobe à la vue des gardes et des caméras. Il s'introduit avant la fermeture.

Tout est calme. Le vigile a effectué sa première ronde. C'est un agent de l'Alert Agency. Il a fauché son uniforme noir à la Mort en personne. Il passe juste à côté de Nathan. Celui-ci retient sa respiration au point qu'il cesse d'exister…

L'agent s'en va sans le remarquer.

Nathan traverse alors le couloir, dans toute sa longueur, jusqu'à l'airain des portes qui barrent l'entrée de l'hémicycle. Ces portes où l'inscription « Thou Shall Not » peut presque se lire en filigrane.

– Nathan…Il est encore temps de ne pas commettre l'irréversible !

– Bullshit ! Je dois savoir !

Il pousse les portes d'une force qu'il ne soupçonnait pas. Et découvre les rangs vides de l'hémicycle, aussi sinistres qu'une scène après le départ des acteurs. *Contemple ce pour quoi tu as joué ta vie et ton âme, Nathan…*

Des rangées de sièges en attente. Tous, lourds de menace. L'amphithéâtre monte. Il monte vertigineusement. Jusqu'à cet huis central :

« Bureau du Président »

Nathan n'en peut plus. Foutu pour foutu, il monte !

Déjà la course des agents lui parvient de l'autre côté. Cette fois-ci, son père ne viendra plus le sauver !

C'est ce que les micros semblent dire :

« Mon fils ! Je t'ai abandonné ! Pardonne-moi. Ne refuse pas ton destin ! Tu dois savoir ! Fais-le !

–Oui, mon père ! »

Il ouvre !

A l'intérieur. Ce n'est pas le vide. C'est bien le bureau du Président. Il est là. Bien vivant. Debout derrière son bureau.

Ce n'est pas le Président qu'il a assassiné, mais le vrai, celui qui gouverne le Monde pour de bon !

Sous le spectre des projecteurs, il est droit comme la Justice, dans son splendide costume. A son cœur, la tache rouge d'une médaille.

Il fixe Nathan et son regard le foudroie sur place ! Ses yeux de fer en fusion et ses cernes plus sombres que la Nuit des Temps !

Et surtout, il lui sourit, d'un sourire à terrifier Machiavel en personne !

Le Président !

C'est lui-même !

Et il lui parle, d'une voix si familière, celle qui résonne chaque jour dans sa tête !

« Ne demandez pas ce que La Cité peut faire pour vous, mais ce que vous pouvez faire pour La Cité ! ».

« Non ! »

Ce n’est plus une voix qui résonne dans sa tête, mais des coups de burin forcenés qui lui perforent le crâne !

« Non ! »

Nathan ouvrit les yeux !

Il s’était endormi sur l’épaule de Franck. C’était celle-ci qui lui donnait mal au côté du crâne.

La route persévérait devant eux. Des panneaux fluoresçaient soudain, pour aussitôt se retirer dans leur dos.

Nathan se redressa. Le cauchemar secouait encore chacun de ses membres. Il avait dormi un moment, Franck l’avait laissé faire. Ils s’adressèrent un sourire furtif, fraternel.

Puis il se plongea dans la vitre. La pluie la noyait de ses larmes. Il n’y voyait plus le visage de Lucy.

Des crachotis pour seule bande originale. Franck écoutait les fréquences de la police pour éviter les contrôles.

« J’avais une femme, là-bas…, fit Nathan. Comment va-t-elle me retrouver ?

–Elle n’a qu’à faire appel à un cyberdétective. Ces types ont des gros programmes sur Internet, avec des méta-moteurs de recherche qui farfouillent dans les infos numérisées. Il aura vite fait de retrouver ta trace.

–Tu crois ?

–J’espère que non. Si n’importe quel Humphrey Bogart de clavier peut te mettre la main dessus, alors les services secrets t’ont localisé depuis longtemps. Alors tu es mort. Et moi aussi. Pchuiii…

–Et ton fils ? Il ne te manque pas ?

–Il est grand, maintenant. Je suis sûr qu’il pourra se débrouiller seul. Et puis je le reverrai bien un jour. »

Le visage de Franck flancha juste un instant. Ses paupières inférieures tressautèrent. Il y eut un point blanc sur sa peau noire. Un point d’interrogation.

« Changeons de sujet de conversation. Tu veux bien ? »

Encore la nuit. Maintenant, c’était à Nathan le tour de conduire.

En face, les voitures glissaient sans bruit.

Une guirlande de phares.

8.

Puis le matin bascula. L'horizon trembla sous un soleil sanguinolent, accouché aux forceps.

Nathan conduisait toujours, avec ce brasier dans le rétroviseur. De loin en loin des coups d'œil vers le guerrier à sa droite, et l'enfance de son sommeil. Franck, tu m'as manipulé, tu m'as accepté, tu as obéi, tu m'as trahi, tu as désobéi, tu m'as sauvé, et tu me caches encore tant de choses. Je ne sais que penser de toi. Je crois aussi que tu m'as aimé. Et je ne te dirai jamais rien sur tout ça.

Franck…

Franck se réveilla, et mit la radio.

« Crrr… Information spéciale : après le tragique assassinat de notre Président, c'est un nouveau deuil pour la Nation. Nous venons d'apprendre à l'instant la mort du Vice-Président Walter Nickstahl, dans l'explosion de sa maison. L'enquête s'oriente en priorité sur un attentat terroriste, directement lié à l'épisode de la matinée dernière. L'état d'alerte maximale est proclamé à un niveau national. Le président du Parlement assurera la régence jusqu'aux prochaines élections. Nous vous rappelons que Walter Nickstahl avait annoncé qu'il ferait une allocution extraordinaire ce matin.

En lieu et place de cette allocution, nous vous retransmettons un reportage sur la vie de Walter Nickstahl. Il sera suivi par un discours du président du Parlement, et actuel Président intérimaire, qui exhorte les Citoyens à redoubler de dévouement pour la Nation en ces heures noires de notre Histoire… ».

« Le Vice-Président, mort ?, hurla Nathan. Une explosion ?? Ce n'est pas possible ! Ça n'était pas prévu ! Qui a fait ça ? Garant ? L'Alert Agency ? Ou encore quelqu'un d'autre, le Diable, Jésus, les Marx Brothers ??? Franck, dis-moi, le Vice-Président, c'était lui ? L'allocution qu'il devait faire, c'est celle qui était prévue, non ? »

Franck mit longtemps à répondre, tant la consternation crispait ses traits :

« Je ne sais pas. Je ne sais pas si c'était lui, l'homme providentiel dont parlait Garant.

–Bien sûr que c'est lui ! On a fait tout ça pour rien ! C'est foutu, tu m'entends ? Foutu ! »

De rage, il écrasa sa main sur le klaxon. La voiture eut un sursaut, et le moteur y synchronisa un rugissement.

C'est alors qu'ils virent la voiture de police dans leur rétroviseur.

Non, Nathan, tout ça ne s'est jamais passé…

Tu n'as jamais quitté La Cité, tu as toujours mené une vie tranquille. Tu travailles toujours à la compagnie. Ton patron, c'est ce bon vieux Corpen. Ferme, mais juste.

« Tant pis, Dauphin. Range-toi, ça vaut mieux. »

Tu as des collègues sympas. Il y a Pillsteed, quel tombeur ! Et puis Corinne Zao, à la voix si douce…

Un flic d'une brigade provinciale descendit de la voiture. Il portait un flingue à sa ceinture. Nathan eut l'impression de défaillir.

Tu vas dîner tous les dimanches chez ta mère. Ses cheveux sont aussi sucrés que le meilleur des pop-corn. Et son chien est superbe, pour un clone…

Le flic s'approchait. Nathan sentait la sueur lui ramper sur le front. Ce serait bientôt fini…

Tu as rencontré une fille charmante à la Bibliothèque. Vous allez sûrement sortir ensemble. Nous vivons dans une belle démocratie… Tout irait bien, s'il n'y avait pas ces satanés terroristes.

Nathan était à présent obligé de descendre sa vitre au nez du flic. Celui-ci gardait son chapeau et ses lunettes de soleil. Il ne lui manquait plus que les mandibules pour être un insecte.

« Bonjour messieurs. Je peux voir vos papiers ?

–Je m'excuse. Je n'ai pas fait exprès de klaxonner… ».

Trop tard. Déjà, Franck lui tendait leurs papiers. Le salaud…

Le flic les inspecta un moment.

Nathan se préparait à redémarrer en trombe.

Franck l'en dissuada d'un pincement.

Bon sang, est-ce que je peux encore lui faire confiance ?

« Messieurs Mandrake et Houdini… C'est bon, vous pouvez y aller. Et roulez prudemment. », fit le flic. Il salua, et regagna sa voiture.

Franck était hilare. « Tu comprends pourquoi je t'ai pris en photo dans les catacombes, maintenant ?

–Franck, tu m'as fait une de ces…

–Allez, repartons. On a de la chance. Dans pas longtemps, les cartes d'identité auront une puce avec les empreintes digitales. Et peut-être même les coordonnées ADN. Ce sera pas aussi simple de faire des faux papiers.

–Oh, bonté, je me sens vivre !

–Tu vois, on a bien fait de s'accorder une petite frayeur ! ».

Tout en roulant, ils rirent du rire sincère de ceux qui ont perdu la guerre.

Puis Franck reprit le volant. Ils roulèrent encore, toujours vers le Sud. Par sa chaleur, par les effets de lanterne magique à leur vitre, le monde se rappelait à leur souvenir. Ils préférèrent l'ignorer.

Ils roulèrent jusqu'à épuiser les arbres et les prairies, jusqu'au domaine de la rocaille et de la garrigue. Au loin, le présage d'un fleuve.

Ils laissèrent la voiture à un dépôt, en utilisant d'autres faux papiers. Ils fauchèrent des VTT pour gagner la frontière.

Ils firent la course avec le soleil, bondissant sur l'ocre des pistes.

Sauver sa peau valait bien de s'égratigner en escaladant un grillage.

Encore un peu de marche, puis iun village. De là, ils purent embarquer dans un fourgon, empli par la langue ensoleillée des autres passagers.

Ils partirent sur l'échine du désert. Le Sud n'était qu'une douce brûlure sur leurs membres, même le sable dans l'air devenait respirable.

Ils virent bien les carcasses des maquiladoras, les usines-frontières où les gens d'ici allaient travailler à bas salaire. Ils virent bien que La Cité était déjà là-bas à les attendre. Ils préférèrent l'ignorer.

Déjà, aussi belle qu'une femme dans son bain, Villefranche émergeait à l'horizon.

Elle était toute blanche.

Les gens ne bougeaient pas dans la ville. Ils accueillaient la chaleur qui descendait des montagnes, en vagues aimantes.

A la terrasse du café, Nathan et Franck furent les seuls clients. Comme si les gens du cru, hâlés et bavards, les laissaient tranquilles, ces deux hommes revenus de loin, qui s'étreignaient dans un dernier sourire. Juste à l'angle de la rue, le chauffeur du fourgon sommeillait.

« Tu es sûr de ne pas vouloir me suivre encore plus au sud ?

–Non merci. En rejoignant la Résistance, je n'ai fait que laisser un embrigadement pour un autre. Mais même après l'avoir quittée, je me demande… Suis-je sur la bonne voie ? Je vais rester là. Je vais essayer de trouver.

–Bon. Alors adieu, Dauphin.

–Au fait, mon vrai nom, c'est Nathan.

–Ah, OK. Et moi, c’est Franck.
–Tu n’avais pas de nom de code ?
–Oh putain non ! Et pourquoi faire ? ».
–

Déjà Franck partait à reculons.

« Attends !, cria Nathan comme si l’autre était déjà à l’horizon. Tu crois qu’on a eu raison ? Qu’on a mené le bon combat ?

–Aucun combat n’est légitime ! Nous autres combattants, on ne se pose pas la question !
–Mais je veux dire… La Cité ! C'est vraiment une dictature ?
–On ne le saura jamais ! Elle est révolue pour nous, maintenant ! ».

Il s’éloigna, sauta à l’arrière du fourgon, fit un grand signe de la main, et le véhicule l’emporta.

Aussi faibles ses jambes furent-elle à le porter, Nathan trouva la force de gagner un hôtel pour y louer une chambre misérable.

Il tomba sur le lit comme tombe un adolescent quand le monde s’écroule.

Puis il se releva, laissa la douche le laver du voyage.

L’air qui réchauffait ses vêtements frais. Il gravit la colline. Le sol nourrissait ses pieds nus.

Il était là, le temple du Sud, comme sur la carte au mur dans les années d’insouciance. Il était là, depuis des millénaires, à l’attendre. Ses pierres étaient blanches et tièdes sous la main. Le lierre épousait les vestiges, la nature renaissait du minéral.

La crinière verte des montagnes, le soleil y déposant son lavis, les marches patientes, tout était là, au-dessus des maisons pauvres.

Même le langage des animaux, en juxtaposition, prenait un sens nouveau.

Tout n'était plus qu'innocence.

Dans le ciel ébloui, il ne savait plus si la scène était encore réelle où s'il était déjà mort.

La Cité, entraperçue à l'horizon, lui adressait un dernier regard. A moins que ce ne fut une île en éclosion dans la mer.

La Cité, qu'il croyait deviner une dernière fois, La Cité ne lui avait pas livré son secret.

Il était seul.

Si universellement seul qu'il sentait son cœur sombrer ; sans comprendre pourquoi.

Sa rébellion n'avait jamais revêtu qu'un caractère personnel. Il n'avait jamais pensé qu'à ses intérêts. Où était la cause du peuple, alors ?

Je ne veux pas être un héros.
J'essaye juste d'être un homme.

Il chercha sur sa montre un signe de la réalité. Il n'avait pas réglé l'heure selon le nouveau fuseau horaire.

Il constata alors qu'il était vendredi, une semaine heure pour heure après le début de son aventure.

Tout à coup, la voix dans son dos le cloua sur place :

« Alors, le Triple I a-t-il changé votre vie,
Mister Bancroft ? ».

Il se retourna.

Et vit d'abord un gros pick-up garé en contrebas. *Bon sang, non.*

Puis il vit Lucy.

Elle avait le même chemisier couleur de neige qu'au jour de leur rencontre. Le vent dans ses cheveux chantait un haïku de fin du monde. Ses yeux, les plus beaux yeux noirs qu'un poème puisse croire…

Et sa bouche de catharsis, elle lui souriait !

Ils furent aussitôt dans les bras l'un de l'autre. Quand on y a cru si longtemps qu'on a cessé d'y croire et qu'on ne peut l'accepter, à l'heure même des retrouvailles !

Ils n'étaient plus qu'un cœur, un battement, une voûte qui tombe sur l'océan des certitudes.

« Nathan…

–Ne dis rien. C'est fini.

–Embrassons-nous, alors. Et pleurons, aussi !

–Tu as fais vite, Lucy. Tu as sûrement pris l'avion ; tu n'es pas une fugitive, toi. Je ne pensais jamais que ma ruse pouvait marcher ! Je me suis rappelé ton histoire, comment tu te réconciliais avec ton frère sans parler. D'abord le drapeau blanc ; alors tu l'as vu. Tu es allée sur les lieux, et tu as trouvé mon mot. Il te disait d'aller à la vieille boîte aux lettres de Grey Hills. Tu l'as ouverte, et tu as trouvé ma lettre : *Villefranche, le Temple, rendez-vous tous les soirs à 17h30 pendant une semaine.* »

Le ressac brodait une dentelle à la côte, sa complainte rythmait l'instant. La montagne frissonnait de tous ses arbres, de savoir qu'elle durerait toujours, jusqu'au jour de mourir, et devenir océan. Le soleil n'était qu'un vaste mouvement de batterie sur les diamants de l'eau.

« J'admets que ma tactique comportait bien des risques et peu de chances de réussite. Mais c'était mon dernier coup de poker.

Maintenant, c'est fini.

Je ne veux plus qu'être avec toi.

Je ne veux plus faire que contempler. ».

En écoutant son homme, Lucy laissait éclater sa joie. Mais son rire semblait un sanglot. Et le front de Nathan croula sous les ombres.

« Une seule question, Lucy… Comment as-tu pu deviner que c'était moi, le drapeau blanc ? Tu n'as jamais cru que ça pouvait être ton frère ?

–Je n'ai jamais eu de frère. »

Le choc paralysa complètement Nathan.

Lucy se rapprocha encore, son visage dur lui donna un baiser. Un très court baiser. Puis elle fouilla dans ses cheveux et en arracha un capteur.

Avant de parler, elle recula de deux mètres.

« Je te l'avais mis sur le crâne avant que tu entres au Parlement. Ça émet dans une onde que les scientifiques civils n'ont pas encore découverte. C'est fait en matière organique. Quand on te le met, ça

t'injecte un anesthésiant local et ça se greffe. C'est vraiment indétectable.

–Lucy, c'est trop, je ne veux pas te croire !

–Tais-toi ! ».

Elle sortit le pistolet qu'elle avait caché dans son dos. Un petit pistolet de femme. Fragile, mais efficace.

« Je pourrais te dire que je suis désolée, mais ce ne serait qu'une hypocrisie de plus.

Mon travail à la bibliothèque, mon appartement, mon amour pour toi, tout était faux. »

Un conflit entre le sourire et la violence se disputait âprement sur son visage. Un visage qui ne pouvait encore se résigner au monde de l'irréversible.

« Quand j'étudiais à l'Université, l'Alert Agency m'a contactée. Elle m'a proposé de devenir une de leurs indicatrices. Si je te disais que j'ai accepté pour la bourse d'étude qu'ils me versaient, tu me traiteras de menteuse, alors je ne dirai rien sur mes raisons.

Ils m'ont fait entrer à la Bibliothèque car c'est un bon endroit pour repérer… les dissidents !

Oui, c'est comme ça… que je t'ai… repéré ! »

Ils pleuraient tous les deux.

« Tu vois, c'est juste un malheureux hasard… Alors, ils m'ont dit… de m'attacher à toi… pour te surveiller ! Oui, c'est ce qu'ils m'ont dit quand tu étais chez moi, et que je leur ai téléphoné depuis la salle de bains !

Et… Et donc le capteur,… c'est moi ! Ma bague, c'était un micro ! Ton arrestation au Parlement,… encore moi…

Et comme tu m'avais laissé le livre de John Doe avec le numéro d'urgence, tu sais, celui pour les pizzas… »

Une pizza de toute urgence ? Appelez le 777 87 !

«… Et bien l'indicateur qui a permis de te sauver,… c'est moi !

–Non, je t'en prie, Lucy, dis-moi que… que ce n'est pas toi !

–Si. Mais l'assassinat du président,… c'est toi !

Et finalement, le coup de filet dans les catacombes et le démasquage du Vice-Président,… c'est grâce à toi !

Un réseau démantelé et deux martyrs pour la propagande d'Etat, tu peux te féliciter, Mister Bancroft !

–Mais l'assassinat du président, il le fallait ! C'était… ma contribution…

–Ta contribution ! Tu crois vraiment, Nathan Bancroft ? Tu crois vraiment qu'un simple terroriste lambda dans ton genre pouvait atteindre la personne la plus protégée de la planète ? Et tu crois vraiment être un tireur d'élite ? N'as-tu jamais douté que c'était *ta* balle qui a atteint le président ? ».

Il y avait dans son regard tant de compassion, tant de peur…

Dans l'air en fusion, il ne restait plus que leurs deux silhouettes. Le vent qui efface tout les balayait.

« Lucy, je t'aime… Tu ne peux pas…

–Silence ! A genoux ! », clama-t-elle en un cri qui n'était fait que de larmes !

Elle le braquait encore plus près, maintenant que sa tête s'était rapprochée de la Terre.

Nathan savait qu'il en était à ses derniers mots. Il les choisit avec son, d'une voix déjà ensevelie :

« Mais enfin, quelle est la vérité ?

–La vérité, c'est que je t'aime ! ».

Et elle appuya sur la détente.

Ou plutôt, elle crut qu'elle pouvait appuyer sur la détente, mais elle s'en révéla incapable. Nathan ne sut jamais si elle était venue en service commandé de l'Etat ou de sa propre initiative. Toujours est-il qu'à ce moment-là, sa conscience professionnelle lui fit défaut. A moins d'une ultime mise en scène…

Déjà elle abaissait le calibre.

« Nathan, je t'aime ! Je ne sais pas pourquoi, tout s'y oppose en réalité… Mais je t'aime ! J'aurais tant voulu… qu'on soit dans le même camp ! »

Nathan s'était révélé, tout étourdi de se sentir encore vivant. Il pensait déjà être passé de l'autre côté, quand tous les fusibles lâchent pour ne jamais se réenclencher, pour la vie après la mort qui n'est que du rien. Car après tout cela, comment penser encore que l'homme possède une âme immortelle ?

Ce qu'il dirait dans les secondes à suivre serait décisif. Chaque mot lui arracherait un dernier souffle.

« Nous sommes dans le même camp… Comment pourrait-il en être autrement ? Je t'en supplie, baisse cette arme. ».

Elle ne pointait plus que le sol. Sa bien-aimée riait, pleurait, son esprit dépolarisé au point qu'elle n'éprouverait jamais un seul sentiment à la fois.

« Lucy… C'est un pays nouveau. Nous sommes libres. On peut tout recommencer.

–Oui, on pourrait tout recommencer…

–Oui… Donne-moi ton arme, je t'en supplie… ».

Ils étaient face à face, leurs lèvres terminaient le combat. Lucy desserra ses mains, dans les mains de Nathan.

Il recula peu à peu, l'arme à la main.

Lucy avait dans les yeux le reflet des astres abolis. Le doute l'avait enfin quittée. Tout était clair… Ils se regardaient. Tout allait recommencer, rien n'allait plus finir.

Ils se regardaient. Lucy se crispa de toute sa hauteur.

« Nathan, que vas-tu faire !?

–Je… Je ne sais pas si je peux encore faire confiance. ».

Il tira une seule balle. Et tout fut conclu entre eux.

FIN